

**Approche cognitive
de la compétence
journalistique**

David Mathieu

Les Études de communication publique^{ISSN 1183-5079}
Département d'information et de communication
Pavillon Louis-Jacques-Casault
Université Laval
Québec, G1K 7P4

La collection *Études de communication publique* présente les résultats des travaux réalisés par des chercheurs, des professeurs et des étudiants dans le domaine de la communication publique. La communication publique est définie comme l'ensemble des phénomènes de production, de traitement et de diffusion des discours relatifs aux débats et aux enjeux publics. Ces discours sont non seulement le fait des médias, mais aussi des institutions, des entreprises, des mouvements et des groupes qui interviennent sur la place publique.

Les documents publiés appartiennent à l'une ou l'autre des catégories suivantes : rapport de recherche, recueil de données, instruments de travail, outil pédagogique, bibliographie analytique, revue de la littérature, traduction. La collection *Études de communication publique* se présente comme un moyen de diffusion complémentaire aux revues savantes et, en règle générale, ne publie pas de textes qui, par leur format et leur contenu, sont assimilables à des articles de revue.

La présentation des manuscrits doit être conforme aux règles disponibles sur le site de la collection (www.com.ulaval.ca/etudesdecompublique).

Comité de rédaction

Jean Charron
Jean de Bonville
Alain Lavigne

Secrétariat

Carole Murphy
Marie-France Hamel

©Université Laval
Dépôt légal, 3^e trimestre 2003
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISBN 2-921383-19-5

David Mathieu

Approche cognitive de la compétence journalistique

Études de communication publique
Numéro 17

Département d'information et de communication
Université Laval
Québec
2003

ANALYSE

L'auteur présente les concepts fondamentaux de l'activité cognitive de traitement de l'information. Pour rendre compte de la compétence journalistique, il y retient la théorie des schémas et les notions d'inférence et d'heuristique qu'il développe ensuite dans le cadre de la théorie de la pertinence. L'existence de schémas communs aux journalistes et leur exploitation routinière dans l'exercice de la pratique professionnelle expliquerait pour une bonne part la dimension cognitive des routines journalistiques permettant de produire rapidement et efficacement leurs textes de nouvelle. Les journalistes entretiennent des schémas, i.e. des représentations typiques, sur *les référents* qui apparaissent fréquemment dans le discours journalistique (des acteurs, des lieux, etc.) ainsi que des schémas sur *l'activité de reportage* (l'exploitation des sources d'information, l'entrevue, l'équilibre des points de vue, etc.). Ces deux types de schémas se combinent progressivement en un seul, le schéma *d'événement*, appelé aussi *script*, qui sert alors à représenter les occurrences qui se répètent fréquemment dans l'environnement et qui présentent un intérêt médiatique évident.

Journaliste ; Compétence professionnelle ; Cognition ; Schéma cognitif ; Script ; Critère d'intérêt médiatique ; Pertinence ; Théorie

TABLE DES MATIERES

ANALYSE	4
TABLE DES MATIÈRES	5
TABLE DES FIGURES	7
INTRODUCTION	9
Chapitre 1	
PROBLÉMATIQUE	15
Nécessité de dépasser le point de vue sociologique	15
L'intuition journalistique	16
La sociologie des comportements sociaux	17
La sociologie du journalisme	18
Méthodologie	20
L'observation : une méthode adaptée pour l'étude des cognitions	20
L'observation en pratique	22
Chapitre 2	
ÉLÉMENTS FONDAMENTAUX DE L'ACTIVITÉ COGNITIVE	27
Les systèmes cognitifs centraux et la mémoire	27
Les systèmes centraux	28
La mémoire	29
La théorie des schémas	31
L'origine des schémas	32
Les classes de schémas	35
Les processus cognitifs des systèmes centraux	36
L'inférence	37
L'heuristique	39
Considérations finales sur le traitement schématique de l'information	41

Chapitre 3

POUR UNE THÉORIE COGNITIVE DE LA PRODUCTION JOURNALISTIQUE	43
Les sciences cognitives appliquées à la production journalistique	43
L'approche de Stocking et Gross	44
Les travaux de van Dijk	46
De Bonville et la notion de code journalistique	51
Vers une théorie de la compétence journalistique	53
La dichotomie du social et de l'individuel	53
Les routines cognitives	55
Trois situations de traitement de l'information	56
Analyse de la compétence journalistique	59
Une théorie cognitive de la compétence journalistique	62
Les trois niveaux d'information du schéma	62
Le raisonnement journalistique	69
Considérations finales sur la théorie cognitive de la compétence journalistique	71

Chapitre 4

LA THÉORIE À L'ÉPREUVE DE LA PRATIQUE	73
Difficulté principale : une pratique contingente	73
Les traces d'un savoir implicite	75
Les connaissances antérieures des journalistes	75
Le principe de pertinence	77
Du principe de pertinence au principe de complication	78
Analyse du principe de complication	79
Analyse des schémas des journalistes	81
Les schémas de référents	82
Les schémas de reportage	85
Les schémas d'événements	88
L'influence des schémas sur la formation du modèle d'événement	89
Considérations finales sur l'observation	92
CONCLUSION	95
REMERCIEMENTS	101
LISTE DE RÉFÉRENCES	103

TABLE DES FIGURES

Figure 2-1 Phénomène d'illusion perceptive	29
Figure 3-1 Trois situations de traitement de l'information	58

INTRODUCTION

Pour définir le journalisme, le sens commun se satisfait de propositions comme « le journaliste¹ couvre des événements » ou « le journaliste produit des nouvelles ». Le sociologue cherche à dépasser ces évidences et avance plutôt que « le journaliste traite de l'information ». Dans cette formulation plus abstraite, le travail du journaliste consisterait, en amont, à recueillir et à sélectionner des informations qui lui parviennent de son environnement (appelons cette information son « matériau ») et, en aval, à transformer ces informations en nouvelles (appelons cette seconde information son « produit »). Dans cette perspective, la compétence du journaliste tiendrait au fait qu'il est un professionnel du traitement de l'information.

On objectera, cependant, que le journaliste n'est pas le seul professionnel — et de loin — à traiter de l'information. Par exemple, pour poser un diagnostic (l'information « produit »), le médecin doit interpréter des symptômes (l'information « matériau »). On pourrait même pousser plus loin l'objection et soutenir que le traitement de l'information occupe la vie entière de tout individu. Cette proposition, beaucoup plus radicale, s'éloigne évidemment de l'acception courante du terme *information*, en tout cas, de celle que l'on retient communément lorsqu'il s'agit de l'activité professionnelle du journaliste. L'évidence de la proposition « le journaliste traite l'information » nous empêcherait donc de percevoir un aspect de la pratique journalistique essentiel à sa compréhension.

Dans cette objection, la proposition « le journaliste traite de l'information » revêt un autre sens, lourd d'implication, qui semble avoir échappé à la plupart des chercheurs. En effet, ceux-ci se sont surtout intéressés aux manifestations sensibles de l'activité journalistique, comme le contact avec les sources, la couverture des événements, etc. Pourtant, l'activité de traitement de l'information est essentiellement mentale, au sens où elle se situe dans l'intellect du journaliste. Elle suppose différentes opérations *cognitives*, telles que la perception et la sélection de l'information, sa compréhension et son interprétation. En ce sens, la pratique journalistique comporte une dimension cognitive essentielle. Cela étant admis, il devient impérieux de mieux comprendre les mécanismes cognitifs à l'œuvre dans le travail journalistique.

Au stéréotype du journaliste rédacteur de nouvelles, il faut opposer une image plus complexe. En effet, les journalistes ne sont pas que des producteurs d'information mais, au premier chef, des récepteurs d'information. La production des nouvelles n'est possible que dans la mesure où les journalistes reçoivent et traitent mentalement l'information. L'étude du traitement cognitif de l'information permet donc de jeter un éclairage sur la façon dont les journalistes produisent leurs nouvelles.

¹ Le terme journaliste correspond ici à une généralisation de la fonction de « reporter », qui consiste à rapporter l'actualité. Il en sera ainsi tout au long de ce document.

La présente recherche part du postulat, auquel adhère un important courant sociologique, selon lequel la pratique journalistique est une activité routinière. L'organisation routinière de la pratique permet aux journalistes d'accomplir sans effort leur travail de façon à répondre aux exigences d'une entreprise de presse. La production professionnelle de l'information implique donc une compétence spécifique consistant en l'application de procédures routinières.

Si les sociologues observent des régularités dans la pratique, liées à la mise en place de procédures routinières, il doit forcément y avoir des éléments d'ordre cognitif qui en assurent la cohérence. Puisque, du point de vue de la réception d'information, la compétence des journalistes consiste à percevoir et à sélectionner les informations qui sont d'intérêt médiatique, quels sont alors les éléments routiniers d'ordre cognitif qui permettent aux journalistes de rechercher le potentiel journalistique de l'information provenant de l'environnement ?

Les spécialistes des sciences cognitives insistent sur l'importance des connaissances antérieures dans le traitement de l'information. Ainsi, les journalistes ne seraient pas les témoins vierges de l'actualité, mais se présenteraient à elle avec un important bagage de connaissances. Nous souhaitons, dans ce rapport de recherche, explorer le rôle des connaissances antérieures dans la compétence journalistique à la lumière de la théorie des schémas, laquelle porte sur l'organisation cognitive des connaissances que possèdent les êtres humains et sur les modalités de traitement de ces connaissances.

On associe souvent la compétence du journaliste à son intuition, au mieux à son expérience, mais ces explications sont loin d'être satisfaisantes. Bien au contraire, elles contribuent à obscurcir la nature et l'origine de la compétence journalistique. Nous pensons donc que la nature de cette compétence est à chercher dans les schémas des journalistes, et que l'origine de cette compétence cognitive découle du caractère routinier de la pratique. Or, une telle démarche est susceptible de soulever une objection qu'il nous apparaît important de relever d'entrée de jeu.

Ainsi, le lecteur pourrait interpréter l'insistance mise sur le caractère régulier de la pratique et sur les facteurs cognitifs qui contribuent à soutenir cette régularité comme une tentative de réduire la pratique journalistique à un ensemble d'algorithmes mentaux, voire à un simple programme informatique — la comparaison avec l'intelligence artificielle n'est pas fortuite.

À cette objection, nous répondrons que nous avons choisi délibérément de traiter de la dimension routinière de la pratique journalistique, car, du point de vue de la recherche et de la compréhension du journalisme, il nous semblait plus important d'analyser les régularités de notre objet d'étude, lesquelles expliquent sa stabilité, plutôt que d'insister sur l'ensemble des facteurs qui font du journalisme une production discursive diversifiée, particulière et personnelle, laissant donc place à la créativité. Mais il importe de bien comprendre que ceci n'exclut pas cela et réciproquement.

Ainsi, la première caractéristique de cette étude, avant même l'intervention des sciences cognitives, est de s'intéresser aux conditions de production qui font que le journalisme qui se pratique hier ressemble au journalisme qui s'exerce aujourd'hui, et s'exercera demain. Cet intérêt de recherche est suivi d'un second, celui de démystifier les bases de la compétence journalistique, c'est-à-dire les éléments, cognitifs, qui font que le journaliste est en mesure de produire rapidement et efficacement ses textes de nouvelle.

L'objectif de ce rapport de recherche n'est donc pas de réduire l'ensemble de la pratique journalistique à un programme informatique ou de montrer que le journalisme est une suite de procédures machinales et répétitives, mais plutôt de déceler les processus cognitifs qui contribuent à expliciter la compétence du journaliste, en nous concentrant sur les éléments de cette compétence qui découlent d'un savoir commun, régulier et généralisé chez les journalistes. Cet objectif nous a contraint à évacuer tout l'aspect créatif associé à la pratique journalistique, de même que d'autres aspects de la compétence des journalistes reliés, notamment, à leur capacité d'expression.

La nécessité d'une étude exploratoire se fera de plus en plus précise au fil des prochains chapitres. Mais il nous apparaît nécessaire de présenter dès maintenant les raisons qui justifient ce choix puisque l'ensemble de ce rapport de recherche repose essentiellement sur son caractère exploratoire. Même si des sociologues ont insisté sur le caractère routinier du journalisme, peu de chercheurs ont essayé de comprendre les implications cognitives des routines organisationnelles qu'ils décrivaient. Nous entrons donc dans une dimension de la pratique journalistique encore très peu connue. Cette méconnaissance justifie d'ailleurs de présenter un chapitre entier portant exclusivement sur les théories disponibles en sciences cognitives. Quelques auteurs ont cherché à appliquer ces notions dans le contexte de la pratique, mais leurs travaux montrent avant tout que la dimension cognitive du journalisme a besoin d'une exploration théorique plus complète. Dans cet esprit, nous présenterons une revue critique et heuristique des écrits de ces auteurs, laquelle nous amènera à formuler nos propositions théoriques. L'objectif principal de ce rapport de recherche est donc avant tout de développer une théorie cognitive adéquate à la pratique journalistique, théorie que nous avons centrée sur la notion de compétence journalistique.

L'exploration de la dimension cognitive du journalisme implique des choix méthodologiques importants. Il nous faut d'abord rechercher les théories cognitives qui nous semblent les plus adéquates pour rendre compte de la dimension cognitive de la pratique. Mais cet exercice serait vain si l'on ne tenait pas compte, aussi, de la spécificité de cette pratique. En effet, les théories cognitives disponibles n'ont pas été développées pour expliquer le comportement cognitif des journalistes, mais bien celui des êtres humains en général. Il faut donc adapter ces théories au contexte spécifique de la pratique. Afin de développer une théorie cognitive adéquate, il nous fallait acquérir une bonne connaissance du milieu dans lequel œuvrent les journalistes.

L'étude de terrain nous semblait donc la meilleure façon d'aborder cet objet d'étude méconnu des chercheurs. Précisément, la méthode de l'observation, que nous avons retenue pour réaliser cette étude, permet de répondre à cette lacune en nous donnant accès à une source primaire de renseignements sur la pratique et sur sa dimension cognitive, de sorte qu'il fut possible d'appliquer avec discernement des théories qui n'ont pas été élaborées pour rendre compte spécifiquement du comportement des journalistes. De cette façon, l'étude de terrain contribue expressément à l'élaboration de nos propositions théoriques et d'une théorie cognitive de la pratique. En retour, comme l'observation fut l'occasion de recueillir des données empiriques, il nous est apparu opportun de mettre nos propositions théoriques à l'épreuve des faits. Nous avons donc aussi cherché dans cette étude, mais de façon secondaire, à valider nos propositions théoriques grâce à l'observation.

Cette recherche exploratoire vise donc à comprendre, à partir de l'observation des journalistes dans leur milieu de travail, les processus cognitifs spécifiques au journalisme à l'œuvre dans la production routinière d'articles de presse et spécifiquement les fondements de la compétence cognitive des journalistes. L'étude des cognitions sociales, courant de recherche auquel on doit les plus récents développements concernant la théorie des schémas, servira de fil conducteur à notre démarche. De

façon complémentaire, nous avons puisé dans les sciences cognitives² pour ancrer notre démarche dans une théorie générale du traitement de l'information, parfois laissée pour compte par l'étude des cognitions sociales.

Dans le premier chapitre, *La problématique*, il sera question du point de vue sociologique sur la compétence journalistique. À partir du rejet de la notion d'intuition journalistique, nous verrons que certains sociologues intègrent implicitement des explications cognitives à l'étude des comportements sociaux, tant dans la sociologie générale que dans la sociologie du journalisme. Toutefois, ce bref examen montrera qu'une approche strictement cognitive permet d'étudier avec beaucoup plus de précision les observations des sociologues. Nous nous tournerons ensuite vers la section méthodologique de ce rapport de recherche par l'exposé des différentes techniques de recherche qualitatives, de leurs avantages et de leurs inconvénients, afin de justifier le choix de la principale technique retenue, soit l'observation. Cette technique de recherche, qui se prête parfaitement à une étude exploratoire, présente toutefois des difficultés d'application à l'étude des cognitions. Nous verrons que l'observation, si elle ne permet pas d'analyser systématiquement la compétence journalistique, aura tout de même contribué, par un va et vient entre le travail théorique et le terrain de la salle de rédaction, à développer nos propositions théoriques concernant la compétence journalistique.

Le deuxième chapitre, *Éléments fondamentaux à l'activité cognitive*, introduit le lecteur à l'étude du système cognitif humain, que nous baserons sur la distinction entre systèmes centraux et systèmes périphériques, ainsi qu'à l'activité de traitement de l'information, supportée par la mémoire, les structures cognitives et les processus cognitifs. Le chapitre s'organise alors autour de trois thèmes : la mémoire, la théorie des schémas et les processus cognitifs des systèmes centraux. L'étude de la mémoire, bien qu'elle ne soit pas au centre de nos préoccupations, permet d'amorcer l'étude des représentations cognitives. Nous y présenterons ensuite la théorie des schémas dans son ensemble. Cette théorie propose que l'information émanant de la réalité est organisée en mémoire selon une structure d'information typique, laquelle permet d'attribuer rapidement et efficacement du sens et une organisation aux stimuli de l'environnement. Suite à l'exposé du processus d'inférence, nous verrons le rôle que joue le schéma dans le traitement de l'information, notamment en ce qu'il permet le recours à des raccourcis cognitifs, appelés heuristiques. Enfin, le chapitre se termine sur des considérations touchant le traitement schématique de l'information, notamment sur le caractère automatique de ce traitement.

Dans le troisième chapitre, *Pour une théorie cognitive de la production journalistique*, il sera question des quelques contributions à l'étude cognitive de la pratique journalistique. D'abord, Stocking et Gross³ s'appliquent à démontrer les contraintes et les biais cognitifs des journalistes. Puis, Teun van Dijk⁴, un spécialiste de l'analyse du discours journalistique, dégage les propriétés

² Les sciences cognitives représentent un champ d'étude hétéroclite dans lequel se rangent entre autres la psychologie cognitive, l'étude de l'intelligence artificielle, la neuropsychologie, la philosophie des connaissances et, de façon particulière, l'étude des cognitions sociales. Les sciences cognitives sont redevables à certaines disciplines, comme la logique, autant qu'elles contribuent à les faire évoluer. Ce champ d'étude comprend aussi divers courants de recherche et théories qui lui sont propres, telles que la théorie de l'esprit ou la théorie de la pertinence pour ne nommer que celles-là. Certaines disciplines, qui ne font pas à proprement parler partie des sciences cognitives, en adoptent pourtant le point de vue. C'est le cas de la pragmatique cognitive.

³ STOCKING, S. H. et GROSS, P. H. *How do journalists think? A proposal for the study of cognitive bias in newsmaking*. Bloomington : ERIC Clearinghouse on Reading and Communication Skills, Smith Research Center, Indiana University, 1989.

⁴ van DIJK, T. A. *News as discourse*. Hillsdale : Lawrence Erlbaum Associates, 1988. van DIJK, T. A. *News analysis, case studies of international and national news in the press*. Hillsdale : Lawrence Erlbaum Associates, 1988.

cognitives générales de la production journalistique. Enfin, de l'examen de la notion de code journalistique, Jean de Bonville⁵ conclut à l'existence d'un répertoire de schémas spécifique aux journalistes. La présentation de ces auteurs nous conduit à l'exploration spécifique de la notion de compétence journalistique par des considérations touchant d'abord le contexte cognitif de travail des journalistes. Nous proposerons ensuite une série d'hypothèses visant à décrire la compétence journalistique. À l'aide de la théorie de la pertinence, développée par Sperber et Wilson⁶, nous envisagerons la compétence journalistique selon trois niveaux d'information contenus dans les schémas des journalistes. Ceux-ci entretiennent deux types de schémas, dits de référents et de reportage, qu'ils développent en fonction d'un usage professionnel afin de rechercher la pertinence journalistique dans les stimuli qu'ils perçoivent. Ces schémas les disposent alors à reconnaître spontanément les stimuli et les événements d'intérêt médiatique, voire à les anticiper.

Finalement, le quatrième chapitre, intitulé *La théorie à l'épreuve de la pratique*, permet d'illustrer les notions théoriques développées lors du chapitre précédent. Nous verrons que les journalistes, lorsqu'ils sont amenés à parler de leur compétence, ont recours à la notion d'intuition mais aussi à des explications qui se rapprochent davantage de notre point de vue théorique. Ils reconnaissent d'ailleurs le rôle essentiel de leurs connaissances antérieures et n'hésitent pas à voir dans l'expérience un signe de compétence. Un retour sur le principe de pertinence permet de préciser la portée des critères d'intérêt médiatique en développant une application, propre au journalisme contemporain, de ce principe, soit le principe de complication. Finalement, les notions de schéma de référents, de schéma de reportage et de schéma d'événements seront illustrées par des exemples concrets qui rendent compte de leur influence sur le reportage journalistique.

⁵ de BONVILLE, J. « Les notions de texte et de code journalistiques : définition critique ». *Communication*. Vol. 17, no 2 (1997). P. 99-142.

⁶ SPERBER, D. et WILSON, D. *La pertinence : communication et cognition*. Paris : Les Éditions de Minuit, 1989.

CHAPITRE 1

PROBLEMATIQUE

L'objectif de ce chapitre est d'introduire le lecteur à la dimension cognitive de la pratique journalistique et de montrer la nécessité de procéder à une étude cognitive de cette pratique. La sociologie ne fait généralement pas état de l'utilité du point de vue cognitif dans l'étude de la pratique journalistique ; en revanche, les questions que se posent les sociologues, elles, la suggèrent fortement. La sociologie constitue donc une bonne porte d'entrée à une problématique liée à la dimension cognitive du journalisme et, spécifiquement, à la compétence journalistique. Parmi les questions que se sont posées les sociologues, la capacité à exercer des pratiques spécifiques et régulières revient fréquemment. Pour eux, l'acquisition d'un savoir spécifique et sa mise en pratique résultent de processus routiniers, de processus d'intériorisation, qui font en sorte que les individus sont capables de maîtriser et d'organiser leur savoir. Or, bien qu'ils reconnaissent implicitement la pertinence d'une étude cognitive, peu de sociologues se sont intéressés aux implications cognitives des processus qu'ils décrivaient.

Dans ce chapitre, nous verrons d'abord que les explications que fournissent les sociologues sont insuffisantes pour décrire de façon satisfaisante la dimension cognitive de la pratique journalistique et que, conséquemment, il faut se tourner vers une approche qui en permet l'appréhension. L'étude des cognitions sociales, tenant compte de la dimension sociale des cognitions, semble une approche adéquate pour prendre la relève du travail effectué en sociologie. Ces considérations nous mèneront aux abords d'une étude exploratoire dont il faut présenter la méthodologie. Pour répondre aux besoins de cette étude, nous avons retenu principalement la méthode de l'observation, à laquelle nous avons joint secondairement un corpus d'entrevues de journalistes.

Nécessité de dépasser le point de vue sociologique

La perspective cognitive s'éloigne du sens usuel du terme information et l'envisage plutôt en tant que stimulus⁷, qui correspond alors à la matière première du travail intellectuel du journaliste, comme de tout agent cognitif. À cet égard, l'activité cognitive est fondamentale — elle ne concerne pas plus le journaliste que le médecin ou tout autre individu — si bien que la compétence du journaliste se base en premier lieu sur sa capacité à appréhender les stimuli. Mais c'est surtout sa capacité à transformer les stimuli en nouvelles qui le caractérise en tant que professionnel du traitement cognitif de l'information.

À supposer que cette proposition soit fondée, elle demeure néanmoins imprécise. En effet, le terme professionnel suggère que les journalistes possèdent une maîtrise certaine de leur métier, qu'ils ont

⁷ À l'évidence, le traitement journalistique de l'information suggère que cette information a un statut matériel (des communiqués de presse) ou spatio-temporel (des discours, des événements). Pourtant, cette information est aussi cognitive, c'est-à-dire qu'elle se présente à l'intellect des journalistes. À vrai dire, l'information est essentiellement une qualité cognitive. Si le journaliste rapporte des événements, c'est bien parce qu'il a d'abord perçu des stimuli.

acquis des manières de faire qui leur en facilite l'exécution. Pourtant, l'activité journalistique concerne l'actualité, entité floue et imprécise, souvent définie par sa nature singulière, inattendue, changeante. Nous sommes donc en présence d'un paradoxe. D'une part, la proposition suggère l'ordre et la régularité d'une pratique professionnelle, mais, d'autre part, elle admet le caractère contingent, instable, changeant, insaisissable de l'objet de cette activité : l'information.

L'intuition journalistique

Pour résoudre ce paradoxe, Tunstall⁸, à l'instar de plusieurs autres auteurs, propose de considérer la compétence journalistique comme une technique basée sur l'intuition (« news sense »). Selon lui, les décisions prises par les journalistes au moment de la production des nouvelles sont routinières, généralement implicites, voire automatiques, et semblent relever d'un « flair » journalistique qui ferait la différence entre le journaliste et les autres individus. Cette proposition semble d'ailleurs supportée par l'adage, largement répandu chez les journalistes, selon lequel on naît journaliste et qu'il suffit d'actualiser ce « talent » par une initiation « sur le tas ».

Mais ces explications nous apparaissent non fondées, du moins elles n'expliquent en rien en quoi consiste ce « flair », comment il se manifeste, ni d'où il provient. En outre, elles présentent la compétence journalistique comme une qualité personnelle, ce qui revient à dire que le journaliste exerce *en tant qu'individu* une action directe et profonde sur sa pratique. Or, ce constat, en plus d'être incompatible avec l'observation sociologique⁹, ne résiste pas à l'analyse. En effet, si l'on pose que les particularités individuelles sont déterminantes, on conclura à la diversité irréductible des pratiques journalistiques. Or, c'est un fait d'observation quotidienne que rien ne ressemble plus au reportage d'un incendie qu'un autre reportage sur le même sujet et que, de manière générale, les médias présentent une grande homogénéité de contenu et de forme. Ce qu'il nous intéresse d'expliquer ici, ce sont donc les similitudes dans la compétence intellectuelle des journalistes qui contribuent à ces ressemblances, plus précisément les fondements socio-cognitifs de cette régularité.

Ainsi, c'est bel et bien *l'intuition*, le *flair* journalistique qui nous préoccupe ou plutôt la forme de connaissance que l'on nomme ainsi sans nécessairement la comprendre. D'autres l'appelleront « expérience », terme un peu plus construit, mais non moins vague. À tout prendre, c'est probablement l'incapacité de décrire cette compétence qui fait que bon nombre la considèrent irrationnelle. Or, nous nous proposons précisément d'expliquer cette sensibilité journalistique : comment les journalistes en arrivent-ils, malgré les traits individuels qui les distinguent parfois fortement, à « traiter » de façon régulière, efficace et relativement « uniforme » une actualité en principe changeante ?

⁸ TUNSTALL, J. *Journalists at work*. London : Constable, 1971.

⁹ La sociologie présente souvent le journaliste comme un individu qui s'agit dans un système de contraintes. Par exemple, l'approche structuraliste présente les médias comme un fait de système ; pour bien comprendre ce que représente l'activité journalistique, il faut l'inscrire dans des structures qui en déterminent la forme et le sens. Cette approche considère que les facteurs d'ordre macrosociologique (l'économie, la technologie, l'organisation de presse, etc.) jouent un rôle prédominant sur la pratique journalistique. Ainsi, la théorie des « critères d'intérêt médiatique » (traduction libre de news values), un ensemble de critères plus ou moins normalisés guidant les journalistes dans la sélection des nouvelles, relèvent de considérations reliées à l'entreprise de presse plutôt qu'aux préférences individuelles des journalistes. Bref, en sociologie du journalisme, on considère généralement que « les contraintes inhérentes au processus journalistique tendent à niveler, si on peut dire, les différences individuelles entre les journalistes » (CHARRON, J. *La nature politique du journalisme politique*. Québec : Université Laval, Département d'information et de communication (Collection Les Études de communication publique), 2001. P. 12).

Certes, les disparités individuelles entre journalistes participent à la réalité complexe de la pratique telle qu'elle se manifeste tous les jours. Cependant, notre objectif n'est pas tant de faire état de cette réalité de tous les jours que d'expliquer en quoi consiste, spécifiquement et régulièrement, la pratique journalistique. Bref, d'expliquer ce qui fait que le journalisme d'aujourd'hui ressemble au journalisme d'hier. Le journalisme ne pourrait exister en tant que pratique sociale reconnaissable si des éléments d'ordre cognitif n'en assuraient la cohérence. C'est cette dimension cognitive qui, plus que toute autre considération, comme le fait de détenir une carte de presse, fait de quelqu'un un journaliste. Ici, l'habit ne fait pas le journaliste.

La sociologie des comportements sociaux

Ce serait plutôt l'habitus qui fait le journaliste. De fait, notre proposition est tout à fait congruente avec le concept d'habitus de Pierre Bourdieu, tel que le décrit Accardo dans cet extrait :

À mesure que les expériences concrètes, ponctuelles, se répètent, s'accumulent, les traces que laisse chacune d'elles se superposent, se combinent, se renforcent en s'intériorisant toujours plus profondément et en se transformant en dispositions générales. (...) Autrement dit, toute inculcation consiste à faire naître chez un agent donné, dans des conditions objectives données, une disposition générale et fondamentale à reproduire un certain type de pratique chaque fois que l'agent se retrouvera dans des conditions objectives reproduisant les conditions sociales initiales¹⁰.

Accardo évoque ici d'un point de vue sociologique la genèse du phénomène que nous nous proposons d'étudier. En effet, si le traitement cognitif de l'information effectué par les journalistes est spécifique, c'est qu'il découle de processus d'inculcation, d'intériorisation, de socialisation et de naturalisation qui font que les journalistes entretiennent des dispositions communes à l'égard de l'information et qu'ils reproduisent des comportements cognitifs semblables, donnant au journalisme son caractère récurrent, sa spécificité en tant que pratique professionnelle. Toutefois, le concept d'habitus renvoie implicitement à des notions cognitives qui se laissent difficilement embrasser par la sociologie. D'où la nécessité de recourir à une approche cognitive, qui permet de saisir dans son expression la plus fine, ce en quoi consiste empiriquement, et non seulement abstraitement, cet habitus.

Plusieurs autres sociologues importants, tels que Schutz et Garfinkel, ont abordé les aspects routiniers des conduites sociales, en n'excluant pas les routines cognitives, sans pour autant en faire leur objet spécifique. Ces auteurs s'intéressent aux activités de la vie quotidienne en tant que procédures plutôt qu'en tant que connaissances et modalités de traitement de ces connaissances. Dans *Le chercheur et le quotidien*¹¹, Schutz présente une théorie de la typification des objets de connaissance, aussi bien par les acteurs sociaux au cours de leurs activités cognitives routinières que par les scientifiques dans leurs propres reconstitutions de la réalité sociale. « Toute notre connaissance du monde, qu'elle s'exprime dans la pensée courante ou dans la pensée scientifique,

¹⁰ ACCARDO, A. *Initiation à la sociologie : l'illusionnisme social. Une lecture de Bourdieu*. Bordeaux : Le Mascaret, 1991. P. 86-87.

¹¹ SCHUTZ, A. *Le chercheur et le quotidien. Phénoménologie des sciences sociales*. Paris : Méridiens Klincksieck, 1987.

comprend des constructions, par exemple, un ensemble d'abstractions, de généralisations, de formalisations et d'idéalisation spécifiques au niveau spécifique d'organisation de la pensée où l'on se trouve »¹².

L'approche de Garfinkel institue une science des ethno-méthodes, c'est-à-dire l'étude des raisonnements pratiques utilisés par les individus dans le cadre de leurs pratiques quotidiennes. Selon l'ethnométhodologie, le membre d'une communauté, dans notre cas le journaliste, « est une personne dotée d'un ensemble de procédures, de méthodes, d'activités, de savoir-faire, qui la rendent capable d'inventer des dispositifs d'adaptation pour donner sens au monde qui l'entoure. C'est quelqu'un qui, ayant incorporé les ethnométhodes d'un groupe social considéré, exhibe « naturellement » la compétence sociale qui l'agrège à ce groupe et qui lui permet de se faire reconnaître et accepter »¹³. « Une fois affiliés, les membres n'ont pas à s'interroger sur ce qu'ils font. Ils connaissent les implicites de leurs conduites et acceptent les routines inscrites dans les pratiques sociales »¹⁴.

La sociologie du journalisme

Le sociologue du journalisme reconnaîtrait ici des problématiques déjà abordées par sa discipline, notamment en ce qui concerne le caractère routinier de la pratique journalistique. Selon Teun van Dijk, nous sommes ici à la frontière de la sociologie et de la psychologie : « Microsociologists who have begun to study news production routines of journalists do make use of cognitive notions such as interpretation rules, or procedures... »¹⁵. C'est le point de vue de l'analyse occupationnelle, qui s'est attachée à démontrer le caractère procédural et routinier de la pratique journalistique¹⁶. Tuchman décrit de manière particulièrement convaincante le processus de production des nouvelles comme un ensemble de procédures routinières servant à réduire l'incertitude des journalistes, incertitude liée à la nature même du matériau brut avec lequel ils travaillent. Ainsi, l'entreprise de presse déploie-t-elle à chaque jour son « filet à nouvelles » — filet constitué grâce à la répartition, à la spécialisation et à l'organisation systématiques du travail de collecte et de rédaction (*beat journalism*) — afin de s'assurer de recueillir les événements d'intérêt médiatique. En somme, écrit Tuchman, « knowledge of routine modes of processing different kinds of news stories enables

¹² SCHUTZ, A. *Le chercheur et le quotidien...* P. 9. La version originale anglaise est peut-être plus explicite : « For all these thinkers agree that any knowledge of the world, in common-sense thinking as well as in science, involves mental constructs, syntheses, generalizations, formalizations, idealizations specific to the respective level of thought organization » (SCHUTZ, A. « Concept and theory formation in the social sciences ». In THOMPSON, K. et TUNSTALL, J. *Sociological perspectives: selected readings*. Harmondsworth : Penguin Books, 1977. P. 494).

¹³ COULON, A. *L'ethnométhodologie*. Paris : Presses Universitaires de France, 1993. P. 45.

¹⁴ Ibid.

¹⁵ van DIJK, T. A. *News analysis...* P. 20

¹⁶ FISHMAN, M. *Manufacturing the news*. Austin : University of Texas Press, 1980. MOLOCHT, H. et LESTER, M. « News as purposive behavior: on the strategic use of routine events, accidents and scandals ». *American sociological review*. Vol. 39 (1974). P. 101-112. TUCHMAN, G. « The exception proves the rule: the study of routine news practice ». In Hirsch, P. M. et al. *Strategies for communication research*. Beverly Hills : Sage, 1977. P. 43-62. TUCHMAN, G. *Making news*. New York : The Free Press, 1978. TUCHMAN, G. « Making news by doing work: routinizing the unexpected ». *American journal of sociology*. Vol. 79, no 1 (1973). P. 110-131. TUCHMAN, G. « Objectivity as strategic ritual: an examination of newsmen's notions of objectivity ». *American journal of sociology*. Vol. 77, no 4 (1972). P. 660-679.

reporters to work efficiently. Significantly, reporters and editors identify this knowledge with professionalism »¹⁷.

Rejetant l'idée que les journalistes, à la façon d'automates, régulent leurs actions par un ensemble de consignes univoques, Ericson *et al.*¹⁸ développent la notion de *vocabulaire des précédents* pour décrire la culture de travail des journalistes à la base de leurs comportements¹⁹ :

There is a real sense in which journalists' judgments are based in a nose for news. Journalists believe something is reportable when they can visualize it in terms of news discourse. (...) The journalist can sense who to approach for information or comment, and how this can be formulated within the genre capacities of news. The journalist's sense and sensibilities do not come from consulting definitive professional texts; indeed there are no such texts available because the craft cannot be captured and ruled in this form. Rather, a sensitive nose for news comes from consulting news item, being scrutinized by editors, talking to more experienced colleagues, and doing the work²⁰.

Bref, la dimension cognitive de la pratique journalistique, et des comportements sociaux en général, n'est pas étrangère, loin de là, à la réflexion sociologique. Cependant, la sociologie ne possède pas l'arsenal conceptuel qui permettrait d'étudier adéquatement les aspects récurrents et routiniers de la pratique journalistique dans leur manifestation la plus fine, c'est-à-dire par ce qui se passe dans l'intellect des journalistes mêmes. D'où l'intérêt d'une approche cognitive de la pratique journalistique qui permet en quelque sorte de pénétrer dans la « boîte noire » pour y voir ce qui s'y passe. Même si notre préoccupation s'inscrit dans une perspective sociologique, puisque notre but est de comprendre en quoi l'activité cognitive des journalistes participe à la constitution de la pratique journalistique, pratique éminemment sociale, il reste que nous nous intéressons en premier lieu et spécifiquement à l'activité cognitive des journalistes.

C'est pourquoi il nous faut nous tourner vers une discipline qui offre la possibilité d'étudier le traitement de l'information par les journalistes en tant qu'activité cognitive sans pour autant négliger l'aspect social de cette pratique. À mi-chemin entre la psychologie cognitive et la psychologie sociale, l'étude des cognitions sociales adopte cette perspective. Profitant des acquis de la psychologie cognitive, basée sur l'étude empirique en laboratoire des structures et processus cognitifs des agents cognitifs, elle tente néanmoins d'enraciner ses problématiques dans la dimension sociale des cognitions. Elle offre une théorie du traitement cognitif de l'information qui permet de rendre compte du comportement d'un agent cognitif intelligent, adaptatif et stratégique,

¹⁷ TUCHMAN, G. « The exception proves the rule... ». P. 56.

¹⁸ ERICSON, R. V., BARANEK, P. M. et CHAN, J. B. L. *Visualizing deviance. A study of news organization*. Toronto : University of Toronto Press, 1987.

¹⁹ Même si ces auteurs ne se situent pas dans une perspective cognitive, la notion de vocabulaire des précédents s'accorde tout à fait avec les propositions théoriques que nous présenterons au troisième chapitre. « What journalists learn, and use to guide their work, is a vocabulary of precedents : what previous exemplars tell them should be done in the present instance. The ongoing articulation of precedent in the working culture of journalists provides them with recognition knowledge (that this is a story of a particular type), procedural knowledge (how to get on with contacting and using human and documentary sources), and accounting knowledge (how to frame and formulate the story; how to justify the chosen approach to others » (ERICSON *et al.* *Visualizing deviance...* P. 348).

²⁰ ERICSON *et al.* *Visualizing deviance...* P. 348.

capable de traiter efficacement une somme considérable d'information et ainsi de faire face à la complexité du monde qui l'entoure.

Méthodologie

Dans cette section, nous aborderons différentes techniques de recherche dans l'optique d'une étude exploratoire afin de justifier le choix de la principale technique de recherche, soit l'observation. Après la description de cette technique dans le cadre de notre recherche et une discussion visant à montrer que l'observation des cognitions des journalistes est possible, nous préciserons les limites de l'observation en regard de nos objectifs.

L'observation : une méthode adaptée pour l'étude des cognitions

Notre méthodologie doit pouvoir aux besoins d'une étude exploratoire de nature qualitative et doit rendre compte empiriquement des cognitions des journalistes. Il faut, par le biais de la technique de recherche, pouvoir accéder à ces cognitions telles qu'elles se présentent dans la pratique journalistique. Notre méthodologie doit en particulier faire face aux difficultés inhérentes à l'étude des cognitions. En effet, cet objet d'étude ne se laisse pas saisir de façon directe ; il est évidemment impossible (pour le moment tout au moins...) de pénétrer directement ou physiquement dans la tête des journalistes. Le seul moyen à notre disposition consiste à inférer les opérations cognitives des journalistes là où elles peuvent affleurer, c'est-à-dire dans tout comportement qui peut laisser des traces ou faire état des cognitions des journalistes. La difficulté est d'autant plus grande que l'étude qualitative de notre objet se réalisera sur le terrain. En effet, la psychologie expérimentale possède l'avantage de pouvoir déduire les processus cognitifs par des temps de réaction, des taux d'erreurs, bref des observations de nature quantitative qui accréditent l'explication qualitative que fournissent les chercheurs. Dans notre cas, les démonstrations quantitatives ne sont guère accessibles.

Certes, l'entrevue permet, par l'intermédiaire du discours du journaliste, de recueillir de nombreuses indications sur les caractéristiques générales de la pratique, mais elle pose une sérieuse difficulté. En effet, si les cognitions se présentent en deçà d'un seuil de conscience, il est peu probable que les journalistes aient quelque chose à dire sur ce sujet. Comme le confirment Nisbett et Wilson, « some of these processes operate below the level of consciousness, with the result that verbal reports on mental processes will not always provide an accurate account of the processes that were, in fact, operating »²¹. Cette préoccupation trouve d'ailleurs un écho particulier dans notre étude, puisque nous nous proposons de rationaliser l'intuition, d'explicitier un savoir implicite, toutes choses dont on peut penser qu'elles ne passent pas par la conscience discursive des journalistes. Néanmoins, ce discours peut nous renseigner sur la façon dont ce savoir implicite est vécu ou intégré par la subjectivité des journalistes. Il en va ainsi de toutes les formules qu'emploient ces derniers pour justifier ou expliciter leur travail : « cela va de soi », « faire le tour du sujet », « épuiser ses sources », etc. Ces formules, bien que pauvres sur le plan explicatif, peuvent toutefois nous éclairer sur les éléments de la pratique qui font l'objet d'un savoir implicite. Enfin, il faut de plus être attentif à l'aspect normatif de ce discours qui peut engendrer des écarts entre la réalité telle qu'elle est idéalisée par les journalistes et la réalité empirique.

²¹ Cités dans STOCKING, S. H. et GROSS, P. H. *How do journalists think?* P. 81.

L'analyse qualitative ou quantitative du discours journalistique n'est pas plus efficace en ce qui nous concerne. Si elle permet de recueillir des renseignements sur le produit final élaboré par le journaliste, elle nous renseigne peu sur son contexte de production. Toutefois, une bonne connaissance du texte journalistique et de la production particulière de chaque journaliste est nécessaire. En effet, les opérations cognitives à l'œuvre dans la démarche journalistique se répercutent évidemment dans le produit final. Autrement dit, le contenu particulier d'un article est tributaire des opérations cognitives qui lui ont donné naissance, et par le fait même, il s'agit d'un bon indicateur du cours qu'auront prises ces opérations cognitives lors de l'élaboration de l'article en question. Par contre, l'analyse du texte seul ne suffit pas à dégager toutes les opérations cognitives qui mènent à la production d'un texte, notamment quant à l'information qui a été rejetée. Ces opérations cognitives sont souvent le fait d'un choix d'information, lequel n'apparaît pas toujours dans le texte, puisque ce dernier, étant la conséquence ou l'expression de ces choix, ne contient pas l'information rejetée, rendant ainsi impossible l'analyse de certaines opérations cognitives.

Enfin, l'enquête par sondage et l'enquête par questionnaire présentent les mêmes inconvénients que l'entrevue en plus d'en amplifier les défauts du fait de leur caractère rigide. Pour ces raisons, elles ont été écartées d'emblée, ne se prêtant pas ainsi à une étude exploratoire.

Nous avons donc privilégié le recours à l'observation comme technique principale de collecte de données. Cette technique de recherche reste d'ailleurs la méthode la plus adaptée pour répondre à nos objectifs de recherche. Elle permet en premier lieu d'entrer en contact avec le milieu naturel de la pratique journalistique. Elle est, de plus, une méthode basée sur la compréhension des phénomènes sociaux et se prête parfaitement à une étude exploratoire.

Même si l'observation ne permet que l'étude des comportements manifestes des journalistes et, de ce fait, semble mal se prêter à l'étude des cognitions, elle comporte toutefois certains avantages. D'abord, elle permet au chercheur d'être exposé aux mêmes informations que les journalistes. Sans nécessairement savoir ce qui se passe dans l'intellect des journalistes, le chercheur est à même de connaître les informations brutes auxquelles est soumis le journaliste de même que le produit final de son activité cognitive, soit l'article de presse, c'est-à-dire à l'intrant et à l'extrant de la « boîte noire ». L'analyse du « filtre à information » que représente alors le journaliste permet de postuler l'existence de certaines opérations cognitives, notamment quant aux décisions ou choix cognitifs qui s'y sont produits. De même, la présence du chercheur permet de connaître le répertoire des questions posées aux sources par le journaliste. Ces observations peuvent par la suite constituer un corpus analysable en regard de l'article effectivement produit par le journaliste, notamment quant aux informations ou aux sources que le journaliste a choisi de conserver ou d'écarter, mais aussi quant aux liens entre les questions posées et la présentation, l'organisation et la conservation dans l'article des réponses à ces questions, liens qui n'apparaissent évidemment pas dans le produit fini.

L'observation permet aussi de poser des questions ouvertes sur la nature du travail des journalistes et sur leurs décisions. C'est par l'insistance du chercheur, basée sur l'observation d'actes concrets, que les cognitions des journalistes peuvent se présenter peu à peu à sa conscience. À vrai dire, les cognitions ont dans la plupart des cas un équivalent comportemental. Par exemple, le choix cognitif de telle ou telle source implique des actions manifestes telles que des appels téléphoniques, la lecture de communiqués, etc. C'est dans cette mesure que certains comportements laissent des traces de la démarche cognitive qui les a engendrés. Il ne s'agit alors pour le chercheur que de reconnaître ces moments clés et d'interroger les journalistes à leur sujet. C'est du moins la technique que nous avons employée pour soutirer certaines, voire la plupart, des informations qui n'apparaissent pas de façon explicite ou manifeste, bien qu'elles se présentent à travers les

comportements des journalistes de façon naturelle, c'est-à-dire dans l'exercice véritable de leur métier.

L'observation représente sûrement une méthode que l'on peut adapter à l'étude des cognitions, mais elle n'échappe pas aux inconvénients d'une recherche en terrain naturel, notamment l'influence de la présence du chercheur sur les comportements des journalistes. En effet, le sujet se sait observé et peut conséquemment corriger sa façon naturelle d'agir soit pour plaire au chercheur, satisfaire les exigences de sa recherche ou simplement par inhibition morale, éthique ou autre.

L'observation en pratique

Pour réaliser cette étude, nous avons ajouté aux données que procure notre observation une source complémentaire de renseignements, soit un corpus constitué d'une vingtaine d'entrevues de journalistes mais aussi d'acteurs de tout ordre relevant du milieu de la pratique journalistique (rédacteur en chef, secrétaire de rédaction, chef de section, éditorialiste, etc.). Ces entrevues ont été réalisées dans un cadre de recherche qui n'est pas le nôtre, mais le caractère général des renseignements fournis nous permet d'aller puiser, ici et là, certaines informations pertinentes à notre propos qui serviront à illustrer notre analyse²². Ces entrevues permettront en premier lieu d'étayer nos observations concernant l'intégration d'un savoir implicite par la subjectivité des journalistes, ce dont nous parlons plus haut.

Dans la pratique, nous avons effectué un stage d'observation dans un quotidien québécois. Ce stage s'est effectué en deux étapes. La première étape a consisté à prendre connaissance du fonctionnement général de la salle de rédaction et s'est étalée sur cinq jours pendant l'été 1999. Par la suite, l'observation avait pour objectif d'accompagner six journalistes reporters, pendant deux jours chacun, dans leurs activités quotidiennes. Les séances d'observation, soit une par journaliste, se sont étalées sur la période d'août 1999 à avril 2000.

La vérification de nos hypothèses n'était pas l'enjeu de la première étape. À ce stade de la recherche, il s'agissait simplement de prendre contact avec le milieu de la pratique et de s'y familiariser. Nous avons ainsi observé le fonctionnement général de la salle de rédaction, allant de la réunion rédactionnelle où se décide l'ordre du jour, i.e. le contenu du journal, jusqu'à la constitution de la « une » par le secrétaire de rédaction. Cette activité de recherche a aussi été pour les journalistes l'occasion de s'habituer à notre présence, favorisant, lors de la deuxième étape, le rétablissement d'un contexte naturel de travail.

La deuxième étape, nous l'avons dit, a consisté à accompagner chaque journaliste dans ses activités quotidiennes. L'objectif de chaque séance était d'observer toutes les étapes de la production journalistique, de l'assignation à la rédaction, menant à la publication d'au moins un article de presse ; l'objectif fut atteint pour tous les journalistes observés.

Dans un premier temps, chaque séance d'observation consistait à être présent avec le journaliste dans la salle de rédaction et à l'accompagner dans ses différents déplacements (par exemple pour assister à une conférence de presse), de manière à prendre connaissance de l'ensemble de

²² Nous remercions le Groupe de recherche sur les mutations du journalisme (GRMJ) qui nous a fourni la synthèse de ces entrevues.

l'information à laquelle il était exposé (communiqués, entrevues, entretiens avec les sources, à l'exclusion des conversations téléphoniques²³) et à lui poser des questions sur la nature de son travail. Ces « ingérences » en cours d'observation s'avéraient nécessaires pour comprendre les motifs et objectifs guidant le journaliste à tel moment particulier du processus journalistique, mais ne se résumaient souvent qu'à assurer l'univocité de ce qui était observé. D'ailleurs, un souci constant de réserve a été respecté dans le but de ne pas influencer le travail du journaliste, biais auquel les questions du chercheur peuvent évidemment conduire.

Dans un deuxième temps, à la suite de la production d'un article, un court entretien a été mené pour obtenir des précisions quant au contenu de l'article et aux opérations ayant mené à son élaboration. Étant donné la nature singulière de l'objet empirique à l'étude, il a fallu faire preuve d'adresse pour soutirer quelque information pertinente de la part des journalistes. En effet, lorsqu'on demande à ceux-ci de faire état de leur production, la seule réponse à laquelle il faut s'attendre s'énonce grossièrement comme suit : il a fait ce qu'il a fait parce que c'est ce qu'il avait à faire, parce que cela allait de soi. Réponse satisfaisante en regard de l'objet théorique que nous nous proposons d'étudier, puisqu'elle démontre de fait l'existence d'un savoir implicite, mais qui nous renseigne bien peu sur sa véritable nature. Or, en étant exposé aux mêmes informations que les journalistes, il nous fut possible pendant ces entretiens de leur présenter des alternatives élaborées en regard du travail accompli par eux, donc des alternatives concrètes. Devant évidemment écarter la part de l'alternative ne correspondant pas à leur production accomplie, les journalistes en venaient du même coup à expliciter leurs propres choix. Par exemple, en présentant le choix d'une source qu'il n'avait pas utilisée, le journaliste en venait, pour se justifier, à expliciter son choix.

Cette stratégie du retour sur l'article a donc été une technique fructueuse qui nous a permis d'obtenir de précieux renseignements, autrement inaccessibles, sur les opérations cognitives qui ont donné lieu à l'élaboration de chaque article. Plus qu'une proposition théorique, le lien entre l'article journalistique et le contexte cognitif de sa production tient lieu de démarche méthodologique qui nous a permis d'appuyer notre observation.

Comment faire la preuve au lecteur que les observations recueillies correspondent vraiment à la réalité observée et ne sont pas le fruit de la subjectivité du chercheur ? En effet, objectera-t-on, il peut être dit n'importe quoi à propos d'un objet qui n'a pas d'existence physique vérifiable et qui n'offre pas de traces matérielles incontestables. Nous ne pouvons faire abstraction de la difficulté d'atteindre notre objet de recherche, la cognition, cette difficulté allant de pair avec une marge d'interprétation considérable de la part du chercheur, qui ne peut que présumer de son existence. À défaut d'établir hors de tout doute la réalité empirique de notre objet d'étude, les règles qui suivent, qui ont guidé notre démarche, sont de nature à accréditer ses résultats.

D'abord, nous l'avons dit, l'observation avait pour but de recueillir le plus de renseignements possible à propos de l'activité journalistique. Bien qu'attentive à la dimension cognitive, cette observation n'avait pas pour but de démasquer sur le fait la compétence cognitive des journalistes. Nous ressentions le besoin de ne pas interpréter précipitamment ces données de premier ordre et de viser principalement une certaine exhaustivité dans la collecte des données. Autrement dit, nous nous sommes d'abord laissé guider par l'observation du travail journalistique dans son ensemble afin de recueillir le plus grand nombre d'observations. Par la suite, nous avons introduit nos

²³ En effet, par respect pour les journalistes, les conversations téléphoniques n'ont pas fait l'objet d'une « observation » systématique, mais dans la plupart des cas, les journalistes résumaient par la suite l'essentiel des propos tenus par leur interlocuteur.

propositions théoriques de façon à identifier avec une plus grande précision les observations qui nous semblaient pertinentes. En distinguant l'observation de l'analyse sur deux niveaux de données, le premier visant à recueillir le plus grand nombre d'observations sans les lier à la théorie, et le deuxième visant à analyser ces données de premier niveau selon la théorie, nous croyons avoir minimisé les risques d'une interprétation théorique précipitée et subjective.

C'est aussi pour donner une certaine validité interne à notre analyse que la technique du retour sur l'article a été développée. En effet, cette technique a deux répercussions méthodologiques pertinentes. Premièrement, au moment de ce retour en arrière, les questions du chercheur sur la démarche du journaliste ne peuvent plus avoir de répercussions, pour la simple raison qu'elles portent sur le produit fini de cette démarche. De cette manière, de nombreux biais liés aux objectifs de la recherche peuvent être évités durant l'observation, puisqu'il devient possible de laisser ces objectifs temporairement en suspens et de les considérer plus ouvertement lors de l'entrevue avec chaque journaliste.

Deuxièmement, en prenant l'article effectivement produit comme point de départ de notre analyse, nous entendons faire le lien entre nos observations et le travail cognitif des journalistes. En effet, en nous basant sur le texte effectivement produit, nous dirigeons notre attention sur les mêmes éléments qui ont certainement préoccupé le journaliste lors de sa démarche de collecte et de traitement de l'information pour la raison assez évidente que ces éléments apparaissent dans l'article. Autrement dit, les éléments à l'origine de nos questions ne peuvent pas ne pas avoir été l'objet d'un traitement cognitif de la part du journaliste. Procédant de la sorte, nous avons ancré notre analyse dans la réalité empirique qui a bel et bien existé dans l'intellect des journalistes.

La procédure doit toutefois prendre en considération, autant que possible, tout l'environnement des journalistes à l'intrant. En effet, il faut admettre que l'article produit par le journaliste n'est que la résultante d'un processus de sélection et de traitement. Ainsi, le rejet d'une source est aussi révélateur du processus de sélection de l'information que sa présence dans l'article. C'est donc jumelée à l'information présente dans l'environnement que l'analyse du texte peut s'avérer fructueuse. C'est en comparant l'intrant (l'information provenant de l'environnement) et l'extrait (le produit fini, l'article) qu'il est possible d'avancer que tout élément présent dans le texte du journaliste, mais qui n'appartient pas à l'environnement, relève d'un bagage cognitif préalable que le journaliste met à contribution lors de sa démarche cognitive. Il s'agira alors de savoir si certains de ces éléments correspondent à nos hypothèses de recherche.

Nous avons anticipé sur des considérations qui relèvent véritablement de l'exploration théorique de notre objet, sujet d'un prochain chapitre. Mais nous les avons exposées ici parce qu'elles contribuent directement à établir le fondement de notre méthodologie. En nous soumettant à ces règles, nous pensons avoir réduit la subjectivité du chercheur et proposé une systématisation de nos observations.

En somme, l'observation répond aux besoins d'une étude exploratoire puisqu'elle permet de prendre en compte l'ensemble des actions journalistiques participant à l'élaboration d'un article de presse, sur le terrain naturel de la salle de nouvelles. Par conséquent, elle sert aussi les objectifs d'une étude qualitative parce qu'elle s'attache à la compréhension des phénomènes d'ordre cognitif entourant le travail journalistique. Elle permet, en outre, de décrire les comportements des journalistes et de les mettre en relation avec leur environnement direct et avec le produit fini qu'est l'article de presse.

Cependant, il nous faut admettre que la technique de collecte de données employée n'est pas à la hauteur de nos ambitions de recherche. Dans les faits, la méthodologie a contribué davantage à étayer nos propositions théoriques qu'elle n'a servi à la vérification de nos hypothèses. Ce malaise doit toutefois être nuancé.

Effectivement, la méthodologie a permis un va et vient constant entre la théorie et l'objet empirique de recherche. L'observation de la réalité de la salle de rédaction a soulevé à plusieurs reprises des difficultés d'application de nos hypothèses, autant d'un point de vue théorique que méthodologique.

Dans le premier cas, il faut souligner que l'articulation théorique en cours d'étude correspond à une contingence normale de la recherche exploratoire. Étant donné le peu de recherches sur notre sujet, l'observation a permis, en premier lieu, de consolider, raffiner, voire ajuster nos hypothèses de recherche. Parce que l'observation constitue une technique ouverte et flexible, elle a permis ce va et vient essentiel à notre démarche.

En ce qui a trait à l'objectif de validation de nos hypothèses, nous conviendrons que l'observation n'y répond que de façon partielle. Comme le souligne Le Ny, « l'étude des propriétés naturelles des représentations (...) relève bien, classiquement, de la recherche empirique. Celle-ci peut s'effectuer par plusieurs approches, en bref par l'observation systématisée et l'expérimentation »²⁴. En ce sens, l'observation ne pouvait qu'être le point de départ d'une étude en terrain naturel et un passage obligé vers la validation externe de nos hypothèses. Sur ce point, nous avons répondu à un souhait de Stocking et Gross²⁵, qui concluent leur étude sur la nécessité de recourir à l'observation pour établir une quelconque validité externe à l'étude cognitive des journalistes.

Nos observations auraient sans doute eu plus de poids si nous avions pu joindre un volet expérimental à notre étude. Cependant, on reproche souvent aux méthodes expérimentales de reproduire artificiellement les contextes naturels de telle manière que les réponses des sujets deviennent des « faits accomplis » répondant impérativement aux intérêts de la recherche²⁶. C'est donc dire que l'expérimentation, si elle est une méthode adaptée à l'étude des cognitions, ne correspond pas nécessairement à notre objectif de validation externe. C'est pourquoi nous avons insisté sur une première préoccupation, à ce stade peu avancé des recherches sur le sujet, de sonder d'abord et avant tout le terrain « naturel » de la salle de rédaction. Soulignons de plus qu'une étude exploratoire cadre difficilement avec l'expérimentation, simplement parce que le chercheur ne sait pas encore avec précision sur quoi devrait porter l'expérimentation. Or, nous pensons que la présente étude aura du moins contribué à préparer le terrain sur ce point, et ce de deux façons.

L'observation aura d'abord été l'occasion d'identifier certains moments forts de la production journalistique, d'un point de vue qui en permet l'analyse cognitive. Ainsi en est-il de tous ces moments où le journaliste a ou croit avoir complété une étape ou une tâche, comme la collecte d'information ou la sélection des sources utilisées. C'est à ces moments que le chercheur est en mesure d'identifier les opérations cognitives s'y rattachant et de tester certaines hypothèses. Par

²⁴ LE NY, J-F. *Science cognitive et compréhension du langage*. Paris : Presses Universitaires de France, 1989. P. 137.

²⁵ STOCKING, S. H. et GROSS, P. H. *How do journalists think?*

²⁶ Voir AUGOUSTINOS, M. et WALKER, I. *Social cognition: An integrated introduction* (Thousand Oaks : Sage, 1995. P. 57), pour une illustration de ce problème dans l'étude expérimentale des schémas.

conséquent, c'est *a posteriori* que le chercheur peut étudier les opérations cognitives qui l'intéressent et non pas en cours d'utilisation par le journaliste. Cela relève peut-être de l'évidence ; il n'empêche que l'étude cognitive de la pratique journalistique n'est pas chose évidente sur le terrain. Il nous semble donc justifié de présenter un tel principe méthodologique, aussi modeste soit-il, s'il peut contribuer à favoriser l'étude systématique d'un objet si difficile à appréhender.

Enfin, l'observation a permis de développer une démarche de recherche originale et performante à l'égard de l'étude des cognitions des journalistes, soit la stratégie du retour sur l'article. C'est par l'interaction entre l'environnement du journaliste, précisément son environnement « informationnel », l'éclairage que fournissent ses comportements sur sa démarche cognitive et le produit fini, l'article, source irrévocable d'informations précieuses sur le cours qu'a pris cette démarche et point de départ de l'analyse du chercheur, qu'une analyse cognitive sérieuse et crédible a pu être envisagée. Cette démarche peut ainsi servir de modèle à une expérimentation. Dans la conclusion de ce rapport de recherche, nous donnerons une idée au lecteur de ce que pourrait être une étude expérimentale selon le cadre théorique que nous développerons dans les prochains chapitres.

En somme, notre problème, qui justifie le caractère exploratoire de cette étude, tient autant au fait que la dimension cognitive est pour ainsi dire absente de l'étude de la pratique journalistique, qu'à un manque de théorisation sur le sujet. Le présent chapitre avait donc pour but de remédier au premier problème, en considérant la nécessité de dépasser le point de vue sociologique, et au deuxième problème, en établissant une méthodologie adéquate pour permettre l'exploration de cette dimension et le développement de notre propre théorie. Toutefois, avant de procéder à cette exploration, il nous faut d'abord présenter les notions théoriques qu'ont développées les chercheurs en sciences cognitives, et plus précisément en cognitions sociales.

CHAPITRE 2

ÉLÉMENTS FONDAMENTAUX DE L'ACTIVITÉ COGNITIVE

Dans le chapitre précédent, nous avons donné les raisons pour lesquelles il est nécessaire d'aborder la dimension cognitive de la pratique journalistique. Mais avant de passer à l'exploration spécifique d'une théorie cognitive de la production journalistique, il nous faut présenter les notions préalables que le lecteur peu familier avec les sciences cognitives doit connaître. C'est l'objectif de ce chapitre théorique, dont la présentation n'entretient pas de lien direct avec le journalisme. Toutefois, nous insistons sur le fait que cette présentation ne couvre pas l'étendue des recherches en cognitions sociales, et encore moins en sciences cognitives. Nous y avons plutôt retenu les notions qui nous semblent applicables à la pratique journalistique et qui contribuent à jeter un éclairage sur ce que peut être la compétence journalistique.

La distinction entre systèmes centraux et systèmes périphériques nous permettra de nous diriger vers les structures et processus cognitifs qui nous intéressent véritablement et à l'aide desquels nous établirons par la suite nos propositions théoriques. Cette distinction nous mènera à considérer d'abord le rôle de la mémoire, laquelle nous permet d'aborder la notion de représentation cognitive. À partir de cette notion, nous verrons que la théorie des schémas est une théorie visant à expliquer l'organisation de nos représentations cognitives permanentes en mémoire et les modalités de traitement de ces représentations. Pour expliquer le fonctionnement des schémas dans le traitement de l'information, nous présenterons les processus cognitifs d'inférence et d'heuristique²⁷. Finalement, le chapitre se termine sur quelques considérations concernant le traitement schématique de l'information, notamment en ce qui a trait au caractère automatique de ce traitement.

Les systèmes cognitifs centraux et la mémoire

Rappelons d'abord quelques éléments essentiels à notre propos. Globalement, les sciences cognitives s'intéressent à l'activité cognitive en tant que phénomène naturel, dans le cas des êtres humains et des animaux, ou artificiel, lorsqu'il s'agit d'ordinateurs ou d'autres dispositifs technologiques. L'étude des cognitions sociales se concentre sur l'activité cognitive des agents humains, particulièrement en tant qu'êtres sociaux. Cette activité se base sur la notion de traitement de l'information, c'est-à-dire un ensemble d'étapes par lesquelles un stimulus provenant de l'environnement est traité dans le but de produire une réponse adaptée à cet environnement.

L'activité de traitement de l'information implique l'articulation de trois éléments : 1) la mémoire ; 2) les représentations cognitives ; et 3) les processus cognitifs. Ces trois composantes forment le système cognitif humain, le traitement de l'information étant la fonction de ce système.

²⁷ La notion d'heuristique, telle que développée par les psychologues, est une application particulière de l'acception courante du terme « qui sert à la découverte » (Bibliorom Larousse, 1998) et qui exprime un raccourci cognitif dans le traitement de l'information.

Les systèmes centraux

À la suite de J. Fodor, Sperber et Wilson²⁸ distinguent deux classes de systèmes à l'intérieur du système cognitif humain : les systèmes périphériques et les systèmes centraux²⁹. Les systèmes périphériques, aussi appelés systèmes d'« input », sont des systèmes spécialisés de traitement de l'information perceptuelle, c'est-à-dire des stimuli ou percepts visuels, auditifs, olfactifs, gustatifs et tactiles mais aussi « linguistiques », ces derniers devant être décodés. La fonction principale des systèmes périphériques consiste à transformer ces représentations primitives de formats différents en représentations conceptuelles de format identique³⁰.

En revanche, les systèmes centraux sont généraux, c'est-à-dire que les processus qui y prennent place peuvent répondre à différents besoins ; ces processus ne sont pas orientés vers une tâche spécifique prédéterminée par le système cognitif. Plus précisément, les systèmes centraux combinent l'information conceptuelle provenant des systèmes périphériques avec de l'information en mémoire et dirigent les processus d'inférence³¹. Ils renvoient aux capacités de compréhension, d'interprétation et de « raisonnement » des agents cognitifs.

Pour illustrer le cloisonnement des deux systèmes, « Fodor prend l'exemple des phénomènes psychologiques d'illusion perceptive : ainsi, même si nous savons, pour les avoir mesurés, que les deux segments ci-dessous sont égaux, une illusion visuelle irrésistible liée à l'organisation du fléchage nous les fait percevoir inégaux »³².

²⁸ SPERBER, D. et WILSON, D. *La pertinence*.

²⁹ « Depuis la publication de leur ouvrage (1989), la position de Sperber et Wilson a évolué et ils défendent maintenant une conception modulaire différente de celle de Fodor, la modularité généralisée. La théorie de Fodor fait une distinction forte entre système central et modules périphériques, qui ont pour entrée des données de la perception et pour sortie des données conceptuelles qui constituent l'entrée du système central ; la thèse de Sperber et Wilson est qu'il n'y a pas de système central mais plutôt, en plus des modules spécialisés dans le traitement des données de la perception, d'autres modules qui ont pour entrée et pour sortie des données conceptuelles, les secondes pouvant servir d'entrée à un autre module du même type. Il y aurait donc des modules « perceptuels » et des modules « conceptuels » » (REBOUL A. et MOESCHLER, J. *La pragmatique aujourd'hui : une nouvelle science de la communication*. Paris : Éditions du Seuil, 1998. P. 67-68). Cette nouvelle distinction n'a pas vraiment d'incidence sur notre propos. Mais comme nous nous basons largement sur les thèses de Sperber et Wilson, il nous apparaissait important de ne pas induire le lecteur en erreur sur l'état actuel de leur théorie.

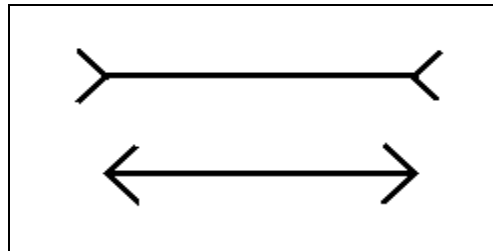
³⁰ Notons que le modèle proposé par Sperber et Wilson est un modèle inférentiel de la communication. Les stimuli linguistiques sont d'abord décodés par un système périphérique spécialisé qui les transforme en représentations conceptuelles, susceptibles de servir de prémisses à des processus d'inférence.

³¹ SPERBER, D. et WILSON, D. *La pertinence*. P. 112.

³² DUCROT, O. et SCHAEFFER, J.-M. *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris : Éditions du Seuil, 1995. P. 348.

Figure 2-1

Phénomène d'illusion perceptive



Les processus rattachés aux systèmes périphériques, tels que l'attention, la perception et la catégorisation, ont été largement étudiés et sont généralement bien compris des chercheurs, mais les systèmes centraux demeurent méconnus. En effet, parce qu'ils mettent en jeu des processus non-spécialisés et versatiles, présents dans différentes activités cognitives parfois assez éloignées les unes des autres, comme le raisonnement scientifique et la compréhension spontanée d'énoncés linguistiques, les systèmes centraux restent difficiles d'approche.

À la suite de cette distinction, nous postulons que ce qui distingue l'activité cognitive des journalistes de celle des individus ordinaires relève davantage du fonctionnement des systèmes centraux que de celui des systèmes périphériques, qui, du fait de leur caractère spécialisé, sont peu susceptibles de varier d'un individu à l'autre. En regard des systèmes périphériques, rien ne distingue les journalistes de l'ensemble des agents cognitifs : ils perçoivent les stimuli visuels, sonores, etc. de la même manière que les autres individus. C'est plutôt la façon dont les journalistes raisonnent à propos de ces stimuli et, conséquemment, le contenu spécifique de certaines de leurs représentations, ainsi que la façon dont leur activité cognitive est globalement orientée pour répondre à leurs exigences professionnelles, qui distinguent les journalistes des autres individus. Nous concentrerons donc nos efforts sur les systèmes centraux des journalistes.

Malgré la difficulté inhérente à l'étude des systèmes centraux, les chercheurs en sciences cognitives confirment le rôle qu'y jouent 1) les structures d'information en mémoire et 2) les processus d'inférence, deux aspects sur lesquels les connaissances sont assez développées pour que nous puissions les appliquer à notre cadre de recherche.

La mémoire

Avant de passer à l'étude des représentations et des processus cognitifs qui nous intéressent, nous aborderons brièvement le rôle de la mémoire et des différents types de représentations cognitives qui y prennent place. Les recherches en psychologie cognitive ont démontré qu'il existe *au moins*³³ deux types de mémoire, soit la mémoire à court terme (MCT), qui représente le moteur du traitement de l'information, et la mémoire à long terme (MLT), qui sert de support aux représentations cognitives.

³³ Certains auteurs, tels que Sperber et Wilson, soutiennent qu'il existe plus d'une mémoire à court terme (SPERBER, D. et WILSON, D. *La pertinence*).

La MCT, aussi appelée mémoire active ou de travail, représente le lieu où l'information est traitée de façon active. « It consists of the information under current consideration – what the individual is making sense of at this moment »³⁴. La MCT possède une capacité limitée, et il est communément admis que la nouvelle information provenant d'un stimulus doit être traitée activement dans la MCT avant d'être, s'il y a lieu, dirigée et emmagasinée dans la MLT. L'information est ainsi accumulée dans la MLT, qui possède une capacité en principe illimitée. On distingue, à même la MLT, la mémoire sémantique, qui contient notre connaissance générale du monde (par exemple des connaissances générales sur le concept de « chien »), et la mémoire épisodique, qui sert à loger nos connaissances biographiques, c'est-à-dire relatives à notre expérience concrète du monde (par exemple la représentation de tel ou tel chien [Fido, Rintintin, Milou, etc.] ou la représentation d'avoir été mordu par tel chien, à tel endroit, à tel moment).

Il faut dans un premier temps distinguer les représentations qui sont construites³⁵ au fil de l'activité de traitement de l'information. Lors d'une situation de perception, par exemple, un individu se forme, dans sa mémoire de travail, une représentation, un *modèle mental*³⁶, de l'objet ou de la situation perçue. Ce modèle mental résulte de la combinaison des systèmes périphériques, qui transforment les stimuli sensoriels en représentations conceptuelles, et des systèmes centraux, qui combinent cette information conceptuelle issue des systèmes périphériques avec de l'information conceptuelle en mémoire³⁷. En conséquence, le modèle mental alors formé est autant tributaire de l'information disponible dans l'environnement que de l'information accessible dans la MLT. Du fait de l'intervention des systèmes centraux, il faut reconnaître que ce modèle mental n'est pas le reflet des stimuli provenant du monde extérieur, mais bien partie intégrante de l'intellect des agents cognitifs. Nous verrons plus loin que ce phénomène entraîne la conséquence, parfois fâcheuse, de modifier les stimuli perçus pour les adapter à nos attentes.

Les représentations en mémoire à long terme sont des représentations permanentes³⁸, plus ou moins stables. Ces représentations sont la plupart du temps à l'état de repos, mais elles peuvent être activées dans la mémoire de travail — elles représentent alors des blocs organisés d'information conceptuelle — et ainsi prendre part à la formation du modèle mental. Lorsque ces représentations en MLT concernent nos connaissances générales, elles sont logées dans la mémoire sémantique. On parlera alors de structures cognitives pour souligner le caractère abstrait et organisé de ce type de connaissances. Or, les modèles mentaux formés dans la mémoire de travail peuvent eux aussi être conservés en MLT. Du fait que ces modèles servent à représenter des situations ou des objets concrets et particuliers, ils sont logés dans la mémoire épisodique³⁹. Ces

³⁴ STOCKING, S. H. et GROSS, P. H. *How do journalists think?* P. 111.

³⁵ « Construction » a ici le sens de formation d'une représentation qui n'existait pas comme telle auparavant, donc qui est véritablement une nouvelle représentation et non l'activation d'une représentation déjà existante.

³⁶ JOHNSON-LAIRD, P. N. *Mental models : towards a cognitive science of language, inference, and consciousness*. Cambridge, Mass : Harvard University Press, 1983.

³⁷ Ainsi, pour reconnaître un chien, nous combinons les informations sensorielles provenant du stimulus « chien » avec nos connaissances en mémoire sur les chiens. Si l'information sensorielle correspond à l'information conceptuelle en mémoire, alors nous avons reconnu l'animal et pouvons le ranger adéquatement dans la catégorie « chien ».

³⁸ Le mot « permanent » n'implique pas que les représentations en MLT, une fois formées, ne sont pas susceptibles de changer ou d'évoluer. Elles sont plutôt considérées permanentes parce que, lorsqu'elles ne sont pas activées temporairement dans la MCT, elles sont conservées à l'état de repos dans la MLT.

³⁹ Autrement dit, les structures cognitives représentent des connaissances générales, c'est-à-dire des connaissances abstraites formées à partir de la rencontre récurrente d'objets ou de situations similaires, l'information particulière à chaque objet ou situation ayant été généralisée. Les modèles mentaux constituent la représentation d'une situation

modèles peuvent ainsi être réactivés ultérieurement dans la mémoire de travail, au même titre que les structures cognitives, pour interpréter de nouvelles situations similaires.

Afin de bien distinguer le caractère abstrait ou concret de ces deux types de représentation, nous réserverons, dans la suite de ce rapport, la notion de « structures cognitives » aux représentations abstraites logées dans la mémoire sémantique (ce que sont les schémas) et la notion de « modèles mentaux », aux représentations concrètes, qu'elles soient formées activement lors du traitement de l'information ou logées en mémoire épisodique.

L'activité mentale des systèmes centraux suppose donc la présence, dans la MLT, de structures cognitives dont une des plus fondamentales, selon de nombreux chercheurs en cognitions sociales⁴⁰, serait le schéma. Selon les tenants de la théorie des schémas, ces structures permanentes, qui contiennent de l'information abstraite à propos de la réalité, sont issues de notre expérience antécédente et nous aident à comprendre et à organiser l'information nouvelle.

La théorie des schémas

Selon Olivier Houdé, « les modèles de la représentation cognitive se sont développés à mesure que se répandait l'idée qu'à travers ses expériences, l'individu construit un modèle intériorisé de son environnement, des objets qu'il y rencontre et des interactions qu'il développe avec ceux-ci »⁴¹. On voit la difficulté : la structure d'une représentation cognitive est tributaire de ce que l'on pense être son contenu (modèle *intériorisé de son environnement*), et, en même temps, le contenu d'une représentation est lui-même fonction de la façon dont se forme la représentation (des objets *qu'il y rencontre et des interactions qu'il développe avec ceux-ci*). Il faut donc que le modèle de la structure cognitive défendu puisse expliquer son organisation tout autant que son contenu et la façon dont elle se forme.

La théorie des schémas nous semble la plus adéquate pour rendre compte de l'organisation des structures cognitives et de leur formation. Pourtant, la notion de schéma ne s'est pas imposée d'emblée. Présente dans les travaux de Bartlett⁴² dès 1932, ce n'est qu'au tournant des années soixante-dix qu'elle s'est généralisée. La théorie des schémas se situe à l'intérieur d'un courant de recherche visant l'étude des structures cognitives, sous lequel différentes notions tels que le concept, la catégorie ou le prototype ont été considérées. La présentation des rapprochements et des différences qui existent entre ces notions et celle de schéma demanderait un développement qui dépasse largement l'objectif de ce rapport de recherche. Brièvement, toutefois, nous pouvons dire que l'avantage de la théorie du schéma sur ces autres notions tient à trois facteurs en particulier : elle est capable d'exprimer la richesse et la complexité des structures cognitives en MLT ; elle tient compte de l'expérience subjective des agents dans la formation de leurs

ou d'un objet unique. L'information contenue dans les modèles mentaux est de nature concrète, du fait qu'elle est liée à une situation ou un objet particulier.

⁴⁰ FISKE, S. T. et TAYLOR, S. E. *Social cognition*. 2^e édition. New York : McGraw-Hill, 1991. AUGOSTINOS, M. et WALKER, I. *Social cognition*. Ces auteurs proposent des ouvrages d'introduction à l'étude des cognitions sociales qui reflètent la pensée de nombreux chercheurs dans le domaine.

⁴¹ HOUDÉ, O. (sous la direction de). *Vocabulaire de sciences cognitives*. Paris : Presses Universitaires de France, 1998. P. 346.

⁴² BARTLETT, F. C. *Remembering*. Cambridge : Cambridge University Press, 1932.

représentations ; enfin, elle est compatible avec le fonctionnement du système cognitif, qui repose en grande partie sur l'utilisation d'information abstraite en mémoire. Cela dit, dans notre description de la notion de schéma, nous ne nous priverons pas de faire quelques comparaisons avec les notions de catégorie et de concept, sans doute plus familières à la plupart des lecteurs.

L'origine des schémas

Les schémas s'élaborent à partir de l'expérience que nous acquérons de la réalité. Il y a donc correspondance entre la structure des représentations cognitives d'un individu et son expérience de la réalité. À propos de chaque élément ou composante de la réalité qui lui apparaît saillant, l'agent cognitif intègre, au fil de son expérience⁴³, l'information qui se présente de façon récurrente dans la réalité et l'organise en une structure cognitive unique ou *en bloc*. L'information ainsi recueillie et organisée à propos d'un élément de la réalité constitue le schéma de cet élément. Ainsi en est-il, par exemple, du schéma d'une campagne électorale pour un journaliste. Celle-ci correspond à un ensemble complexe de stimuli auxquels le journaliste, par expositions répétées, prête une organisation, de sorte que son occurrence⁴⁴ formera une représentation cognitive insécable et non pas un regroupement de représentations primaires. Chaque élément de la campagne électorale n'a pas de sens sans référence à cet objet global. Les discours, les bains de foule, les poignées de main, la publicité, les sondages : toutes ces activités participent de la compréhension d'une campagne électorale.

L'expérience de la réalité emmagasinée dans les schémas se caractérise d'abord par sa subjectivité. En ce sens, le schéma est différent du concept, puisque la compréhension logique d'un concept, telle qu'établie dans les dictionnaires, est, en principe, semblable pour l'ensemble des individus : le concept de ville, par exemple, est le même pour les habitants de Pékin et Paris. En revanche, comme le schéma est la résultante de l'expérience subjective des agents cognitifs, il est très improbable qu'un Pékinois et un Parisien possèdent un schéma identique de la *grande ville*⁴⁵. En somme, les schémas sont propres à chaque agent cognitif, puisque c'est à partir de l'expérience de chacun qu'ils se forment.

Néanmoins, ce n'est pas parce que le schéma dérive de l'expérience subjective, donc d'une activité *individuelle*, qu'il faut le considérer comme une représentation *asociale*, unique pour chaque individu. En effet, la présence de nombreux stimuli dans la réalité est commune à tous les individus. Même si ceux-ci peuvent s'en former des représentations différentes, il reste que ces représentations ne peuvent s'écarter substantiellement l'une de l'autre pour un même stimulus. Par métaphore, les représentations reflètent en quelque sorte une distribution statistique de la réalité⁴⁶.

⁴³ Expérience qui peut tout aussi bien être propagée par l'imaginaire collectif, les médias, etc. On parlera à ce moment d'expérience indirecte.

⁴⁴ Une occurrence correspond à un ensemble de stimuli, provenant de l'environnement, fixé dans le temps et l'espace. Ce terme est utilisé afin de mieux marquer la distance qui sépare la « réalité » de sa représentation dans l'intellect par opposition à d'autres termes qui impliquent une interprétation préalable de ce qui nous parvient du réel, comme par exemple « événement », souvent utilisé en journalisme mais qui trahit un processus d'organisation du réel déjà en œuvre. En effet, les stimuli du monde réel ne se présentent pas sous forme d'événements. C'est plutôt par le fruit de l'activité cognitive que les stimuli, alors organisés et porteurs de sens, deviennent des événements. Voir aussi la note 74.

⁴⁵ Il y aura notamment beaucoup plus de bicyclettes dans le schéma du premier que dans celui du second.

⁴⁶ Voir LE NY, J-F. *Science cognitive et compréhension du langage*, pour plus de détail sur l'éventualité d'une telle hypothèse.

Par exemple, deux enfants vivant dans deux villes différentes qui, n'ayant jamais vu le même chien (sauf peut-être par l'entremise de la communication publique), s'en forment néanmoins une représentation cognitive comparable. Du moins, seraient-ils capables de se comprendre s'ils en venaient un jour à se rencontrer et à discuter des chiens, même s'ils en ont une expérience différente⁴⁷.

Même si *concept* et *schéma* sont logiquement distincts, ils n'en sont pas pour autant empiriquement indépendants dans les représentations individuelles des sujets cognitifs. En effet, de même qu'il existe trois types d'expérience cognitive, nous dit Høijer⁴⁸, nous pouvons aussi supposer l'existence de trois niveaux d'expérience à l'intérieur d'un même schéma. Au niveau le plus général, un schéma contient le signifié ou le concept correspondant. Par exemple, le mot « chien » renvoie, pour la plupart des individus, au même animal spécifique défini par les dictionnaires. À un second niveau, le schéma contient aussi des informations d'origine culturelle communes aux membres d'une société donnée. Par exemple, beaucoup de nos contemporains considèrent le chien comme un animal de compagnie⁴⁹. En effet, les schémas peuvent être communs aux membres d'une même culture du fait d'une socialisation similaire⁵⁰. Troisièmement, au niveau personnel, le schéma tient compte de l'expérience particulière des individus. Ainsi, le fait qu'un agent cognitif entretient la représentation voulant que le chien est un animal dont il faut se tenir éloigné parce qu'il mord peut faire suite à une expérience malheureuse avec un chien en particulier.

Le schéma découle généralement de l'expérience perceptuelle des agents cognitifs. En effet, nous entrons en contact avec le monde extérieur par l'entremise de nos sens. Ainsi, les schémas se développent par intégration de stimuli similaires⁵¹. La constitution de schémas implique donc une certaine récurrence dans les perceptions, une certaine familiarité avec la réalité représentée. La notion d'habitude, impliquée par ce type d'expérience, possède un sens « historique » et un sens prédictif. Au sens historique, l'habitude renvoie au fait que l'agent cognitif a organisé l'information reçue autour de définitions générales d'occurrences similaires et qu'il continue de faire de même ; le schéma exprime les régularités de nos perceptions passées, régularités qui se sont généralisées sous forme d'informations abstraites. À force de percevoir des chiens de couleur brune, blanche ou noire et non pas bleue, rouge ou verte, l'agent cognitif organise ces informations autour de la représentation de chien : telles sont les couleurs normales ou *habituelles* des chiens. Au sens prédictif, le schéma dispose l'agent cognitif à voir par la suite des chiens noirs, bruns ou blancs et à s'étonner si d'aventure il en rencontre des bleus, des rouges ou des verts.

Les chiens, s'ils partagent des attributs communs, ne sont pas pour autant identiques. Pour être opératoires, nos schémas doivent former des structures stables certes, mais assez souples pour

⁴⁷ LE NY, J-F. *Science cognitive et compréhension du langage*. P. 121.

⁴⁸ HØIJER, B. « Socio-cognitive structures and television reception ». *Media, culture and society*. Vol. 14 (1992). P. 586.

⁴⁹ À l'opposé, dans certaines parties de l'Asie, le chien est considéré comme un animal indésirable ; dans certains pays, on le mange.

⁵⁰ WYER, R. S. et GORDON, S. E. « The cognitive representation of social information ». In Wyer, R. S. et Srull, T. K. *Handbook of social cognition*. Vol. 2, 1^e édition. Hillsdale : Lawrence Erlbaum Associates, 1984. P. 87.

⁵¹ Il semblerait que le saut de la première rencontre à la deuxième rencontre d'un stimulus similaire soit particulièrement marquant, du point de vue de l'expérience cognitive, du moins beaucoup plus que le passage de la deuxième à la troisième, à la quatrième rencontre et ainsi de suite. Ce premier saut est celui où l'agent cognitif est en mesure de généraliser l'information. Les sauts suivants ont surtout pour effet un renforcement du schéma.

s'ajuster aux variations de l'environnement. En effet, un schéma comprend de l'information constante pour s'appliquer avec régularité et précision à un ensemble d'objets réels et de l'information variable pour rendre compte des variations de chacun de ces objets. D'une part, les informations constantes ont, dans la structure du schéma, le statut d'« invariants cognitifs distincts de leurs instanciations »⁵². Ces informations sont des éléments essentiels au schéma qui sont habituellement ou typiquement appliqués aux situations de perception. Par exemple, dans le schéma de chien, « aboyer » est un invariant cognitif même s'il se peut que certains chiens particuliers n'aboient pas. D'autre part, l'information variable tient lieu de cases vides ou interchangeable, appelées « nodes » ou « slots » en anglais. En situation de perception d'un objet concret renvoyant à un schéma, l'agent cognitif n'a qu'à « remplir » ces cases vides en fonction de l'information de sa perception. Par exemple, en percevant des chiens de couleurs différentes, l'agent cognitif est capable d'adapter son schéma aux caractéristiques particulières de chaque chien rencontré. Mais, à la vue d'un chien bleu, le schéma sonne l'alarme : l'agent cognitif s'ébahit de cette rencontre parce que cette nouvelle information entre en contradiction avec le schéma. En l'absence d'information perceptuelle relative à la couleur, le schéma attribue par défaut une ou plusieurs valeurs, soit brun, blanc ou noir, mais jamais, pour un individu normal, en ce qui concerne des chiens réels : bleu, vert ou rouge. Dans le même ordre d'idées, pour interpréter correctement l'énoncé : « mon voisin s'est acheté un animal de compagnie », un agent cognitif puisera dans son schéma l'information qui lui permettra d'inférer que le voisin s'est probablement acheté un chien ou un chat et sûrement pas un éléphant ou un tigre.

La complexité interne d'un schéma correspond au nombre de dimensions de l'objet sur lequel porte le schéma. Le nombre et la structure des liens qui unissent les dimensions entre elles définissent la richesse d'un schéma. Si nos schémas se développent en fonction de l'expérience que nous avons des différents stimuli de notre environnement, il s'ensuit une corrélation entre la complexité de nos schémas et l'importance de notre expérience cognitive. Conséquemment, les experts dans un domaine de connaissance particulier possèdent des schémas plus riches et plus complexes que les novices⁵³.

C'est pour tenir compte de la façon dont l'agent cognitif enregistre l'information provenant de son expérience du monde que la notion de schéma a été développée et distinguée des notions de catégorie ou de concept. En effet, l'étendue des informations contenues dans le schéma déborde largement le cadre de la catégorie ou du concept, notamment parce que le schéma peut contenir des composantes de nature subjective, voire affective ou émotionnelle⁵⁴. Par exemple, l'information « les chiens sont méchants » n'est pas incluse dans la définition de la catégorie « chien », mais, acquise par l'expérience, cette information fait partie de la représentation schématique de « chien » que certains individus ont pu développer.

Richard dégage quatre caractéristiques principales des schémas résumant notre présentation : 1) ce sont des blocs de connaissances qui définissent des contextes de rencontre entre les objets ; 2) ce

⁵² LE NY, J-F. *Science cognitive et compréhension du langage*. P. 135.

⁵³ AUGOUSTINOS, M. et WALKER, I. *Social cognition*. P. 52.

⁵⁴ À bien des égards, la notion de schéma peut se confondre avec celle d'attitude mais elle repose sur un paradigme totalement différent. Ce paradigme s'exprime de façon générale par la perspective de traitement de l'information et de façon particulière, parce que le schéma est considéré comme une structure d'information et non pas comme une position, une posture précédant un comportement. Bien que nous ne poussions pas plus loin cette idée, il y a bien lieu de s'interroger sur le rapprochement qu'offrent ces deux notions ; travail déjà entamé par un champ de la cognition sociale qui s'intéresse au rôle de l'affect dans la cognition. Voir à ce sujet, FISKE, S.T. et TAYLOR, S.E. *Social cognition*. 2^e éd.

sont des objets complexes construits à partir de concepts, d'actions et de relations ; 3) ce sont des « structures générales et abstraites qui s'appliquent à un certain nombre de situations différentes. De ce fait, les schémas contiennent un certain nombre de variables ou places libres qui sont destinées à être remplies par des éléments spécifiques de la situation qui sera représentée par le schéma (particularisation ou « instanciation » du schéma) ». Enfin 4) ils expriment des connaissances déclaratives, c'est-à-dire des « connaissances qui ne sont pas liées à une utilisation particulière mais qui peuvent servir à différentes utilisations... »⁵⁵.

Les classes de schémas

Les stimuli nous proviennent de deux catégories d'objets : premièrement, des référents naturels, c'est-à-dire les « choses » ou faits du monde « matériel ou physique » ; deuxièmement, des référents sociaux, c'est-à-dire les réalités du monde social : les personnes, groupes, événements, discours, etc. Le traitement cognitif accordé aux référents naturels est beaucoup moins complexe, du moins il n'est pas aussi équivoque que celui accordé aux référents sociaux⁵⁶. C'est pourquoi les agents cognitifs sont plus enclins à s'accorder sur la première catégorie de référents que sur la seconde, de s'entendre plus facilement sur ce qu'est un chien que sur ce que représente la démocratie ou le progrès. D'où une grande marge de manœuvre pour l'agent cognitif qui doit interpréter les référents sociaux.

Parmi les référents sociaux, les chercheurs ont identifié différentes classes de schémas : schémas sur le « moi », sur des personnes, des groupes, des rôles⁵⁷ ; schémas sur des représentations collectives (valeurs, opinions, croyances), sur des événements, sur des enjeux⁵⁸ ; schémas sur des causes, des objectifs et même schémas à contenu libre (« content-free schema »)⁵⁹ ; etc. Nous aborderons brièvement deux classes de schémas particulièrement pertinentes du point de vue de l'étude du journalisme.

Les schémas sur les rôles et les groupes sociaux concernent une personne ou un groupe qui occupe une position sociale particulière. Ces schémas portent sur la façon dont nous les percevons et « ...créent des attentes bien précises par rapport au comportement qui devrait être exprimé »⁶⁰. C'est le cas notamment des stéréotypes que nous entretenons, à tort ou à raison. En fait, les stéréotypes sont constitués autour de traits accidentels, appliqués sans distinction à un ensemble d'individus, et considérés comme des caractéristiques essentielles réglant l'appartenance d'un individu à la catégorie en question. Par exemple, un individu coiffé d'un béret, une baguette sous le bras, sera, en vertu du stéréotype, spontanément considéré comme un Français. Pourtant, la

⁵⁵ RICHARD, J.-F. *Les activités mentales. Comprendre, raisonner, trouver des solutions*. Paris : Armand Colin, 1998. P. 70-71.

⁵⁶ C'est d'ailleurs une distinction entre la psychologie cognitive, dont les démonstrations expérimentales portent essentiellement sur les référents naturels, et les cognitions sociales, qui ont principalement pour objet d'étude les référents sociaux.

⁵⁷ VALLERAND, R. J. *Les fondements de la psychologie sociale*. Boucherville : G. Morin, 1994. FISKE, S.T. et TAYLOR, S.E. *Social cognition*. 2^e éd. AUGOUSTINOS, M. et WALKER, I. *Social cognition*.

⁵⁸ van DIJK, T. A. *News analysis*. van DIJK, T. A. *News as discourse*.

⁵⁹ FISKE, S. T. et TAYLOR, S. E. *Social cognition*. 2^e éd.

⁶⁰ VALLERAND, R. J. *Les fondements de la psychologie sociale*. P. 210.

caractérisation essentielle d'un Français relève uniquement de son lieu de résidence et non de son costume ou de ses habitudes alimentaires.

Les schémas sur des événements, aussi appelés « scripts » à la suite de Schank et Abelson⁶¹, renvoient à des structures cognitives portant sur le déroulement épisodique ou séquentiel habituel d'événements qui nous sont familiers. L'exemple du script sur les restaurants est devenu classique, à tel point que Le Ny situe son emploi dans la littérature « ...au rang de tarte à la crème cognitive »⁶². En vertu de ce script, nous savons qu'aller au restaurant implique entrer, s'asseoir, commander, manger, payer et sortir ; le même script comporte aussi des éléments comme un serveur, un repas, une addition, etc. L'utilité des scripts tient aussi au fait qu'ils nous renseignent sur la manière de se comporter dans différentes situations ou sur les procédures à suivre pour mener à bien une tâche.

Pour les fins du présent exposé, nous nous contenterons de faire la distinction entre, d'une part, les schémas qui portent sur des représentations sémantiques (ou statiques) quelconques et, d'autre part, les schémas se rapportant à une suite d'éléments organisés séquentiellement, à laquelle nous réservons le terme script.

Les processus cognitifs des systèmes centraux

Avant d'envisager comment les agents cognitifs exploitent leurs schémas, il nous faut présenter les processus en jeu dans les systèmes centraux, en particulier les processus d'inférence et d'heuristique. En effet, c'est principalement à l'occasion de ces processus que les schémas manifestent leur utilité dans le traitement de l'information⁶³.

⁶¹ SCHANK, R. C. et ABELSON, R. P. *Scripts, plans, goals and understanding: an inquiry into human knowledge structures*. Hillsdale : Lawrence Erlbaum Associates, 1977.

⁶² LE NY, J-F. *Science cognitive et compréhension du langage*. P. 130.

⁶³ L'étude des cognitions sociales s'intéresse à différents processus cognitifs comme l'attention, la perception, la sélection, la catégorisation ou le codage de l'information. L'étude de chacun de ces processus cognitifs se réalise souvent indépendamment des autres et leur intégration dans une théorie cohérente du traitement de l'information ne va pas de soi. Il en découle que la relation entre la théorie des schémas et ces processus n'est pas toujours évidente. Or, la distinction entre systèmes centraux et systèmes périphériques permet de passer outre ces difficultés. Comme cette théorie admet une distinction nette entre les couples processus centraux / information conceptuelle et processus périphériques / information sensorielle, il devient évident que la théorie des schémas concerne les systèmes centraux. Par contre, un processus comme la catégorisation pose de sérieux problèmes. Par exemple, il y a certainement une différence entre catégoriser un chien particulier dans la catégorie « chien » et catégoriser tel individu comme « paresseux ». La première opération repose principalement sur l'activité des systèmes périphériques, tandis que la seconde fait intervenir en premier lieu les systèmes centraux. On pourrait dire que dans le premier cas, « l'information sensorielle » prévient « l'information conceptuelle » qu'il y a un chien dans l'environnement immédiat, tandis que dans le second, c'est « l'information conceptuelle » qui renseigne « l'information sensorielle » que l'individu dans l'environnement immédiat est paresseux. Or, les théoriciens de la catégorisation en cognitions sociales ne tiennent généralement pas compte de cette distinction et cherchent plutôt à dégager un processus unique. Il en va de même de l'attention qui, parfois, relève davantage des systèmes centraux, lorsqu'il est question par exemple d'attention sélective à l'information, et parfois, représente un pur processus périphérique, par exemple lorsque l'attention sert uniquement de porte d'entrée à l'information sensorielle. La distinction beaucoup plus générale, mais non réductrice pour autant, entre systèmes centraux et systèmes périphériques nous permet de ne pas considérer ces processus à double identité. En nous préoccupant uniquement de ce qui relève des ressources centrales, nous n'avons pas besoin de préciser l'intervention de ces processus, si ce n'est qu'en arrière-plan. Autrement dit, l'étude des systèmes centraux implique ces processus dans la mesure où ils

L'inférence

Le processus cognitif de l'inférence est à la base du traitement de l'information, voire de l'intelligence. Formellement, l'inférence est un processus de raisonnement qui consiste à tirer des conclusions inconnues à partir de prémisses connues à l'aide d'une règle ou d'un ensemble de règles qui lie les prémisses à la conclusion⁶⁴. En logique par exemple, les règles de déduction, d'induction et d'analogie permettent de tirer certaines conclusions à partir de prémisses valides. Par exemple, en considérant les prémisses : 1) « tous les étudiants sont paresseux » et 2) « David est étudiant », il est possible de parvenir à la conclusion 3) « David est paresseux »⁶⁵.

Dans le cadre d'une théorie générale du traitement de l'information, l'inférence renvoie la plupart du temps à une situation dans laquelle de l'information nouvelle (perçue par les sens ou, du moins, activée en MCT) et de l'information ancienne (en MLT) servent de prémisses et sont combinées pour parvenir à d'autres informations nouvelles (la conclusion) : « des informations qui n'auraient pu être inférées sans cette combinaison de prémisses anciennes et nouvelles »⁶⁶. Ainsi, dans l'exemple précédent, le point 2) est une information nouvelle, en MCT, résultant d'une activité de catégorisation (David doit être catégorisé comme étudiant et ce fait constitue l'information nouvelle) ; 1) est une information ancienne, i.e. un schéma ou un stéréotype, activée en MCT ; et 3) est la conclusion du processus d'inférence⁶⁷.

Fiske et Taylor⁶⁸, considérant l'inférence dans une perspective plus globale, décomposent ce processus en quatre étapes : 1) la recherche et la collecte d'information, 2) « l'échantillonnage »⁶⁹, 3) le jugement de pertinence sur l'information à considérer et 4) l'intégration de l'information. L'agent cognitif doit d'abord se demander quelle information doit être considérée pour réaliser avec succès l'inférence souhaitée. Par exemple, pour savoir si David est un bon étudiant, il est possible de consulter ses relevés de notes, de considérer son intérêt pour les études, la progression de ses

les dirigent, et les écarte lorsque les systèmes centraux n'interviennent pas. C'est pourquoi, dans cette étude, nous nous sommes consacré uniquement aux processus d'inférence.

⁶⁴ BEIKE, D. R. et SHERMAN, S. J. « Social inference: inductions, deductions, and analogies ». In Wyer, R. S. et Srull, T. K. *Handbook of social cognition: basic processes*. Vol. 1, 2^e édition. Hillsdale : Lawrence Erlbaum Associates, 1994. P. 209.

⁶⁵ Notons que la règle utilisée est une règle déductive et espérons que la prémisse générale ne soit pas valide.

⁶⁶ SPERBER, D. et WILSON, D. *La pertinence*. P. 79.

⁶⁷ L'ordre des prémisses n'est pas le même qu'en logique où, dans le cas de la déduction, la prémisse générale précède la prémisse particulière. Il en va ainsi pour refléter adéquatement les situations de traitement de l'information où l'information nouvelle et particulière précède l'activation de l'information abstraite en mémoire. De plus, l'inférence peut se réaliser à partir de plus de deux prémisses, mais ce sont là des considérations techniques dans lesquelles il n'est pas nécessaire d'entrer.

⁶⁸ FISKE, S. T. et TAYLOR, S. E. *Social cognition*. 2^e éd.

⁶⁹ L'échantillonnage est selon nous une expression malheureuse qui découle d'un modèle explicatif introduisant la statistique comme moyen de découvrir les erreurs du processus d'inférence, notamment quant au choix des prémisses. Dans le cas de l'échantillonnage, les chercheurs émettent la conclusion que les agents cognitifs produisent des inférences invalides lorsqu'ils considèrent par exemple un échantillon trop petit pour être statistiquement significatif, par rapport à un échantillon valide dont le recours correspond au « véritable » processus d'inférence. Ce modèle explicatif, mettant l'accent sur des informations de nature quantitative, est loin de refléter la diversité et la richesse des inférences que nous produisons tous les jours et qui ne portent pas sur la manipulation de nombres ou de quantités.

études, etc. (recherche et collecte de l'information). Certaines de ces sources de renseignement sont susceptibles de peser plus lourd, par exemple les relevés de note par rapport à l'intérêt pour les études (« échantillonnage »). En soupesant et en portant un jugement sur ces différentes sources d'information (jugement sur l'information à considérer), il est possible de tirer la conclusion souhaitée (intégration de l'information).

En somme, Sperber et Wilson proposent une approche formelle qui rend compte des opérations cognitives produites par l'agent cognitif, mais qui fait abstraction de la question du choix des prémisses ou de l'information sur lesquelles se base l'inférence. En revanche, Fiske et Taylor mettent l'accent sur la sélection des prémisses, représentée par les trois premières étapes, tandis que la quatrième résume le processus d'inférence décrit par Sperber et Wilson. Le modèle de Fiske et Taylor a plutôt pour but de refléter l'inférence telle qu'elle se produit dans la vie quotidienne. En fait, ces auteurs attirent l'attention sur l'aspect de l'inférence qui n'appartient pas au raisonnement proprement dit : à savoir le choix des prémisses à considérer pour effectuer le raisonnement inférentiel. Ce choix est important, puisque c'est la validité des prémisses qui assure la validité de l'inférence et donc, de la conclusion ; du moins dans les inférences déductives.

Contrairement à ce que la définition de l'inférence proposée par Sperber et Wilson pourrait laisser croire, le processus d'inférence n'est pas appliqué seulement, ni même principalement, à des raisonnements formellement repérables ; au contraire, il est continuellement à l'œuvre dans la perception et l'interprétation de l'information dans des contextes ordinaires de traitement de l'information. En fait, à chaque fois qu'il nous faut interpréter les bribes d'information provenant de l'environnement, nous produisons des inférences. L'inférence répond en quelque sorte à un niveau d'ambiguïté, d'incertitude ou d'imprécision de l'information tel qu'il requiert notre participation cognitive, c'est-à-dire que nous devons puiser à même nos structures cognitives pour organiser l'information et y donner du sens.

Considérons l'énoncé suivant : « Je suis allé au restaurant. Le vin était bon »⁷⁰. Ces propositions ne posent aucun problème de compréhension bien que l'article défini « le » ne soit pas grammaticalement justifié puisque « vin » n'a pas été introduit dans une phrase précédente. À elle seule, la linguistique ne peut expliquer ce phénomène. En l'occurrence, « Le vin » ne peut se comprendre que grâce à une connaissance préexistante présente dans un schéma en mémoire :

On considère que l'information déjà connue par le compreneur peut l'être soit parce qu'elle a été précédemment introduite explicitement soit parce que le compreneur l'a mentalement *inférée* (l'italique est de nous) à partir de ses connaissances antérieures en mémoire, notamment à partir de scénarios ou de schémas. À partir de là on voit clairement l'explication cognitive qui s'impose : le mot « vin » est, au moment où il est compris au sein de la seconde phrase, rétrospectivement interprété comme une instance de la catégorie boissons ; celle-ci est elle-même associée à repas, et constitue une variable qui est une composante du scénario « aller déjeuner ou dîner au restaurant »⁷¹.

En plus d'aider à la compréhension, le schéma influence aussi la façon de traiter l'information nouvelle, comme le montre l'expérience suivante. Des chercheurs ont présenté à des sujets une

⁷⁰ LE NY, J-F. *Science cognitive et compréhension du langage*. P. 130.

⁷¹ Ibid. P. 130-131.

séquence visuelle dans laquelle un individu entre dans un restaurant, s'assoit, commande, paie son addition et quitte. Les chercheurs ont ensuite demandé aux sujets de se remémorer la scène. En reconstituant l'occurrence, la plupart d'entre eux ont ajouté l'action de manger, qui n'était pas présente dans la séquence mais qui témoigne de l'influence de nos schémas, notamment par le caractère familier et habituel que les agents cognitifs prêtent à leur environnement⁷². Ainsi, les schémas sont « des structures issues de notre expérience antécédente qui nous aident à créer un ordre et à organiser la nouvelle information qui nous parvient »⁷³. Ils ne nous permettent pas seulement d'interpréter le monde mais aussi de le prédire et de le contrôler ; nous imposons une cohérence et une stabilité au monde extérieur, qui autrement resterait indéterminé, insignifiant et chaotique⁷⁴.

Du point de vue de l'utilisation de la mémoire, l'inférence présente l'avantage de permettre des économies considérables. Par exemple, il n'est pas nécessaire d'emmagasiner l'information « possède deux jambes » pour tous les humains que nous rencontrons. Cette information occuperait inutilement de l'espace dans notre mémoire pour chaque individu connu. Il est de loin préférable, et plus économique, de pouvoir inférer cette information au moment où nous en avons besoin, à partir de nos schémas. C'est d'ailleurs grâce à nos schémas sur les êtres humains que l'énoncé : « Pierre marcha jusqu'à la porte » nous semble cohérent même s'il n'est fait mention du fait que Pierre possède des jambes. En somme, selon Richard, « les schémas sont à la fois une façon de représenter l'organisation des connaissances en mémoire et une façon d'exprimer comment ces connaissances sont utilisées pour comprendre, mémoriser, faire des inférences » (Richard, 1998 : 70).

L'heuristique

À force d'être utilisés, les schémas permettent de faire des inférences avec de plus en plus de facilité et de rapidité, si bien que ces inférences en viennent à jouer le rôle de raccourcis cognitifs, appelés heuristiques. En principe, les stimuli pouvant faire l'objet d'un traitement cognitif sont en nombre illimité. Si les agents cognitifs considéraient l'ensemble de l'information disponible, la moindre inférence impliquerait un processus long et laborieux. Bref, l'agent cognitif doit souvent produire des inférences dans des contextes qui sont loin d'offrir rigueur et exactitude. Pour en arriver à produire les inférences appropriées dans les délais qu'impose le contexte, ils sont portés à utiliser ce type de raccourcis cognitifs.

La notion d'heuristique, telle que développée par les recherches expérimentales, pose un grand défi quant à son application dans des contextes naturels comme le journalisme⁷⁵. Essentiellement

⁷² FISKE, S. T. et TAYLOR, S. E. *Social cognition*. 2^e éd.

⁷³ VALLERAND, R. J. *Les fondements de la psychologie sociale*. P. 209.

⁷⁴ La théorie des schémas, comme d'ailleurs toute la perspective cognitiviste, se range sous une approche constructiviste restreinte, décrite avec à propos par Sahlins : « ...un événement n'est pas seulement quelque chose qui se passe dans le monde, c'est une relation entre un certain phénomène et un système symbolique donné. Et, bien qu'un événement entendu comme une occurrence possède des propriétés « objectives » et des raisons d'être provenant d'autres mondes (d'autres systèmes) que le sien, ce ne sont pas ces propriétés en tant que telles qui lui donnent son effet, mais leur signification projetée par un schème culturel particulier. L'événement est une occurrence interprétée, et nous savons combien les interprétations peuvent varier » (SAHLINS, M. *Des îles dans l'histoire*. Paris : Éditions du Seuil, 1989. P. 158-159).

⁷⁵ L'étude de l'heuristique est principalement effectuée grâce à des modèles explicatifs (ou heuristiques, dans le sens scientifique du terme), issus de la statistique probabiliste, qui permettent de découvrir les heuristiques effectuées par

toutefois, la conceptualisation que les psychologues prêtent au terme heuristique pose problème. L'heuristique est tantôt conçue comme une inférence (« model of human probabilistic inferences »⁷⁶ ; « inferential technique »⁷⁷). Tantôt, elle représente un mode de traitement de l'information (« heuristic processing »⁷⁸). Parfois encore, l'heuristique permet d'effectuer des inférences (« mechanisms [that] can yield inferences »⁷⁹). Enfin, l'heuristique est aussi comprise à la façon d'une structure d'information : « stored heuristics »⁸⁰).

L'heuristique n'est pas à proprement parler un processus de raisonnement et spécifiquement un processus d'inférence. Elle consiste plutôt en un processus de repérage et de sélection de l'information, souvent logée en mémoire, qui facilite le choix des prémisses et donc la réalisation de nos inférences⁸¹. Dans cette perspective, Chen et Chaiken⁸² opposent le traitement heuristique de l'information à un traitement systématique de l'information. Lorsque l'agent cognitif procède systématiquement, il considère toute l'information pertinente quant aux inférences qu'il veut effectuer. Si l'information pertinente n'est pas facilement accessible, si elle est incertaine ou ambiguë, alors l'agent cognitif doit forcément recourir à de l'information présente en MLT. Le choix de cette information, obtenue par heuristique, fait en sorte que les inférences à produire sont beaucoup moins laborieuses que celles qu'il faudrait fournir en tirant l'information de l'environnement.

Considérons la situation suivante. Un agent cognitif prend connaissance de l'information : « X pense que cette politique mènera à une conséquence désastreuse ». Pour refléter le traitement systématique à accorder à cette nouvelle information, l'agent cognitif devrait considérer toutes les informations concernant la politique en question, peser le pour et le contre, et conclure par lui-même sur la justesse du jugement porté sur la politique. La recherche de l'information pertinente, pour autant qu'elle soit disponible, risque d'être longue et laborieuse. Il est donc plus simple et plus court pour l'agent cognitif, de se tourner vers de l'information en mémoire, notamment un schéma. Ainsi, grâce à l'indication (« cue » en anglais) : « X est un expert », présente dans le contexte de la

les individus et que les psychologues identifient à des inférences erronées découlant de l'ignorance de certains phénomènes statistiques. En plus de ne pas convenir au contexte du journalisme, ces modèles conduisent, à notre avis, à des impasses théoriques, voire à certaines aberrations.

⁷⁶ BROEDER, A. « Assessing the empirical validity of the “take-the-best” heuristic as a model of human probabilistic inference ». *Journal of experimental psychology: Learning, memory and cognition*. Vol. 26, no 5 (2000). P. 1332.

⁷⁷ FISKE, S. T. et TAYLOR, S. E. *Social cognition*. 2^e éd. Dans la catégorisation des différentes sortes d'heuristiques que font Fiske et Taylor, il faut mentionner l'heuristique par simulation, qui présente un grand intérêt pour notre étude. Nous y reviendrons plus loin.

⁷⁸ TRUMBO, C. W. « Heuristic-systematic information processing and risk judgment ». *Risk analysis*. Vol. 19, no 3 (1999). P. 391. CHEN, S., DUCKWORTH, S. et CHAIKEN, S. « Motivated heuristic and systematic processing ». *Psychological inquiry*. Vol. 10, no 1 (1999). P. 44.

⁷⁹ GIGERENZER, G. et GOLDSTEIN, D. G.. « Betting on one good reason: the take the best heuristic ». In Gigerenzer, G. et Todd, P. M. *Simple heuristics that make us smart*. New York : Oxford University Press, 1999. P. 75.

⁸⁰ CHEN, S. et CHAIKEN, S. « The heuristic-systematic model in its broader context ». In Chaiken, S. et Trope, Y. *Dual-process theories in social psychology*. New York : The Guilford Press, 1999. P. 73.

⁸¹ Cette définition de l'heuristique découle de notre propre conception, qui intègre les différents points de vue de deux perspectives principales, soit celle de FISKE, S. T. et TAYLOR, S. E. (*Social cognition*. 2^e éd.) et celle de CHEN, S. et CHAIKEN, S. (« The heuristic-systematic model... »), afin de parvenir à une conception de l'heuristique qui soit compatible avec la théorie des schémas.

⁸² CHEN, S. et CHAIKEN, S. « The heuristic-systematic model... »

nouvelle information, l'agent cognitif peut activer un schéma sur les experts qui comprend l'information « les experts ont généralement raison »⁸³. C'est l'information contenue dans ce schéma qui sert de prémisse combinée à l'information nouvelle pour parvenir à la conclusion que la politique mènera à une conséquence désastreuse. En outre, cette information a été sélectionnée parce qu'elle permettait la résolution du problème en cours. Mais ce faisant, le schéma remplace l'information pertinente associée à une recherche systématique de l'information. Enfin, le recours à ce schéma a été préféré, sans doute implicitement, pour réaliser l'inférence parce qu'il s'est avéré plus économique que les inférences qu'il aurait fallu faire en se basant uniquement sur l'information concernant la politique elle-même.

La notion d'heuristique nous est donc utile pour établir le lien entre la perception d'une information nouvelle et l'utilisation d'information pertinente issue de schémas pour y inférer du sens. Dans cette perspective, nous proposons de définir l'heuristique comme un processus d'instanciation de schémas, qui facilite la production d'inférence.

Considérations finales sur le traitement schématique de l'information

Les chercheurs qui adhèrent à la théorie des schémas considèrent que le traitement de l'information se produit à la façon d'une boucle rétroactive : l'information nouvelle entraîne l'utilisation d'un schéma pertinent, lequel vient, en retour, préciser, organiser et donner un sens particulier à cette information (appelé traitement par le haut). En revanche, lorsque l'information nouvelle n'est pas évaluée par l'intermédiaire des schémas, le traitement de l'information est généralement plus long et plus exigeant (appelé traitement par le bas ou par les données).

Généralement, l'agent cognitif vise la plus grande efficacité possible, mais l'efficacité cognitive exprime une tension entre besoin d'économie et besoin de précision. Plusieurs facteurs font en sorte que les agents cognitifs recherchent la précision : en particulier lorsque les conséquences de leur jugement sont importantes, lorsqu'ils doivent se justifier ou qu'ils prennent conscience d'erreurs possibles. Selon Stocking et Gross, lorsque l'agent cognitif recherche la précision, il doit rester ouvert à toute information pertinente et prendre le temps nécessaire pour l'évaluer⁸⁴. En revanche, plusieurs recherches démontrent que les contraintes de temps réduisent la recherche d'information⁸⁵. Dans certains cas, sans nécessairement être pressés par le temps, les agents cognitifs éprouvent aussi le besoin de porter un jugement, quel qu'il soit, plutôt que de demeurer dans le vague ou l'indécision. En conséquence, la manière d'atteindre l'efficacité dépendrait du

⁸³ Sperber et Wilson montrent clairement que, dans la compréhension verbale, des informations encyclopédiques (des informations portant sur l'extension ou la dénotation d'un concept, sur les objets, événements ou propriétés désignés par le concept), organisées sous forme de schéma, sont instanciées par la présence de concepts dans les énoncés verbaux en cours de traitement. Les concepts sont des adresses menant à l'entrée encyclopédique d'un schéma et seulement à l'information pertinente incluse dans cette entrée. Ces auteurs démontrent que l'information encyclopédique considérée dans la compréhension est choisie, parmi toutes les informations présentes dans le schéma, en fonction de sa pertinence. La pertinence est déterminée par les effets contextuels que l'information provoque et en fonction du moindre effort à fournir pour provoquer ces effets (SPERBER, D. et WILSON, D. *La pertinence*). Nous ferons une brève présentation du principe de pertinence lors de l'analyse de la compétence journalistique. Pour le moment, ce principe nous est utile pour expliquer pourquoi la présence du concept « expert » dans le contexte mène directement à considérer l'information « les experts ont généralement raison » et non pas toute l'information contenue dans le schéma d'expert.

⁸⁴ STOCKING, S. H. et GROSS, P. H. *How do journalists think?* P. 54.

⁸⁵ Kruglanski et Maysless, cités dans FISKE, S. T. et TAYLOR, S. E. *Social cognition*. 2^e éd. P. 161.

contexte de traitement de l'information ; certaines situations exigent que nous soyons précis, d'autres que nous soyons rapides. Par exemple, le contexte d'un jury favorise davantage la précision que l'économie, qui y est découragée. À l'opposé, lors d'entrevues d'embauche, l'évaluateur doit porter des jugements rapides sur les candidats parfois au détriment de la précision.

L'activation des schémas, de même que la réalisation de certains processus cognitifs, notamment l'inférence et l'heuristique, se fait généralement sans que l'agent cognitif en prenne conscience. De fait, seul le résultat ou le contenu sémantique de notre activité cognitive accède au niveau conscient. En ce sens, le traitement de l'information des cognitions en MLT peut être considéré comme automatique. Il en est de même de l'inférence, qui demande toujours une participation cognitive de notre part, par l'action d'information en mémoire, sans nécessairement que nous ayons conscience de cette participation. Toutefois, nous sommes souvent portés à considérer que nos inférences sont basées uniquement sur l'information provenant de l'environnement et, conséquemment, nous avons de la difficulté à discerner la part des schémas dans notre activité cognitive.

L'automatisme n'est pas une caractéristique intrinsèque de tous les processus cognitifs ou de certaines catégories de ceux-ci ; elle est souvent la résultante de la répétition de ces processus. Ainsi, l'automatisme se développe plus ou moins rapidement par la pratique⁸⁶, à la manière dont on apprend à conduire une automobile par exemple. L'automatisme est un indice de la capacité d'adaptation des agents cognitifs et de la propension à l'économie des processus cognitifs, mais elle ne présente pas que des avantages. Étant une conséquence de la familiarité que nous prêtons à notre environnement, l'automatisme nous rend moins sensibles à l'environnement, qui devient en quelque sorte uniforme. Il arrive que des schémas familiers soient activés automatiquement alors qu'il faudrait plutôt en adopter ou en forger de nouveaux, plus adaptés à l'information nouvelle. Il s'ensuit une dépendance de l'agent cognitif à l'endroit de certains schémas dont il privilégie systématiquement le recours, du fait qu'ils sont plus facilement accessibles dans sa mémoire, parfois au détriment de la pertinence de l'information provenant de l'environnement. Malgré ces inconvénients, le traitement schématique de l'information est essentiel pour permettre aux agents cognitifs de donner un sens à la masse d'information qui provient de leur environnement.

Dans ce chapitre, nous avons montré l'importance des systèmes centraux dans le traitement de l'information, notamment par le conditionnement des schémas sur les processus d'inférence et d'heuristique. Ainsi, l'information conceptuelle ou centrale en mémoire, organisée sous forme de schéma, et qui représente un bagage de connaissances imposant, influencerait la façon dont l'information nouvelle est perçue et considérée. Cette façon de concevoir le système cognitif propose de considérer l'existence de « ressources centrales » propres aux journalistes qui leur permettraient de produire rapidement et efficacement leurs nouvelles. Dans le prochain chapitre, nous tenterons de révéler la nature de ces ressources centrales, que sont les schémas et les heuristiques, en les appliquant spécifiquement à la pratique journalistique.

⁸⁶ « In fact, well-practiced, controlled judgment processes can become automatic fairly quickly » (BEIKE, D. R. et SHERMAN, S. J. « Social inference ». P. 263).

CHAPITRE 3

POUR UNE THEORIE COGNITIVE DE LA PRODUCTION JOURNALISTIQUE

Dans le chapitre précédent, nous avons présenté le bagage conceptuel nécessaire à la compréhension de la dimension cognitive de la pratique journalistique. Il nous reste maintenant à adapter ces notions au contexte spécifique de la pratique afin de parvenir à une théorie cognitive adéquate de la pratique journalistique, et spécifiquement de la compétence des journalistes.

Pour ce faire, nous présenterons et critiquerons les travaux de quatre auteurs qui ont abordé la dimension cognitive de la pratique. Cette présentation nous mènera à l'exploration de la notion de compétence journalistique, notamment en présentant le lien qui existe entre le social et l'individuel, les routines cognitives des journalistes, trois situations de traitement de l'information et une analyse de la compétence journalistique. Ces considérations nous serviront de base au développement de nos propositions théoriques. Ces propositions visent à rendre compte du développement de la compétence cognitive des journalistes et du « raisonnement » journalistique.

Les sciences cognitives appliquées à la production journalistique

L'application des sciences cognitives en sociologie des médias est un phénomène récent, et leur contribution à l'étude du journalisme demeure encore peu connue⁸⁷. Elles ont surtout été utilisées dans des études de la réception des messages et particulièrement à l'étude de la compréhension des nouvelles dans le but d'expliquer comment les individus traitent l'information provenant des médias⁸⁸. Stocking et Gross expliquent cette situation par deux raisons complémentaires. D'abord, les recherches en amont et en aval du processus de communication de masse ont évolué distinctement. Ainsi, le caractère actif de la réception est depuis longtemps admis dans le milieu académique, et c'est pour cette raison que les sciences cognitives furent rapidement intégrées pour donner poids à l'explication des chercheurs. Du côté de la production journalistique, par contre, la recherche sociologique a plutôt négligé l'action individuelle des journalistes au profit de facteurs d'ordre macrosociologique qui semblaient suffisants pour expliquer la production journalistique. La pénétration des sciences cognitives s'est donc butée à la longue tradition théorique de la sociologie du journalisme. Mais cet obstacle doit être levé puisque, comme le notent ces auteures, on ne peut pas comprendre le rôle des contraintes environnementales pesant sur le journalisme sans s'attarder au rôle de médiation qu'assurent les cognitions⁸⁹.

⁸⁷ Dans un bilan de la recherche sur la production des nouvelles, Michael Schudson (« The sociology of news production revisited [again] »). In Curran, J. et Gurevitch, M. *Mass media and society*. London : Edward Arnold, 2000. P. 175-200) ne signale aucun ouvrage abordant cette question dans une perspective explicitement cognitive.

⁸⁸ GRABER, D. A. *Processing the news: how people tame the information tide*. New York : Longman, 1984.

⁸⁹ STOCKING, S. H. et GROSS, P. H. *How do journalists think?* P. viii.

L'approche de Stocking et Gross

L'approche développée par Stocking et Gross présente trois apports importants à l'étude de la pratique journalistique. S'appuyant sur des données expérimentales, ces auteures identifient les contraintes inhérentes au système cognitif susceptibles d'influencer la pratique journalistique et mettent au jour les biais cognitifs auxquels elle est susceptible de donner lieu⁹⁰. Il faut souligner que l'étude de Stocking et Gross n'est pas basée sur des recherches originales mais plutôt sur la documentation en psychologie concernant les processus cognitifs des individus ordinaires. Leur approche consiste à appliquer aux journalistes, de façon spéculative, les divers biais découverts en laboratoire par les psychologues. « Journalists are human beings, and to the extent that cognitive biases and errors are built into the cognitive system of human beings, we should expect journalists to reveal such biases »⁹¹. Enfin, leur modèle des processus cognitifs propres à la pratique journalistique présente un intérêt particulier.

Selon ce modèle, le journaliste catégorise les stimuli qui proviennent de l'environnement et utilise ensuite l'information issue de ses catégories pour élaborer des théories sur son environnement, théories qu'il doit ensuite vérifier. Pour ce faire, le journaliste doit rechercher et sélectionner l'information pertinente. Enfin, il doit intégrer cette information, c'est-à-dire l'organiser et la comprendre de manière à pouvoir construire un texte journalistique cohérent.

La notion la plus intéressante proposée par Stocking et Gross est celle d'élaboration de théories par les journalistes : « Journalists are in an important sense hypothesis testers, whose newsgathering procedures consist of checking the empirical validity of their preconceptions »⁹². Selon ces auteures, les théories que formulent les journalistes portent sur différents aspects : sur la personnalité de certains individus, sur les causes et les conséquences des événements, des comportements, des phénomènes, etc. « In addition to theorizing about such concerns, it would appear that journalists also harbor simple expectancies about people and event »⁹³. Ces « attentes » pourraient découler de schémas en mémoire, mais Stocking et Gross ne le précisent pas.

Toutefois, les auteures soulignent que ces théories résultent en grande partie de l'activité de catégorisation, à tel point que ces deux opérations peuvent se confondre en une seule qui se produit de façon automatique⁹⁴. On reconnaît, bien qu'il n'en soit pas fait mention, l'application de la théorie des schémas⁹⁵. Comme le journaliste catégorise une occurrence comme une instance de son

⁹⁰ Il faut comprendre le terme biais dans son acception psychologique comme une « distorsion que subit une information en entrant dans le système cognitif ou en en sortant » (BLOCH, H. [sous la direction de]. *Grand dictionnaire de la psychologie*. Paris : Larousse, 1994. P. 99). Ainsi, le biais ne renvoie pas, comme on le conçoit souvent à propos du journalisme, à un reportage partisan ou tendancieux mais uniquement à une tendance machinale ou systématique (qu'il ne faut pas confondre avec le traitement systématique de l'information dont nous avons parlé dans le cadre de l'heuristique) à (re)produire un certain comportement.

⁹¹ STOCKING, S. H. et GROSS, P. H. *How do journalists think?* P. 57.

⁹² Ibid. P. 20.

⁹³ Ibid. P. 20-21.

⁹⁴ Ibid. P. 21.

⁹⁵ À ce sujet, soulignons que les propositions de Stocking et Gross n'échappent pas à la difficulté d'appliquer différents processus cognitifs, tels que la catégorisation, dans la perspective des systèmes centraux. Voir à ce sujet la note 63.

schéma, celui-ci lui permet en retour de comprendre l'information nouvelle et d'orienter l'ensemble de son traitement de l'information. Les auteures notent que ces théories peuvent soit être activées automatiquement, soit résulter d'une réflexion consciente et explicite⁹⁶. Si l'idée que les journalistes formulent et vérifient des théories, telle que développée par ces auteurs, s'intègre à la théorie des schémas, elle s'en écarte pourtant lorsque les auteures proposent que les journalistes les formulent explicitement. De plus, Stocking et Gross ne nous renseignent pas à savoir si ces théories relèvent de connaissances spécifiques aux journalistes ou s'il s'agit de théories de sens commun disponibles à l'ensemble des individus, ordinaires ou journalistes.

Selon les auteures, les journalistes sont susceptibles d'utiliser des stratégies de confirmation (a theory-confirming strategy) pour vérifier leurs théories : le choix des sources, l'étendue ou le type des questions posées à ces sources, la façon de se comporter avec les sources (en étant agressif, provoquant, déférent, etc.), l'inférence produite par les journalistes sur des questions laissées sans réponse par les sources (par exemple lorsque les journalistes entretiennent la possibilité qu'une personne ait commis un acte répréhensible parce qu'elle refuse de répondre). De même que les journalistes *recherchent* de l'information qui supporte leurs théories, ils *sélectionnent* aussi l'information congruente avec leurs théories, écartant les informations qui n'y correspondent pas⁹⁷. De plus, les journalistes sont susceptibles de sélectionner de l'information en vertu de l'attention qu'ils portent aux différents stimuli, soit en fonction des propriétés intrinsèques de ces stimuli, telles que leur caractère saillant, soit en fonction de leur pertinence en regard des buts et objectifs qu'ils poursuivent. Ces biais sont sans doute fonction du potentiel ou de la valeur journalistique des événements ; en ce sens, on pourrait dire qu'ils constituent une caractéristique générale du journalisme. De manière générale, tout ce qui est nouveau, imprévu, extraordinaire, insolite, négatif ou extrême attire l'attention des journalistes.

La notion de biais, telle que développée par ces auteures, implique que les journalistes commettent des erreurs ou s'écartent d'un traitement de l'information normatif. Nous pourrions nous étendre longuement sur ce sujet, mais nous nous contenterons de dire que, d'un point de vue cognitif, la question d'erreur ou d'écart à la normalité n'est pas adéquate. En effet, la description de la réalité est un processus interprétatif et subjectif. Il résulte qu'une interprétation ne peut être évaluée qu'à la lumière d'une autre interprétation, et non pas selon une réalité fixe, objective et indépendante de la cognition. D'ailleurs, l'objectif de ce rapport de recherche étant précisément de démontrer les processus interprétatifs et subjectifs des journalistes, la notion d'erreur nous écarte de notre propos.

Ainsi, plutôt que de considérer les biais que manifestent les journalistes comme des erreurs de traitement de l'information, erreurs que commettraient tant les individus ordinaires que les journalistes, il nous apparaît plus juste d'avancer que ces biais sont une caractéristique du processus journalistique d'appréhension du réel. Autrement dit, ils correspondraient à certaines routines cognitives des journalistes ; Stocking et Gross ne font pas directement le rapprochement.

En effet, considérées globalement, les explications de ces auteures nous renseignent sur le fait que les journalistes recherchent des informations selon une perspective initiale. Cette perspective initiale est fournie par des théories ou des schémas que les journalistes utilisent ensuite pour interroger la réalité. Ainsi, selon nous, les biais découleraient plutôt des objectifs que poursuit le journaliste ; objectifs qui feraient en sorte que les journalistes recherchent certains types d'information plutôt que d'autres. Les différentes routines des journalistes seraient alors la manifestation de leurs

⁹⁶ STOCKING, S. H. et GROSS, P. H. *How do journalists think?* P. 23.

⁹⁷ Ibid. P. 10.

« ressources centrales », dont nous avons fait l'hypothèse en conclusion du chapitre 2, lesquelles guident l'ensemble du traitement de l'information.

Il découle de ce qui précède que la théorie des schémas fait véritablement défaut dans le modèle de Stocking et Gross. En effet, cette théorie permettrait d'expliquer un grand nombre de propositions, concernant les biais des journalistes, que les auteures n'arrivent pas à distinguer clairement. De façon générale, l'inconvénient majeur du modèle de Stocking et Gross, en ce qui nous concerne, est son manque de spécificité. En effet, il cherche principalement à rendre compte des contraintes inhérentes au système cognitif communes à tous les individus et ne nous renseigne guère sur la compétence spécifique de la catégorie d'individus qui nous intéresse. En d'autres termes, le modèle aide à comprendre les biais cognitifs des journalistes en tant qu'individus ordinaires, mais nous renseigne peu sur ce qui les distingue des autres agents cognitifs.

Néanmoins, il faut reconnaître l'apport de Stocking et Gross, puisqu'elles sont parmi les premiers auteurs à centrer l'étude de la pratique journalistique sur des théories cognitives. Toutefois, comme elles le soulignent elles-mêmes, la validité de leurs conclusions se trouve limitée par le caractère expérimental des recherches sur lesquelles elles se basent et qui ne rendent pas nécessairement compte du contexte de la pratique journalistique. À ce sujet, elles proposent de recourir à la méthode de l'observation pour conférer une validité écologique à leur analyse.

Les travaux de van Dijk

Teun van Dijk, un spécialiste de l'analyse du discours, présente un portrait général de la dimension cognitive de la pratique journalistique. Ses propositions sont d'une grande utilité pour notre démarche, mais nous voulons souligner d'entrée de jeu que leur caractère général en rend l'interprétation particulièrement difficile.

Dans son ouvrage *News Analysis*, van Dijk dégage, à partir de l'analyse des structures globales d'un texte, les macrostructures sémantiques (qui correspondent au thème global du texte) et les superstructures schématiques (qui renvoient à l'organisation du texte). À partir de cette dernière notion, van Dijk avance le schéma de la nouvelle :

That is, parts of the news text may have conventional functions that are used as obligatory or optional categories for its formal organization. Well known for instance is the summary category composed of Headlines and Lead, respectively. The body of the text also exhibits such different schematic functions, such as Main events, Backgrounds, Context, History, Verbal Reactions, or Comments, each of which may be further analyzed into smaller categories. For example, the Comments category may be composed of Evaluation and Expectations...⁹⁸.

Selon lui, ces catégories sont aussi organisées selon le modèle d'une pyramide inversée, c'est-à-dire présentées en ordre décroissant d'importance.

⁹⁸ van DIJK, T. A. *News analysis*. P. 15.

Or, selon van Dijk, s'il existe des caractéristiques conventionnelles dans les textes des journalistes, il doit nécessairement y avoir des propriétés cognitives similaires associées au processus de production de ce type de discours, propriétés qui auraient pour effet de différencier le journalisme d'autres pratiques discursives ayant le même référent, comme les sciences humaines ou la littérature. Selon le postulat de van Dijk, il faut lier texte et contexte, ou du point de vue du linguiste, la grammaire à la pragmatique ; soit lier la structure des nouvelles à une représentation similaire dans l'intellect des journalistes. Autrement dit, il faut comprendre qu'à cette structure textuelle plutôt conventionnelle correspond une représentation cognitive tout aussi conventionnelle, dans l'esprit des journalistes, sur ce que doit être une nouvelle. Les journalistes étant les producteurs directs de ce type de discours, le lien entre texte et contexte doit se réaliser à leur niveau, plus précisément au cours de leur activité cognitive. Ainsi, les journalistes rechercheraient de façon routinière, quoique implicite, de l'information qui s'incorpore aux éléments de la structure d'une nouvelle⁹⁹.

Dans *News as Discourse*, van Dijk développe plus à fond l'idée qu'il existe des schémas cognitifs propres aux journalistes orientant la collecte d'information dans le sens des caractéristiques du texte à produire. Il va même plus loin et soutient que les journalistes ne recherchent pas uniquement des informations en fonction du schéma de la nouvelle, mais perçoivent aussi les occurrences comme des événements d'intérêt médiatique. Ainsi, selon van Dijk, les journalistes possèdent des *schémas d'événements médiatiques* (news event schemata). Ces schémas constituent un « filtre » permettant de construire une représentation cognitive de l'événement : « The cognitive categories that define the news event filter must involve concepts such as public, public interest, difference, nonroutine, size, negative consequences and similar notions. During newsgathering procedures, the journalist must feed this filter or news event schema into his or her control system, and current situations will be scanned under the top-down control of this schema »¹⁰⁰. Van Dijk introduit aussi le *schéma d'acteur* (news actors schema), qui comprendrait des informations sur les critères auxquels doivent satisfaire les protagonistes de l'actualité pour faire l'objet d'une nouvelle. Ces acteurs doivent être accessibles, connus, visibles ; ils doivent occuper une position élevée ou détenir un statut social privilégié, être impliqués dans des événements négatifs ou spectaculaires, en tant que victimes ou agresseurs par exemple¹⁰¹.

De plus, selon van Dijk, les journalistes construisent un modèle mental de l'événement dont ils font la couverture — ce qu'il appelle un *modèle d'événement*¹⁰² — à partir de l'information nouvelle provenant de ces événements mais aussi à partir de leurs structures cognitives en mémoire, notamment leurs schémas ou encore d'autres modèles d'événements antérieurs. En effet, pour van Dijk, les modèles d'événement que produisent les journalistes peuvent être conservés en mémoire et être ensuite activés pour interpréter de nouvelles occurrences semblables¹⁰³. « It follows that the social schemata of journalists are strategically applied in their construction of models of news

⁹⁹ Ibid.

¹⁰⁰ van DIJK, T. A. *News as discourse*. P. 113.

¹⁰¹ Ibid. P. 113-114.

¹⁰² Van Dijk emploie généralement l'expression anglaise « situation model » pour désigner ces modèles mentaux. Or, à certains endroits, il utilise indistinctement « news event model ». Nous avons ainsi préféré traduire van Dijk en utilisant la notion de « modèle d'événement », qui est davantage conforme à nos propositions théoriques.

¹⁰³ Dans le journalisme américain, on parle de « pegging » (qui pourrait être traduit par « ancrage »), opération qui consiste pour le journaliste à insérer les sujets d'actualité dans la perspective d'événements antérieurs. Nous aurons l'occasion de préciser plus loin le rôle des modèles d'événement dans la sélection des occurrences (voir section *Trois situations de traitement de l'information*).

events. Together, these models and schemata determine how journalists interpret new social events, represent them in (new) models, and update old models »¹⁰⁴.

Van Dijk est beaucoup plus spécifique que Stocking et Gross, puisqu'il précise que l'élaboration du modèle d'événement (l'hypothèse ou la théorie de Stocking et Gross) se réalise grâce à un savoir spécifique aux journalistes, notamment grâce à leurs différents schémas en mémoire. Ce modèle d'événement doit aussi être articulé de façon à s'insérer dans la structure d'une nouvelle et être décrit par le langage journalistique approprié ; ce modèle n'est donc pas le simple reflet de l'occurrence mais doit être assimilé par le système interprétatif du journaliste, qui fait de l'occurrence un événement d'intérêt médiatique¹⁰⁵.

Enfin, van Dijk met l'accent sur les critères d'intérêt médiatique, fréquemment utilisés pour expliquer le processus de sélection des nouvelles et que les auteurs anglo-saxons désignent par les termes « news values ». Pour van Dijk, la définition que donnent les sociologues de ces critères est trop générale et trop vague¹⁰⁶. Il s'applique donc à en définir la portée cognitive : « The well-known news values that embody the professional beliefs and attitudes of newsmakers about the newsworthiness of events (Galtung & Ruge, 1965 ; Golding & Elliott, 1979 ; Gans, 1979) are practical, common sense evaluation criteria, which allow strategic attention, allocation to, and selection of, sources and source texts, summarization, choice of perspectives, and finally the topic and style structures of the news reports »¹⁰⁷.

Selon van Dijk, le journaliste peut évaluer le potentiel journalistique des occurrences grâce à des critères comme ceux : d'*actualité*, au sens de ce qui est récent ; de *nouveauté*, c'est-à-dire qu'au moins une part de l'information transmise doit être inconnue des lecteurs ; de *consonance*, du point de vue des valeurs, des normes et des connaissances des lecteurs ; de *déviance* et de *négativité*, qui expriment le caractère conflictuel ou anormal des occurrences ; et enfin, de *proximité géographique*.

Nous n'avons que des réserves générales à faire à l'endroit des propositions théoriques de van Dijk et nous n'offrirons pas de solution aux problèmes soulevés. Nos remarques visent uniquement à montrer la nécessité d'adopter un point de vue différent qui permette de rendre compte des phénomènes expliqués par les propositions de cet auteur mais qui possède l'avantage d'être plus conforme à la théorie des schémas et aux observations des sociologues.

En ce qui concerne le schéma de la nouvelle, la catégorisation de van Dijk manque d'homogénéité. Par exemple, des réactions verbales ou des citations peuvent servir de commentaires et se

¹⁰⁴ van DIJK, T. A. *News analysis*. P. 27.

¹⁰⁵ « News gathering contexts involve special goals namely the representation of the event in view of its potential reproduction in news discourse. That is, a model is formed that in principle can be used as the basis of a discourse production process » (van DIJK, T. A. *News as discourse*. P. 112).

¹⁰⁶ Van Dijk n'est pas le seul à faire cette observation qui revient fréquemment dans la littérature. Par exemple, selon Clayman et Reisner, « Criteria alone tend to have weak predictive value, and they do not fully explain actual selection decisions » (CLAYMAN, S. E. et REISNER, A. « Gatekeeping in action: editorial conferences and assessments of newsworthiness ». *American sociological review*. Vol. 63, no 2 [1998]. P. 179). Pour Charron, « les critères sont présentés comme l'élément central du processus [de sélection des nouvelles] alors même que le modèle théorique les définit de manière vague et peu opérationnelle » (CHARRON, J. *La nature politique...* P. 15).

¹⁰⁷ van DIJK, T. A. *News analysis*. P. 27.

retrouver dans l'amorce (lead), tout comme les faits principaux (main events). Ces derniers correspondent au topique des circonstances, sous lesquelles on peut ranger les topiques d'agent, de temps, de lieu, d'action et de cause, connus aussi sous l'appellation anglo-saxonne des cinq « W » (what, who, when, where, why). Chacun de ces topiques peut apparaître à différents endroits dans le texte et même à plusieurs endroits en même temps.

Il y aurait donc, dans le schéma de van Dijk, des catégories de « forme » et de « contenu ». On pourrait dire que van Dijk s'exerce alors à décrire les catégories typiques d'une nouvelle. Si tel est le cas, alors van Dijk ignore également certaines catégories de contenu qui apparaissent typiquement dans la nouvelle, telles que des points de vue opposés, des sources d'information, des relations de cause à effet ou d'antécédent à conséquence, etc.

Par ailleurs, si nous comprenons bien les propositions de van Dijk, celui-ci suggère que le schéma d'événement médiatique porte sur un référent abstrait ou idéal, c'est-à-dire sur un événement qui n'a pas d'existence réelle. Autrement dit, van Dijk semble donner une définition de ce qu'est, dans l'abstrait, un événement d'intérêt médiatique ; définition que les journalistes utiliseraient pour interroger le réel. Il nous semble que cela soit aussi le cas pour le schéma d'acteur, puisque le contenu que donne van Dijk de ce schéma correspond aux critères d'intérêt médiatique. En somme, les journalistes posséderaient un schéma sur ce qu'est, abstraitement, un événement d'intérêt médiatique et sur ce qu'est, abstraitement, un acteur d'intérêt médiatique. Il n'y a donc pas d'acteur, au sens d'une personne ou d'un groupe réel de personnes, ni d'événement, au sens d'un événement réel, qui satisfont à tous les critères d'intérêt médiatique que ces schémas sont réputés contenir, et donc, qui correspondraient intégralement à ces schémas.

Or, la théorie des schémas implique que les schémas sont des structures d'information représentant des référents réels, qu'il soient abstraits (la démocratie) ou concrets (un chien), soit des états de chose qui existent indépendamment du fait qu'ils soient représentés. On pourrait s'interroger longuement à savoir si un événement d'intérêt médiatique abstrait est un référent réel. Advenant cette possibilité, comment s'établirait, dans l'expérience concrète des agents cognitifs, la relation entre l'objet représenté et la représentation ? Dans la théorie des schémas, c'est la récurrence des expériences qui vient donner sa structure habituelle au schéma.

En plus d'être incomplètes du point de la psychologie cognitive, les explications de van Dijk ne sont pas, à notre avis, compatibles avec l'observation sociologique. En effet, si les journalistes possédaient véritablement un schéma sur ce qu'est un événement d'intérêt médiatique abstrait, ils seraient capables de s'exprimer sur les raisons qui motivent leur sélection des occurrences. Or, des observations sociologiques répétées démontrent que les journalistes ne parviennent pas à expliquer rationnellement comment ils identifient les occurrences présentant un intérêt médiatique. D'où le recours à des notions imprécises comme le flair, le talent, etc.¹⁰⁸.

¹⁰⁸ « Dans une étude sur les journalistes affectés à l'information judiciaire (Steve CHIBNALL, 1981), des reporters commentent ce « sixième sens » qui leur permet de « voir » tous une même nouvelle dans ce qui, à l'œil du profane, n'est qu'une suite ininterrompue de faits sans importance : There is this intangible thing called news story – I don't know how you recognize it, it's experience, I suppose. It's an odd quality. You can put six reporters in a court and they can sit through six hours of court verbiage and they'll all come with the same story (p. 86). Un autre reporter constate que même des policiers n'arrivent pas à déceler ce qui pourtant apparaît évident au journaliste : Policemen don't know a story when they see one. You can go for a beer with a policeman and talk for an hour and have an interesting chat but get nothing. And then, in the last two minutes, he will say something which would obviously make a good story but he just didn't realize its potential (p. 87) » (cité dans de BONVILLE, J. « Les notions de texte... ». P. 124).

Nous pensons plutôt que le schéma d'événement vise à représenter des référents réels, par exemple un schéma sur ce qu'est, typiquement, un incendie. Un tel schéma représenterait l'événement « incendie » dans son ensemble, ce qui inclut les topiques de circonstances dont nous parlions plus tôt mais aussi bien d'autres éléments. Ces schémas d'événements incluraient par exemple les protagonistes de l'événement, le lieu, le temps (des événements ponctuels ayant un début et une fin), des liens de causalité, de conséquences, etc.¹⁰⁹.

Un schéma d'événement portant sur des référents réels est capable de prendre en charge le caractère implicite des critères d'intérêt médiatique. En effet, puisqu'un tel schéma sert à représenter des référents réels, son contenu porte sur les propriétés de ces référents et non pas sur les critères d'intérêt médiatique. Un incendie a une cause criminelle ou accidentelle, fait des dommages matériels, peut entraîner des blessures ou même le décès des occupants ; les pompiers tentent de maîtriser l'incendie ; l'incendie peut se propager ; etc. Dans le schéma d'un incendie, les critères sont implicites et ne sont nullement représentés. C'est lorsqu'un incendie fait un nombre important de victimes qu'il devient d'intérêt médiatique, le critère « spectaculaire » étant implicite dans le nombre de victimes¹¹⁰. D'ailleurs, il est étonnant que van Dijk postule que ces critères sont représentés, puisque dans un autre passage, il leur reconnaît un caractère implicite : « *Implicit news value criteria underlying journalistic routine observation provide the basis for such attention, selection and decision processes* »¹¹¹.

Ces remarques semblent suffisantes pour jeter le doute sur le détail de certaines propositions de van Dijk, mais le statut des critères d'intérêt médiatique reste à confirmer. Pourtant, nous ne croyons pas que ces critères soient représentés et encore moins qu'ils forment un schéma abstrait. Il nous semble plutôt que ces critères sont véritablement des critères, c'est-à-dire que les journalistes les appliquent sous forme de jugement. Quoi qu'il en soit, l'existence d'un schéma d'événement d'intérêt médiatique abstrait devrait faire l'objet d'une démonstration empirique. Néanmoins, nous verrons plus loin que notre hypothèse est congruente avec la théorie de la pertinence mais aussi avec les propositions de Jean de Bonville, vers lequel nous nous tournons maintenant.

¹⁰⁹ Le schéma d'événement se distinguerait du modèle d'événement en ce que l'information incluse dans le schéma est généralisée, tandis que l'information du modèle est liée à une situation ou à un objet unique ou particulier. Ainsi, un journaliste pourrait posséder un schéma d'incendie dans sa mémoire sémantique, ainsi que des modèles d'incendie particulier (un modèle unique pour tel incendie, un autre modèle pour tel autre incendie, etc.), logés dans sa mémoire épisodique.

¹¹⁰ À ce sujet, dans une étude intitulée « Gatekeeping in action » portant sur les réunions éditoriales où se décide le contenu de la première page du journal, Clayman et Reisner démontrent que les acteurs impliqués dans la sélection des nouvelles (les chefs de section et les rédacteurs en chef) ne s'expriment jamais sur les critères de sélection, mais plutôt sur les propriétés des événements, qu'ils commentent en termes généraux : « The assessment terms used are typically quite general, the most common being variants of « interesting, » « good, » or « good read. » For the most part, editors do not comment at length or in detail as to why the story should appear on page one » (CLAYMAN, S. E. et REISNER, A. « Gatekeeping in action... ». P. 188).

¹¹¹ L'italique est de nous ; van DIJK, T. A. *News as discourse*. P. 113.

De Bonville et la notion de code journalistique

À notre connaissance, la seule application spécifique de la théorie des schémas à la pratique journalistique, plus précisément aux référents du journalisme, se trouve dans un article rédigé par Jean de Bonville portant sur la notion de code journalistique¹¹².

Selon de Bonville, le texte d'une nouvelle comporte trois niveaux sémantiques de référents : 1) les référents individuels ou particuliers, qui correspondent véritablement à l'information nouvelle ; 2) le système typologique des référents, qui renvoie à la fonction ou au statut de chaque référent particulier ; 3) le système des topiques journalistiques, qui porte sur le rôle des référents dans le texte journalistique. Par exemple, dans la proposition « Le premier ministre Lucien Bouchard démissionne », Lucien Bouchard est le référent particulier de la nouvelle, et premier ministre est la fonction du référent particulier dans le système typologique ; l'un et l'autre correspondent à l'agent du système topique ou au *qui* (who) des cinq « W ». « Les référents particuliers (...) ne peuvent devenir objet d'une nouvelle que s'ils correspondent à des catégories présentes dans les systèmes typologique et topique »¹¹³.

Le niveau typologique est utile à la reconnaissance des événements à potentiel journalistique et particulièrement à la sélection de l'information. À l'intérieur du système typologique, les référents sont identifiés à partir de règles de hiérarchisation et de pondération qui servent à établir le niveau d'un référent dans la structure typologique. Par exemple, dans le système typologique, le premier ministre occupe un niveau hiérarchique supérieur à celui d'un simple député ; mais il en est de même, sans doute, du premier ministre national par rapport à celui d'un pays étranger lointain (facteur de pondération). Les référents typologiques forment un système de catégories à l'intérieur duquel vient puiser le journaliste pour sélectionner les topiques de l'agent par exemple : des politiciens, des chefs d'entreprise, des criminels, etc., mais aussi les autres topiques : des aires géographiques, des périodes, des domaines d'activités, des actes observables, etc.¹¹⁴.

Les catégories du système typologique sont associées entre elles de façon à former, dans l'intellect des journalistes, des occurrences d'événements lorsque les associations entre catégories se réalisent concrètement. « C'est que le système comprend un réseau implicite d'association entre catégories qui sert à produire ce que nous pourrions appeler un « seuil de nouveauté »¹¹⁵. Par

¹¹² Soulignons d'emblée que l'article visé ne porte pas sur la théorie des schémas mais sur la notion de code journalistique, que l'auteur cherche à préciser. La dimension cognitive n'apparaît que comme une conclusion logique de la critique de ce concept. Selon de Bonville, si la notion de code journalistique doit être retenue, c'est dans une perspective cognitive et plus spécifiquement à l'intérieur de la théorie des schémas. En effet, l'auteur conclut, à partir de cette notion, à l'existence d'un répertoire de schémas propre aux journalistes. L'objectif de son article n'était donc pas de développer la théorie des schémas mais bien d'y parvenir. Néanmoins, le modèle proposé par cet auteur est intéressant puisqu'il permet de bien situer les phénomènes qui nous intéressent, notamment le processus de sélection des occurrences, et de mettre en lumière certains problèmes liés à la réalité psychologique de ces phénomènes, que nous tentons précisément d'expliquer en termes cognitifs.

¹¹³ de BONVILLE, J. « Les notions de texte... ». P. 113.

¹¹⁴ « Le système typologique ne comprend pas seulement des catégories que nous pourrions ranger dans le topique de l'agent ; il couvre, au contraire, tout le champ sémantique des topiques journalistiques. Ainsi, il délimite des sphères (publique / privée) et circonscrit des aires (locale, régionale, nationale, etc.) ou des périodes (il y a une heure, hier, la semaine ou l'année dernière, etc.) ; il découpe des domaines d'activités (le sport, la politique, l'économie, etc.), dresse une liste d'actes observables (signer, déclarer, manifester, élire, tuer, etc.), etc. » (de BONVILLE, J. *Ibid.* P. 113).

¹¹⁵ *Ibid.* P. 114.

exemple, l'énoncé « un mécanicien se foule la cheville dans une maison close » se situe sous le seuil de nouveauté, tandis que l'énoncé « le Président des États-Unis se foule la cheville » franchit ce seuil ; l'événement fera même la une de tous les journaux du monde si l'accident se déroule dans une maison close.

« En somme, le niveau des référents typologiques forme un vaste système catégoriel constitué, d'une part, du répertoire des référents et, d'autre part, des règles de hiérarchisation, de pondération et d'association des catégories »¹¹⁶. Ce répertoire et ces règles constitueraient donc, d'un point de vue théorique, le « mode d'emploi » du journalisme. Or, plusieurs recherches sociologiques¹¹⁷ proposent que si les journalistes maîtrisent, d'un point de vue empirique, les *implications* de ces règles, ils sont cependant incapables de les formuler. Ce qui nous pousse à conclure, comme de Bonville, que ces règles ne correspondent pas sur le plan empirique à la manière dont le journaliste procède. Compte tenu de la facilité avec laquelle les journalistes reconnaissent les événements à potentiel journalistique, il est peu probable, d'un point de vue cognitif, qu'ils appliquent systématiquement à tous les référents d'un événement de pareilles règles abstraites. En effet, selon la théorie cognitive, l'application de raisonnements systématiques demande un grand effort cognitif et consomme beaucoup de temps. Or, il ne fait aucun doute que la rapidité et la facilité de jugement est un trait caractéristique de la compétence journalistique.

De plus, les règles devraient s'appliquer à tous les référents ou toutes les occurrences possibles portés à l'attention du journaliste, même aux occurrences qui sont insignifiantes d'un point de vue journalistique, telle que : « un citoyen marche dans la rue ». Le caractère saugrenu de la proposition démontre que le journaliste n'analyse pas toutes les occurrences qui se présentent à son attention mais seulement celles qui portent en elles un intérêt médiatique. C'est pourquoi de Bonville postule que les journalistes entretiennent, à l'intérieur du système typologique, des catégories privilégiées de référents. Ces catégories dirigent l'attention du journaliste sur des référents qui présentent un potentiel journalistique.

Par ailleurs, il est tout aussi peu probable que les journalistes possèdent un répertoire « virtuel » de toutes les associations possibles entre référents qui présentent un intérêt médiatique et conséquemment, qu'ils n'ont besoin que d'activer l'association déjà présente en mémoire pour déterminer si l'occurrence franchit le seuil de nouveauté. Premièrement, ce répertoire potentiellement illimité ne peut pas se retrouver tel quel dans la mémoire du journaliste ; ce serait anti-économique d'un point de vue cognitif, car le journaliste posséderait en mémoire des associations très peu susceptibles d'être observées. Par exemple, il est peu probable que le journaliste ait en mémoire l'association « le Premier Ministre se promène nu dans la rue », qu'il n'aurait qu'à activer si l'occurrence se produisait véritablement dans la réalité. Néanmoins, l'idée que les journalistes possèdent un répertoire d'associations en mémoire présente l'avantage que les règles sont enchâssées dans les associations, d'où le fait qu'elles relèvent d'un savoir implicite. Il semble donc que la présence d'un répertoire non-exhaustif d'associations soit une hypothèse plus vraisemblable pour expliquer le caractère implicite de la pratique.

D'un point de vue psychologique, il nous faut donc expliquer autrement que par un ensemble de règles abstraites, ou par un répertoire implicite d'associations exhaustives, le raisonnement pratique et spontané du journaliste. « Le système typologique n'existe sans doute pas comme tel pour les journalistes. Il s'agit plutôt d'un concept théorique conçu pour rendre compte du raisonnement

¹¹⁶ Ibid.

¹¹⁷ Notamment TUCHMAN, G. *Making news*. FISHMAN, M. *Manufacturing the news*.

journalistique. Dans la pratique, le journaliste possède, du fait de son expérience et de sa familiarité avec les conventions du milieu professionnel, des définitions stéréotypées d'événements, définitions qui respectent le contenu et les règles des systèmes typologique et topique »¹¹⁸. En d'autres termes, « ...le code réalise un arrangement préalable (schémas, scripts, prototypes d'événements, etc.) des référents correspondant aux catégories du système typologique de sorte que le journaliste peut, plus facilement et plus rapidement, saisir la pertinence journalistique de ce qu'il perçoit »¹¹⁹.

Ces propositions suggèrent que les journalistes entretiennent des schémas sur des catégories privilégiées de référents, correspondant au système typologique : des catégories de lieux, de personnes, d'actes observables, etc. Autrement dit, pour pouvoir rapporter l'actualité, les journalistes développent un répertoire de schémas à propos des référents qui apparaissent de façon récurrente dans l'environnement. Mais la présence de ces catégories ne suffit pas pour expliquer la sélection des occurrences ; le journaliste doit aussi porter un jugement basé, selon de Bonville, sur un seuil de nouveauté, en-deçà et au-delà duquel se situent les occurrences. On peut penser que ce jugement met alors en œuvre les critères d'intérêt médiatique dont parle van Dijk.

Vers une théorie de la compétence journalistique

Dire que les journalistes utilisent leurs connaissances antérieures dans le cadre de leur pratique relève du truisme. Sont beaucoup moins évidentes, en revanche, la manière dont les journalistes exploitent ces connaissances, la façon dont ces connaissances sont organisées dans le cours de cette même pratique, et l'exploration du contenu que ces connaissances renferment. Bref, il nous faut maintenant montrer comment les journalistes mettent en œuvre leurs systèmes centraux.

Le caractère routinier et le contexte spécifique de la pratique nous incitent à considérer l'existence de « ressources centrales » propres au journalisme qui rendent compte du fait que les journalistes sont des professionnels du traitement de l'information. Avant de présenter les ressources centrales que sont les schémas et les heuristiques, nous donnerons un bref aperçu des facteurs qui conditionnent les systèmes centraux des journalistes à la lumière de ce que nous avons avancé jusqu'à maintenant.

La dichotomie du social et de l'individuel

Pour de nombreux sociologues, les contraintes de production de l'information l'emportent sur la personnalité des journalistes. Par exemple, le processus de sélection des nouvelles s'appuie sur des critères qui correspondent davantage aux exigences de l'entreprise de presse qu'à des considérations individuelles. À première vue, il semble y avoir contradiction dans les explications sociologiques. D'une part, on admet que le social transcende l'individuel, mais d'autre part, on ne peut pas ignorer non plus que ce sont les journalistes qui, individuellement et en dernière instance, pratiquent le journalisme.

Pour résoudre cette contradiction, l'analyse organisationnelle soutient que « c'est le mode de production de la nouvelle qui en détermine les caractéristiques. Autrement dit, les critères

¹¹⁸ de BONVILLE, J. « Les notions de texte... ». P. 121.

¹¹⁹ Ibid. P. 127.

journalistiques sont générés par et intégrés au fonctionnement même du processus de production des nouvelles ; ils sont inscrits dans les procédures routinières de repérage, de collecte, de catégorisation, d'interprétation, de hiérarchisation, de mise en forme et de distribution-diffusion des informations »¹²⁰.

Ces explications nous amènent à chercher une solution au problème en considérant la dimension cognitive du journalisme. Nous pensons, en effet, que l'intériorisation de ces contraintes et leur manifestation effective dans le contexte routinier de la pratique relèvent d'opérations cognitives. Comme le soulignent Stocking et Gross, les sociologues et les cognitivistes arrivent aux mêmes conclusions, « the difference, perhaps, is that we can now be more precise about the psychological mechanisms that allow organizational factors to have their effects »¹²¹.

Ainsi, pour van Dijk, les schémas seraient le résultat de l'intériorisation des contraintes pesant sur la pratique. « This special and repeated attention for elite persons, groups, and countries also leads the journalist to models and frames in which such elites are dominant actors. That is, journalists internalize the social picture that results from the social and professional constraints on newswriting (Atwood & Grotta, 1973). And this model or schema in turn favors the selection and production of news stories about the same elite »¹²².

C'est donc dire que certains processus cognitifs généraux, liés à l'intériorisation et la socialisation, assurent à la pratique son caractère régulier¹²³. Bien que l'étude de ces processus aille au-delà des objectifs de cet ouvrage, il n'est pas inutile d'en dire quelques mots, puisque leur conditionnement sous-tend l'ensemble de notre démarche¹²⁴.

Le *Grand dictionnaire de la psychologie* définit l'intériorisation comme : « le lien entre le comportement et la pensée. [L'intériorisation] participerait au processus général de développement en permettant l'économie d'action par le jeu de mécanismes qui, suivant les théories, sont présumés liés aux effets des actions produites ou à une activité propre au sujet, voire endogène »¹²⁵. À ce sujet, il faut se rappeler ce qui a été dit par Bourdieu, Schutz, Garfinkel, mais aussi bien d'autres

¹²⁰ CHARRON, J. *La nature politique...* P. 16.

¹²¹ STOCKING, S. H. et GROSS, P. H. *How do journalists think?* P. 71.

¹²² van DIJK, T. A. *News as discourse.* P. 120.

¹²³ « The micro-sociological or social-psychological analysis of phenomena of internalization must always have as its background a macro-sociological understanding of their structural aspects » (BERGER, P. L. et LUCKMANN, T. « The social construction of reality ». In Thompson, K. et J. Tunstall, *Sociological perspectives: selected readings.* Harmondsworth : Penguin Books, 1977. P. 559).

¹²⁴ Considérant que la dimension cognitive nous semble lier le social à l'individuel, il est étonnant de constater qu'il existe à ce jour peu de recherches sur le sujet. Selon Augoustinos et Innes, « social schema theory says very little about the social origins of schemata or where they come from » (AUGOUSTINOS, M. et INNES, J. M. « Towards an integration of social representations and social schema theory ». *British journal of social psychology.* Vol. 29 (1990). P. 223). D'ailleurs, la plupart des encyclopédies en sciences cognitives se font brèves, sinon silencieuses, sur le processus de socialisation. C'est donc un pan de recherche sur lequel il reste beaucoup à faire. Qui plus est, ce vide théorique est peut-être à l'image du débat qui oppose actuellement l'approche, principalement nord-américaine, des cognitions sociales, qui centre son analyse sur les processus individuels, et l'approche, principalement européenne, des représentations sociales, où les cognitions sont avant tout considérées comme un fait social (AUGOUSTINOS, M. et INNES, J. M. « Towards an integration... »).

¹²⁵ BLOCH, H. *Grand dictionnaire de la psychologie.* P. 399.

comme Giddens¹²⁶, qui, chacun à leur façon, formulent le postulat que les structures sociales sont intériorisées et reproduites naturellement par les agents sociaux. « Le concept d'habitus propose un fil directeur pour échapper à cette contradiction qui renouvelle la fausse dichotomie du social et de l'individuel »¹²⁷. En effet, pour Bourdieu, l'habitus est autant un processus d'intériorisation que d'extériorisation, c'est-à-dire un ensemble de règles, de procédures apprises qui permettent d'engendrer certaines pratiques. En sociologie, « ce processus est, le plus souvent, repéré dans la prime éducation et au cours de la scolarité, mais il peut aussi être observé dans les groupes professionnels ou les entreprises, où se produisent des mécanismes d'intériorisation de valeurs particulières à la profession ou au groupe de travail »¹²⁸.

Dans cette perspective, Berger et Luckmann¹²⁹ distinguent socialisation primaire et secondaire. Pour le journaliste, la socialisation primaire constituerait son expérience générale avant son entrée dans le journalisme, tandis que la socialisation secondaire serait spécifique à l'exercice de sa pratique. Cette socialisation « professionnelle » résulterait du processus d'intériorisation par le journaliste novice des procédures et manières de faire propres au journalisme ; intériorisation qui se réaliserait par essai et erreur, par imitation des pairs et que viendrait renforcer et valider la reconnaissance des pairs, de la direction et des sources d'information. « Par un processus de socialisation, les journalistes apprennent à penser non seulement leur métier, mais le monde dans un cadre de pratique et de formation professionnelles. Ce qui, apparemment, peut sembler relever de la personnalité des journalistes, doit, pour une bonne part, être considéré comme relevant d'un ordre social et organisationnel plutôt que d'un ordre individuel »¹³⁰.

Les routines cognitives

De même que, sur le plan sociologique, on admet que des routines organisationnelles se sont mises en place pour permettre aux journalistes de traiter efficacement le flux des événements, de même faut-il reconnaître l'existence de routines cognitives nécessaires au traitement efficace et rapide de l'information. Le sens commun résiste à ce qu'une tâche intellectuelle soit ainsi réduite à sa dimension routinière. Pourtant, aucune autre hypothèse ne permettrait de rendre compte du fonctionnement mental des journalistes. « La routine est souvent méprisée comme exécution sans participation intérieure. Mais si l'on observe les activités de pensée quotidiennes, par exemple la vie professionnelle, il est évident qu'il est impossible de toujours s'atteler aux tâches comme si elles étaient nouvelles, en s'impliquant intérieurement et en réfléchissant intensivement. Ce serait antiéconomique. Nous avons non seulement besoin d'actes automatisés, mais aussi de pensées schématisées pour maîtriser la masse des exigences intellectuelles »¹³¹.

Nous avons vu que les contraintes qui pèsent sur le système cognitif poussent les agents cognitifs, qu'ils soient ou non journalistes, à développer des moyens économiques de traiter l'information. Les

¹²⁶ GIDDENS, A. *La constitution de la société : éléments de la théorie de la structuration*. Paris : Presses Universitaires de France, 1987.

¹²⁷ AKOUN, A. et ANSART, P. *Dictionnaire de sociologie*. Paris : Éditions du Seuil, 1999. P. 251.

¹²⁸ Ibid. P. 292.

¹²⁹ BERGER, P. L. et LUCKMANN, T. *La construction sociale de la réalité*. Paris : Méridiens Klincksieck, 1996.

¹³⁰ CHARRON, J. *La nature politique...* P. 14.

¹³¹ BENESCH, H. *Atlas de la psychologie*. Paris : Librairie générale française, 1995. P. 187.

schémas, les heuristiques et l'automatisme de certains processus cognitifs sont des réponses économiques aux contraintes cognitives. Mais le journaliste est d'autant plus porté à développer des stratégies rapides et efficaces que son activité cognitive professionnelle consiste justement à exploiter une grande masse d'information et à maîtriser d'importantes contraintes de temps. La production quotidienne d'un ou de plusieurs reportages et les heures de tombée, limitent le traitement cognitif accordé à l'information (en termes de durée, évidemment, mais aussi par conséquent en termes d'effort cognitif qu'il est possible de fournir) et les possibilités d'appréhension de l'environnement. Si un journaliste désire être précis, il doit procéder à un traitement systématique de l'information provenant de l'environnement. Mais l'heure de tombée l'oblige souvent à comprimer sa recherche d'information. Les journalistes n'ont d'autre choix que de développer de telles façons de traiter l'information s'ils veulent maintenir un rythme de production compatible avec les exigences de l'entreprise médiatique, sous la pression d'une d'information complexe et abondante ; c'est ce que permet le traitement heuristique¹³².

Les objectifs fondamentaux assignés au journaliste, à savoir la recherche du potentiel journalistique dans les occurrences et la réalisation d'un texte de nouvelle distinguent le traitement cognitif des journalistes de celui des individus ordinaires. « If we ask « Why do people structure and access information as they do ? » a reasonable answer would be, « [t]o accomplish the tasks they face in everyday life »... »¹³³. C'est en premier lieu pour en arriver à produire rapidement et efficacement leurs nouvelles que les journalistes acquièrent et naturalisent les routines cognitives spécifiques qui les caractérisent en tant que professionnels du traitement de l'information.

En somme, bien que la pratique journalistique soit la résultante d'actions individuelles de la part des journalistes, elle constitue un effet de système explicable par le fait que les journalistes ont assimilé mentalement les conditions de production de l'information. Ceux-ci apprennent leur métier en appliquant de façon répétitive les mêmes critères, procédures et manières de faire. Mais pour que ces pratiques soient effectives, elles doivent avoir un équivalent cognitif, au sens où elles se situent d'abord et avant tout dans l'intellect des journalistes. Les schémas et les heuristiques constitueraient des stratégies, éprouvées par la routine, qui permettent aux journalistes de traiter l'information de façon économique et efficace. Ces stratégies cognitives expriment en quelque sorte « des réponses standardisées ou des modèles de décisions préétablis par lesquels le journaliste réagit aux situations qu'il rencontre de façon récurrente dans l'exercice de son métier et qui, à force d'usage, apparaissent naturelles et allant de soi »¹³⁴ (Charron, 2001 : 18).

Trois situations de traitement de l'information

Pour pouvoir relater une occurrence, le journaliste doit se former, dans sa mémoire de travail, un modèle mental de cette occurrence, ce que van Dijk appelle un modèle d'événement. Selon Le Ny, ce modèle mental correspond à une « représentation sémantique transitoire qui est le résultat du

¹³² « Heuristics, rather than more complete and formal analysis, are employed most when there is great time pressure or when one's cognitive processing system is taxed or overload » (SHERMAN, J. et CORTY, E. « Cognitive heuristics ». In Wyer, R. S. et Srull, T. K. *Handbook of social cognition*. Vol. 1. Hillsdale : Lawrence Erlbaum Associates, 1984. P. 245). « People in trying to sort and make sense of stimuli often take mental shortcuts and fall back on familiar and preferred cognitive routines » (STOCKING, S. H. et GROSS, P. H. *How do journalists think?* P. 4).

¹³³ SYPHER, H. E. et APPLGATE, J. L. « Organizing communication behavior: the role of schemas and constructs ». In Bostrom, R. N. *Communication yearbook*. Vol. 8. Beverly Hills : Sage, 1984. P. 316.

¹³⁴ CHARRON, J. *La nature politique...* P. 18.

traitement de l'information, de la compréhension, [et qui] est vue comme le produit conjoint de deux sources d'information travaillant en commun, [l'information nouvelle] et les structures cognitives. Ces deux sources peuvent contribuer plus ou moins largement à la représentation finale »¹³⁵. Mais dans bien des cas, soutient-il, ces « représentations sémantiques transitoires peuvent raisonnablement être regardées comme des *instanciations* des représentations durables de la mémoire à long terme »¹³⁶, telles nos schémas.

On peut ainsi imaginer trois situations de traitement qui expriment les différentes proportions qu'occupe chaque source d'information dans le modèle mental que se forme le journaliste d'une occurrence. La première situation correspond au traitement par les données. Le journaliste construit une représentation de l'occurrence principalement à partir de l'information nouvelle. On peut penser que cette situation se produit surtout lorsque le journaliste n'a pas de schéma correspondant à l'occurrence. Le journaliste doit alors procéder à un traitement systématique de l'information. Dans la deuxième situation, le journaliste construit une représentation de l'occurrence à l'aide de l'information nouvelle et de schémas en mémoire. Il procède donc à un traitement schématique de l'information pendant la couverture de l'occurrence. Mais on peut imaginer une troisième situation, où le journaliste ne possède pas beaucoup d'information nouvelle. C'est le cas, par exemple, lorsque le journaliste doit décider de couvrir tel ou tel événement à partir d'information parcellaire. Par exemple, le journaliste doit décider s'il se rendra à telle conférence de presse, s'il couvrira telle manifestation, s'il assistera à telle séance parlementaire, etc. Comme ces occurrences ne se sont pas encore produites, le journaliste dispose de peu d'information ; il sait peut-être de quoi il s'agit, mais il ne sait pas encore quelle information rapporter, voire s'il y aura quelque chose à rapporter. Dans ces situations, on peut penser que les schémas des journalistes occupent un poids important dans la formation du modèle mental de l'occurrence. Si le journaliste est capable de se former une représentation conforme à l'occurrence à venir avec pour seule information ses schémas, alors il sera en mesure d'anticiper cette occurrence. La figure suivante présente ces trois situations de traitement de l'information. Le nombre de flèches correspond au poids approximatif de chaque source d'information.

¹³⁵ LE NY, J-F. *Science cognitive et compréhension du langage*. P. 198-199.

¹³⁶ *Ibid.* P. 220.

être interprétées par les journalistes comme un « autre Vietnam »¹³⁸. Les sociologues du journalisme ont bien montré que les journalistes recourent fréquemment à des modèles d'événements antérieurs par souci d'insérer les sujets d'actualité dans la perspective d'événements connus. Cette opération est appelée le « pegging ». Dans une perspective cognitive, on peut penser que les journalistes cherchent ainsi à ancrer leur reportage dans le cadre d'événements antérieurs, puisque ceux-ci représentent une structure d'information en mémoire à partir de laquelle il est possible de donner du sens à l'information nouvelle ; cette structure est utile aussi bien aux lecteurs qu'aux journalistes puisque ces événements antérieurs servent aussi de grille d'interprétation pour interpréter les textes de nouvelle.

Comme les schémas, ces modèles d'événements antérieurs permettraient d'anticiper l'information nouvelle. En catégorisant un éventuel conflit armé en pays étranger auquel les États-Unis entendent participer comme une autre guerre du Vietnam, le journaliste est en mesure d'anticiper le potentiel journalistique de ce conflit selon les catégories utilisées lors de la couverture de la guerre du Vietnam (par exemple en insistant sur le nombre de victimes américaines ou sur le coût de l'intervention).

Toutefois, bien que les modèles d'événement en mémoire épisodique semblent jouer un rôle dans le reportage, nous ne les considérerons pas plus longuement ici, si ce n'est que de façon allusive. En effet, puisque nous nous sommes fixé au départ l'objectif de décrire les régularités de la pratique, il nous semble plus important d'étudier le rôle des schémas dans l'anticipation des occurrences, étant donné que ces schémas sont des structures abstraites, auxquelles le journaliste peut avoir recours fréquemment. Toutefois, on peut penser que c'est à la suite de la rencontre récurrente d'événements particuliers similaires, à propos desquels correspondent des modèles d'événement, que les journalistes sont en mesure de généraliser ces modèles sous forme de schéma¹³⁹.

Analyse de la compétence journalistique

L'analyse de la compétence journalistique implique plusieurs ordres de considérations, qu'il importe de distinguer clairement. Nous envisagerons 1) deux dimensions impliquées par la compétence, la capacité et l'efficacité ; 2) l'existence de critères d'intérêt médiatique, dans l'application desquels se manifeste la compétence ; 3) la notion de pertinence, à laquelle se ramènent en définitive les critères d'intérêt médiatique ; et enfin 4) le lien entre la pertinence et le développement des schémas.

La compétence journalistique implique deux dimensions. On peut d'abord l'envisager en termes de capacité. Il s'agit alors d'une mesure discrète de la compétence : ou bien le journaliste possède les rudiments essentiels à sa profession ou bien il ne les possède pas, auquel cas il n'y a pas lieu de parler de compétence, ni même de « journaliste ». Dans cette perspective, il nous faut présenter les

¹³⁸ On pourrait multiplier les exemples de ce genre. Ainsi, tous les événements se terminant par le suffixe « gate » et impliquant du camouflage en haut lieu sont l'expression du modèle d'événement communément appelé « Watergate ».

¹³⁹ « Fiske et Dyer's research (1985) demonstrates that schema development proceeds from an initial learning of a number of independent and unintegrated components to a single and integrated schematic unit with strong associative links between the components. These associative links become strengthened through experience and use so that the entire structure is activated by triggering any of its components » (AUGOUSTINOS, M. et J. M. INNES. « Towards an integration... ». P. 225).

éléments cognitifs dont le journaliste a absolument besoin pour mener à bien son traitement de l'information. L'existence d'un répertoire de schémas, propre à l'exercice de la pratique, permettrait de caractériser la compétence journalistique en termes de capacité. On peut aussi rendre compte de la compétence journalistique en termes relatifs. Dans ce cas, la compétence du journaliste se mesurerait notamment à l'aisance qu'il manifeste à reconnaître le potentiel journalistique d'une occurrence. La facilité et la rapidité d'identification des occurrences à potentiel journalistique seraient d'autant plus grandes que le journaliste serait compétent ou expérimenté.

En ce qui concerne le traitement de l'information, la compétence journalistique implique principalement la détection des occurrences, leur évaluation et leur sélection. Pour expliquer ces procédures, les sociologues ont recours à un système de critères d'intérêt médiatique. Rappelons brièvement ces critères à la façon dont les a définis van Dijk : la nouveauté, la consonance, la déviance, la négativité ainsi que la proximité géographique et idéologique¹⁴⁰.

D'un point de vue cognitif, les critères d'intérêt médiatique font office de *principe de pertinence*, au sens où l'entendent Sperber et Wilson. Ces derniers expliquent, dans un contexte plus large, que l'agent cognitif traite l'information nouvelle en fonction de sa pertinence¹⁴¹. La pertinence d'une information nouvelle n'est pas une propriété intrinsèque de cette information, mais se manifeste lorsque son traitement entraîne des *effets contextuels* provoqués dans un processus d'inférence. Pour engendrer des effets contextuels, l'agent cognitif doit placer l'information nouvelle N dans le contexte de l'information ancienne A. Autrement dit, la pertinence résulte de la contextualisation de N dans A. L'information ancienne est extraite, soit d'une situation de traitement antérieure à l'occurrence, soit de connaissances en mémoire, entre autres sous formes de schémas.

Considérons l'exemple d'un journaliste qui assiste à la conférence de presse d'un politicien. Lors de la conférence, le politicien laisse échapper une remarque suggérant que les citoyens ne connaissent rien de la politique. Imaginons que le journaliste possède une information ancienne, contenue dans un schéma sur les politiciens¹⁴², selon laquelle ces derniers se montrent *officiellement* respectueux des électeurs (puisque leur avenir politique dépend de ces derniers ou simplement parce qu'ils en sont les représentants élus). Mise en relation avec l'information nouvelle, cette information ancienne engendre un effet contextuel pertinent du point de vue journalistique. Il y a *contradiction* entre le comportement normalement attendu d'un politicien, selon le schéma, et le comportement d'un individu particulier appartenant à cette catégorie : c'est donc un *scandale*. Par contre, la même remarque émanant du portier de l'hôtel où a lieu la conférence n'aurait certes pas le même effet ; cette information nouvelle serait considérée non pertinente (au sens où elle serait dépourvue d'effet contextuel intéressant)¹⁴³. La combinaison d'informations nouvelle et ancienne est donc essentielle

¹⁴⁰ La liste n'est pas exhaustive et varie selon les auteurs. D'ailleurs, notre propos ne vise pas à discuter de la validité des critères d'intérêt médiatique, forcément variables dans le temps et l'espace, mais plutôt de rendre compte, à partir de l'existence de tels critères, de la pertinence journalistique de l'information, comme nous le verrons.

¹⁴¹ « Le but cognitif particulier que poursuit un individu à un moment donné est toujours un cas particulier d'un but plus général : maximiser la pertinence de l'information traitée » (SPERBER, D. et WILSON, D. *La pertinence*. P. 80).

¹⁴² Les caractéristiques des schémas discutés dans ce rapport de recherche et données en exemple sont celles que l'auteur a pu observer dans la pratique journalistique nord-américaine, en particulier au Québec francophone. En conséquence, un lecteur étranger pourrait ne pas reconnaître ici les schémas précis présents chez les journalistes de sa communauté culturelle.

¹⁴³ On pourrait objecter que c'est le statut de la source qui présente un intérêt médiatique. En effet, le politicien occupe un statut plus élevé que le portier dans la hiérarchie des référents journalistiques. Mais supposons que la remarque ait été prononcée par un meurtrier en série, qui occupe, tout autant que le politicien, un statut élevé. Le schéma du meurtrier en série ne comprend pas d'information permettant de contextualiser pertinemment la nouvelle information « les citoyens ne connaissent rien de la politique ». C'est pourquoi le même énoncé, prononcé par

pour déterminer la pertinence journalistique de ce que perçoit le journaliste. Dans les articles de presse, c'est par leur mise en relation les uns avec les autres que les différents énoncés font voir leur pertinence journalistique : 1) « Une entreprise annonce des profits records pour l'année en cours », mais 2) « Le mois suivant, elle congédie un grand nombre d'employés »¹⁴⁴. Ces deux informations ne sont pas réunies arbitrairement, mais de façon à présenter une nouvelle information présentant un intérêt médiatique.

Selon Sperber et Wilson, la recherche de la pertinence n'est pas un simple processus d'identification, mais consiste plutôt à maximiser la pertinence de l'information traitée. « Pour maximiser la pertinence d'une [information nouvelle], il faut choisir le meilleur contexte de traitement possible »¹⁴⁵. Toutefois, la maximisation de la pertinence ne se réalise pas seulement en termes d'effet, comme on pourrait le comprendre de ce qui précède, mais aussi en termes d'effort. Ainsi, moins l'effort de traitement à accorder à une information nouvelle est grand, plus cette information sera pertinente¹⁴⁶.

Il existe un lien étroit entre les schémas que développent les journalistes et la maximisation de la pertinence. En effet, dans une perspective à long terme, les schémas se développeraieent précisément pour maximiser la pertinence journalistique de l'information, c'est-à-dire pour générer des effets contextuels davantage pertinents, d'un point de vue journalistique, et pour réduire l'effort de traitement. Autrement dit, les schémas des journalistes se développeraieent pour faciliter la reconnaissance et le traitement des informations qui ont un potentiel journalistique.

[L]a manière dont l'information est regroupée en blocs peut, en principe, faciliter ou gêner la recherche de la pertinence ; on peut supposer que les formes de regroupement qui facilitent la recherche de la pertinence tendent à l'emporter. Inversement, la recherche de la pertinence favorise peut-être la construction et l'enrichissement de blocs d'un certain type¹⁴⁷.

Ce sont ces « blocs d'un certain type » que nous chercherons principalement à décrire. Dans le chapitre 2, nous avons caractérisé le schéma comme une structure d'information qui se développe selon l'expérience subjective des agents cognitifs. Dans le cas qui nous intéresse, cet agent est un journaliste qui cultive ses schémas dans le contexte de sa pratique professionnelle. Concrètement, cela veut dire que le journaliste développe ses schémas en y incorporant des informations qui contribuent à maximiser la pertinence journalistique des stimuli. Comme la pertinence journalistique

d'autres catégories d'acteurs que le politicien, ne serait pas pertinent. Par contre, l'énoncé « j'aime mes semblables », provenant du meurtrier en série, entrerait en contradiction avec le schéma de cette catégorie d'individus et serait donc pertinent en vertu des critères d'intérêt médiatique. Soulignons que le même énoncé apparaîtrait tout à fait normal, voire banal, donc dénué de pertinence journalistique, dans la bouche d'un politicien.

¹⁴⁴ Cet exemple met en relief le fait que l'information ancienne peut aussi se présenter dans une situation antérieure à l'occurrence, sans qu'un schéma n'intervienne.

¹⁴⁵ SPERBER, D. et WILSON, D. *La pertinence*. P. 219.

¹⁴⁶ Comment l'effort de traitement rendrait-elle l'information plus pertinente ? Comme l'expliquent Sperber et Wilson, la pertinence d'une information dépend de l'agent cognitif qui traite cette information. Ainsi, moins cet agent cognitif doit fournir d'effort pour déterminer la pertinence d'une information nouvelle, plus cette information lui semblera pertinente, c'est-à-dire que l'information sera plus pertinente pour cet agent cognitif que pour un autre qui devrait fournir plus d'effort de traitement.

¹⁴⁷ SPERBER, D. et WILSON, D. *La pertinence*. P. 226.

découle des critères d'intérêt médiatique, les journalistes incorporent à leurs schémas des informations qui ont rapport à ces critères.

Une théorie cognitive de la compétence journalistique

Dans cette section, nous proposerons une théorie cognitive de la compétence journalistique en insistant sur la façon dont les journalistes développent leurs schémas et dont ils « raisonnent » lorsqu'ils traitent l'information.

Les trois niveaux d'information du schéma

Si l'on considère les schémas des journalistes du point de vue de leur développement, il est possible de discerner trois niveaux d'information. Si ces niveaux d'information constituent des outils analytiques de nature théorique, les structures schématiques, quant à elles, existent empiriquement dans l'intellect du journaliste. L'utilité théorique des niveaux d'information est d'aider à comprendre le développement des schémas des journalistes du point de vue de leur complexité¹⁴⁸ et de leur spécialisation. Les niveaux analytiques renvoient à différents types d'information dont s'enrichit progressivement un même schéma, et qui rendent compte de l'amélioration de la capacité du journaliste à maximiser la pertinence journalistique de ce qu'il perçoit. Il importe de souligner, toutefois, que nous ne nous plaçons pas du point de vue du développement réel des schémas ; en d'autres termes, notre analyse ne vise pas à décrire le processus par lequel le journaliste acquiert concrètement ses schémas. Néanmoins, au passage, nous aborderons la question du développement réel des schémas, notamment en ce qui a trait à leur complexité, en comparant les capacités du journaliste novice et du journaliste expérimenté.

Chaque niveau d'information implique deux types de contenu dont chacun renvoie à une catégorie spécifique d'objets. Par analogie avec le fonctionnement du système linguistique, nous pourrions dire que pour être en mesure de rapporter les occurrences, le journaliste doit posséder un lexique, c'est-à-dire un répertoire composé de schémas de référents (le monde naturel et social, objet de sa pratique), et maîtriser les règles de grammaire, c'est-à-dire posséder des schémas de reportage (les techniques de collecte et de traitement de l'information). Chaque niveau se caractérise, en somme, par un accroissement de la complexité des deux points de vue du « lexique » et de la « grammaire ».

Au premier niveau, les schémas qui forment le répertoire de référents contiennent des informations nécessaires à l'activité cognitive du journaliste, mais ces informations n'ont pas été acquises par le journaliste dans le cadre de son activité ou de son expérience professionnelle. À ce niveau, le schéma est constitué du savoir du journaliste *en tant qu'agent cognitif ordinaire*. Les informations présentes dans ses schémas le sont aussi dans ceux d'un grand nombre d'autres individus. De plus, à ce niveau, les schémas de reportage demeurent très rudimentaires et se ramènent à la vision du journalisme entretenue par le sens commun. Au deuxième niveau, les schémas contiennent de l'information acquise par le journaliste, au cours de sa pratique, c'est-à-dire en tant qu'agent cognitif spécialisé. Les deux types de schémas (de référents et de reportage) sont plus complexes et

¹⁴⁸ Il n'est pas inutile de rappeler ici que la complexité d'un schéma se définit selon la quantité et la nature de l'information. Au fin de l'analyse, la complexité qui nous occupera dans les prochaines lignes concerne uniquement la nature de l'information.

permettent mieux qu'au premier niveau de maximiser la pertinence journalistique des occurrences. Toutefois, les deux types de schémas demeurent assez indépendants l'un de l'autre. Au troisième niveau, les informations relatives à ces deux types de contenu (sur le référent et la manière de le rapporter) se combinent à l'intérieur d'un même schéma, qui s'organise autour de ce que le journaliste définit comme un événement médiatique. Le schéma d'événement sert alors à représenter les occurrences qui se répètent fréquemment dans l'environnement et qui présentent un intérêt médiatique évident. En conséquence, d'un niveau à l'autre, les schémas du journaliste s'avèrent des raccourcis de plus en plus efficaces : ils lui permettent de minimiser l'effort de traitement à fournir pour évaluer la pertinence journalistique de l'information nouvelle et de produire des effets contextuels de plus en plus grands.

Précisons à nouveau que ces trois niveaux ne renvoient pas à des catégories différentes de schémas. D'un niveau à l'autre, c'est plutôt le type d'information que contiennent les schémas ou leur structure qui évoluent. Ainsi, le journaliste ne se forme pas, au deuxième niveau, un nouveau schéma, mais intègre un nouveau type d'information, relié aux critères d'intérêt médiatique, qu'il ajoute aux informations déjà présentes dans son schéma. En outre, le type d'information que nous décrivons au premier niveau continue de se développer, aux deuxième et troisième niveaux.

Naturellement, l'objectif du présent exercice n'est pas de dénombrer tous les schémas utiles aux journalistes ni de décrire l'intégralité de leur contenu. Il s'agirait d'une ambition démesurée, puisque le nombre des schémas activés par l'ensemble des journalistes doit permettre de décrire la réalité journalistique dans son intégrité. C'est pourquoi nous nous intéresserons non pas tant au contenu sémantique spécifique de chaque schéma qu'à la nature et à la fonction, dans l'activité cognitive des journalistes, de l'information contenue dans ces schémas.

Premier niveau : les schémas de base

Au premier niveau, les schémas comprennent des informations acquises par le journaliste *en tant qu'agent cognitif ordinaire*. Autrement dit, les informations contenues dans ses schémas correspondent, soit à des informations issues de l'expérience *antérieure* à son entrée dans le journalisme, soit à des informations *indépendantes* de son expérience de journaliste. Ces informations n'ont rien à voir avec les critères d'intérêt médiatique et sont, en fait, accessibles à n'importe quel agent cognitif (par exemple : des informations concernant le fonctionnement des institutions politiques). Les informations présentes dans les schémas, à ce niveau, permettent de contextualiser l'information nouvelle mais s'avèrent insuffisantes pour maximiser la pertinence journalistique des stimuli. Ainsi, les schémas qui ne contiendraient que de l'information de ce premier niveau ne contribueraient qu'indirectement à établir la pertinence journalistique de l'information nouvelle. Nous aurons l'occasion de préciser comment le journaliste est en mesure d'établir la pertinence journalistique d'une information nouvelle au moyen de tels schémas.

Pour illustrer ce que nous entendons à ce niveau par les schémas de référents, considérons un journaliste novice assigné aux affaires politiques. Ce journaliste disposerait de schémas sur les politiciens, leurs motivations et leurs objectifs, sur les partis politiques et leurs chefs de partis, sur les campagnes électorales et les stratégies politiques, etc. Le schéma de politicien renfermerait de l'information congruente avec l'activité de politicien : prononcer des discours, prendre position sur les enjeux sociaux, dénoncer les adversaires politiques, faire campagne, serrer des mains, signer des accords, etc. La plupart de ces informations font partie des schémas entretenus par les citoyens ordinaires sur leurs dirigeants politiques.

De même, les schémas de reportage contiendraient des informations élémentaires sur les activités journalistiques telles que se les représentent les agents cognitifs ordinaires : lors d'une conférence de presse, une source s'adresse à plusieurs journalistes réunis dans un même lieu ; lors d'une entrevue, le journaliste pose des questions à une source ; une nouvelle commence généralement par un gros titre ; etc. Au mieux, les informations liées à ces scripts pourraient avoir été acquises dans les manuels de journalisme ; toutefois, comme ces connaissances théoriques n'ont jamais été mises à l'épreuve, elles ne se comparent en rien aux connaissances que le journaliste expérimenté aura accumulées au fil de son expérience.

À ce niveau, les deux types de schémas sont indépendants l'un de l'autre. Le journaliste doit réfléchir explicitement aux informations qu'il veut incorporer dans ses textes de même qu'il doit établir consciemment les procédures à suivre pour obtenir ces informations. On pourrait dire que le journaliste doit se préoccuper de problèmes auxquels il ne possède pas d'emblée de réponse.

Deuxième niveau : les schémas journalistiques

Les schémas associés au deuxième niveau se caractérisent par le fait qu'ils incorporent des informations acquises en fonction de l'expérience professionnelle du journaliste. Ces informations permettent de détecter plus facilement la pertinence journalistique des occurrences.

Les schémas de référents

Au deuxième niveau, les *schémas de référents* se caractérisent par le fait qu'ils incorporent des informations acquises en fonction des critères d'intérêt médiatique, étant entendu qu'ils servent d'abord, comme les schémas associés au premier niveau, à représenter des référents. Les informations relatives à ces critères sont introduites parce qu'elles permettent de maximiser la pertinence journalistique des stimuli associés à ces référents. Autrement dit, à ce niveau, les schémas permettent de déceler la pertinence journalistique plus facilement que les schémas que développerait, sur les mêmes référents, un agent cognitif ordinaire.

Comme les schémas représentent une structure d'information liée à l'habitude (l'habitude comportant un sens historique et prédictif), ils constituent de puissants générateurs de nouvelles. Revenons à l'exemple du schéma de politicien présenté au premier niveau. Au deuxième niveau, ce schéma pourrait comprendre des informations sur les situations conflictuelles dans lesquelles sont parfois plongés les politiciens : conflit d'intérêt, fraude, corruption, mensonge, etc. Il ne faudrait pas en conclure que le journaliste considère tous les politiciens comme des menteurs, auquel cas il aurait intégré ce trait dans un stéréotype du politicien. Il faut plutôt comprendre que le trait « mensonge » fait partie de la structure habituelle d'un schéma sur les politiciens, non pas parce que les politiciens mentent constamment (ce qui serait typique du stéréotype), mais parce que ce trait répond à un critère d'intérêt médiatique. En d'autres termes, le mensonge représente un événement envisageable, auquel le journaliste peut s'attendre de la part des politiciens et qui, le cas échéant, deviendra matière à nouvelles. C'est pourquoi le journaliste intégrera progressivement à sa représentation du politicien des informations lui permettant de maximiser la pertinence journalistique d'actes que cette catégorie d'individus est susceptible de poser. Lorsque le journaliste examine la vie politique, ses schémas constituent alors une grille de lecture, voire une piste de recherche, qui

induit son système perceptif à reconnaître des occurrences qui se classeraient, par exemple, sous la catégorie « mensonge »¹⁴⁹.

Grâce à ces schémas, le journaliste devient à même de percevoir automatiquement l'intérêt médiatique dans les occurrences mettant en scène les référents sur lesquels il a développé des schémas¹⁵⁰. Cette pertinence ne dépend alors pas tant de l'environnement que du contenu même des schémas ; le journaliste connaît au préalable l'information pertinente qui l'intéresse. Autrement dit, la pertinence journalistique d'une information existe indépendamment de son instanciation ; elle est présente dans l'intellect du journaliste avant même de se produire dans une occurrence. L'essentiel de l'activité journalistique consisterait dès lors à reconnaître cette information pertinente dans les occurrences, d'où une réduction substantielle de l'effort de traitement.

Ses schémas lui tenant lieu de piste de recherche, le journaliste ne se contente pas de reconnaître la pertinence dans les stimuli, il la recherche de son propre chef. Ainsi, au deuxième niveau, les schémas de référents sont des instruments de créativité professionnelle : ils servent à formuler des hypothèses implicites sur le comportement des acteurs sociaux, à concevoir et formuler des questions à leur intention. Ces questions, dont les journalistes se servent pour obtenir une information, qu'ils connaissent souvent au préalable, sont motivées par cette recherche de pertinence. Lors de la rédaction de son reportage, le journaliste peut aussi puiser à même ses schémas pour inférer des informations nouvelles (des conclusions, des suppositions, des attributions, etc.) et même ajouter des informations absentes d'une occurrence.

Les schémas de reportage

Les journalistes développent aussi, à partir de leur expérience subjective, des schémas sur l'activité de reportage. Ces *schémas de reportage* s'élaborent, comme tous les schémas, pour favoriser la recherche de la pertinence. Toutefois, ils ne s'organisent pas en fonction des critères d'intérêt médiatique proprement dits mais plutôt en fonction des tâches cognitives associées à l'activité de reportage ; ils contribuent à la recherche de la pertinence journalistique en orientant les processus à mettre en œuvre pour l'atteindre. Par exemple, ces schémas doivent permettre de faire le lien entre les contraintes de la pratique (les sources doivent être crédibles) et l'environnement (certaines sources sont typiquement plus crédibles que d'autres). L'emploi récurrent de sources institutionnelles pourrait ainsi être interprété comme la réponse à un schéma privilégié de sélection des sources d'information, les journalistes devant constamment s'assurer que leurs sources sont crédibles. Cette crédibilité se serait alors fixée dans un schéma sur les sources institutionnelles.

¹⁴⁹ Pour bien comprendre la particularité des schémas de référents journalistiques de ce deuxième niveau, considérons la représentation d'un environnement quelconque réalisée au moyen de cartes géographiques. Celles-ci répondent aux besoins d'une grande variété d'utilisateurs : il existe des cartes touristiques, routières, géologiques, démographiques, etc. Les cartes touristiques, par exemple, indiquent aux voyageurs les lieux d'intérêt, les monuments, les musées, etc. Analogiquement, nous pensons que les schémas de référents peuvent se comparer à un type de carte spécifique, soit à une « carte journalistique », qui répond aux besoins des journalistes et qui leur permet de s'orienter dans leur environnement (l'univers des référents) en rendant certaines informations saillantes.

¹⁵⁰ Nous ne voulons pas suggérer par là que toute l'activité du journaliste est inconsciente. Il nous apparaît nécessaire de souligner encore une fois la différence entre le contenu sémantique résultant de l'activité de traitement de l'information, qui est bien évidemment conscient, et l'influence des schémas sur cette activité, qui échappe généralement à l'agent cognitif. Ainsi, même si le journaliste porte son attention consciente sur certains contenus sémantiques, il n'a pas nécessairement conscience de l'influence de ses schémas dans ce processus.

Le journaliste expérimenté et le novice se font tous deux une idée de la structure d'une nouvelle (la pyramide inversée, l'amorce, les cinq « W »), mais seul le journaliste expérimenté aura développé, par l'entremise de son expérience, des schémas de reportage. Par exemple, lors de la cueillette d'informations, un tel schéma inciterait le journaliste à recueillir une citation supportant un aspect de la nouvelle qu'il désire développer¹⁵¹. Un autre schéma suggérerait aussi que telle information serait davantage saillante si elle était supportée par une source crédible, qu'il faut équilibrer les points de vue et donc les rechercher, etc. En l'occurrence, la présentation équitable des points de vue n'est pas qu'une composante de la structure conventionnelle d'une nouvelle, elle est une routine cognitive automatique qui entraîne les journalistes à rechercher ce type d'information dans la réalité. Bref, l'activité cognitive du journaliste est en quelque sorte consubstantielle à la définition de la nouvelle.

Illustrons cette proposition d'un exemple réel, tiré de notre observation. De manière à respecter l'heure de tombée, un journaliste entame la rédaction de son article même s'il n'a pas toute l'information nécessaire. Ne disposant pas de la déclaration d'une source importante, le journaliste présume néanmoins que celle-ci aura quelque chose à dire ; en conséquence, il prévoit l'emplacement et la teneur des citations à venir. Le propos éventuel se voit ainsi accorder, *a priori*, une valeur journalistique. Toutefois, comme le journaliste n'a pas reçu les commentaires de la source avant l'heure de tombée, il n'a d'autre choix que de biffer le passage annonçant la citation et de remanier son article en conséquence.

Cet exemple est riche d'enseignements. Étant donné que la nature de l'information attendue n'est pas connue du journaliste, la pertinence journalistique de cette information ne peut être établie qu'à l'aide de son savoir préalable. En d'autres termes, le journaliste possède des connaissances sur le statut de la source à partir desquelles il évalue la pertinence de l'information attendue ; à moins que, grâce à sa connaissance du milieu, le journaliste ne connaisse d'avance la teneur des propos attendus. Somme toute, c'est bien parce que le journaliste voulait rendre sa nouvelle pertinente qu'il aura imaginé des informations inexistantes et les aura incorporées son article.

En somme, bien que les deux types de schémas, de référent et de reportage, demeurent indépendants l'un de l'autre, ils permettent aux journalistes d'identifier plus facilement, voire automatiquement, les informations à inclure dans la nouvelle et les procédures à suivre pour ce faire. À ce moment, le travail du journaliste va de soi ; il n'a pas besoin de réfléchir systématiquement à ce qu'il doit faire, puisque son travail est orienté par son bagage schématique d'information.

Troisième niveau : les schémas d'événements

Parmi les schémas les plus courants dans le répertoire cognitif des journalistes, les scripts occupent une place de premier plan¹⁵² étant donné que dans le journalisme, le référent typique, l'événement,

¹⁵¹ Il y aurait même, selon nous, des schémas spécifiques, communs à l'ensemble des journalistes, guidant la sélection des citations, comme le suggère cet exemple tiré de notre observation. Il arrive souvent qu'une même citation se trouve dans le texte de plusieurs journalistes qui ont couvert le même événement. Comment expliquer que, sans se consulter, plusieurs journalistes posent le même jugement sur la valeur journalistique d'une citation autrement qu'en admettant l'existence d'un savoir commun implicite dans l'intellect des journalistes, qui dirige leur choix d'information : « ...if two newswriters behave the same way in spite of individual differences, they are responding to similar work routines » (SHOEMAKER, P. J. et REESE, D. *Mediating the message*. New York : Longman, 1991. P. 115).

¹⁵² « Scripts are perhaps the single most important consideration for media researchers, as news and information is presented in these terms » (WICKS, R. H. « Schema theory and measurement in mass communication research:

a pour propriété essentielle de se dérouler dans le temps. En effet, le journaliste modèle la structure de ses schémas sur ce que le « journalisme » définit comme un événement médiatique. Pour ce faire, il combinera son savoir sur les référents et son savoir sur la pratique de manière à ne former qu'un seul schéma.

Ainsi, le journaliste développe des schémas d'événements¹⁵³ à propos d'occurrences qui se répètent de façon récurrente dans l'environnement. « Story schema (...) « is, similar to a script, a hierarchical memory clustering that represents prototypical story structure, including typical story elements and information about how the elements are interrelated » »¹⁵⁴. Ces scripts, caractéristiques du troisième niveau des schémas, s'élaborent pour représenter adéquatement l'occurrence d'un point de vue journalistique, c'est-à-dire pour s'assurer que toutes les informations d'intérêt médiatique soient extraites de l'occurrence et se conforment à la structure de la nouvelle (par exemple, des informations pertinentes concernant les cinq « W »).

Ces scripts s'avèrent encore plus efficaces que les schémas de référents, car, lorsqu'il y recourt, le journaliste n'a qu'à associer l'occurrence entière au schéma correspondant. Grâce à ces scripts éprouvés par l'expérience, le journaliste dirige son attention sur des occurrences qui présentent un intérêt médiatique assuré. Avec toutes les nuances qu'une telle suggestion exige, on pourrait dire que le journaliste ajuste plus les occurrences à sa perception qu'il n'ajuste sa perception aux occurrences¹⁵⁵. Ainsi, le schéma « accident mortel de la route » est susceptible de former un schéma d'événement du fait de son caractère dramatique et récurrent. De tels accidents sont systématiquement rapportés dans les médias, tandis que d'autres, non moins dramatiques (empoisonnement, crise cardiaque, etc.), mais qui ne bénéficient pas de l'attention résultant de schémas routiniers, sont sous-représentés¹⁵⁶.

Lors du processus rédactionnel, notamment, le journaliste doit organiser les bribes d'information recueillies. Il peut alors regrouper ces informations de façon cohérente autour du schéma

theoretical and methodological issues in news information processing ». In Deetz, S. A. *Communication yearbook*. Vol. 15. London : Sage, 1992. P. 120).

¹⁵³ « Dans la pratique, le journaliste possède, du fait de son expérience et de sa familiarité avec les conventions du milieu professionnel, des définitions stéréotypées d'événements... » (de BONVILLE, J. « Les notions de texte... ». P. 121).

¹⁵⁴ WICKS, R. H. « Schema theory and measurement... ». P. 132.

¹⁵⁵ « One way that newswriters streamline work in order to compensate for varying departures from the daily routine is through typifying news into a predictable scheme of actors, settings, and story plots. Typification causes journalists to view and modify occurrences as close to their prototypes, or to ignore them if they stray too far, so that the scheme of stories in the culture of journalism actually serves as its own authority for interpretation » (Berkowitz, cité dans de BONVILLE, J. « Les notions de texte... ». P. 136).

¹⁵⁶ Cet exemple appelle des précisions. Les journalistes développent par la routine des moyens de récupérer les accidents récurrents qui présentent un intérêt médiatique évident ; par exemple, en interrogeant méthodiquement les corps policiers à leur sujet, ce qui n'est pas le cas pour d'autres catégories d'accident. Cette opération méthodique correspond au « filet à nouvelles » (« news net ») décrit par Tuchman (*Making news*), mais il est évident qu'un tel dispositif ne pourrait pas être mis en branle si les journalistes ne possédaient pas au préalable une représentation en mémoire de ces événements. Ainsi, par la récurrence de ses perceptions, le journaliste en vient à réduire son champ d'observation à un répertoire limité d'occurrences. Ce faisant, il augmente sa capacité d'exploiter rapidement et efficacement ces types d'occurrences lorsqu'elles se présentent dans le cours de l'actualité. Or, c'est là le cercle vicieux de l'information journalistique. Parce que les journalistes privilégient les occurrences qui sont des instances de schémas éprouvés, ces occurrences obtiennent une attention privilégiée et apparaissent plus souvent dans le journal.

d'événement, composé d'éléments variables et d'éléments invariables. En fait, le journaliste n'a qu'à remplir, durant la collecte d'informations, les cases vides de son schéma par de l'information particulière aux occurrences (éléments variables), l'information typique (éléments invariables) étant en quelque sorte connue et déjà organisée par le schéma. Ainsi, seuls les renseignements sur les référents *particuliers* constitueraient la *nouvelle* information (à quel moment exact ?, à quel endroit précis ?, de quel politicien particulier s'agit-il exactement ?, etc.). Comme le suggèrent Stocking et Gross, « recall and reconstruction may include drawing information from both the real-world event and the stored memorial event. Thus, one frequently goes beyond the information abstracted and selected from the target event and fills in any missing pieces from events like it stored in memory »¹⁵⁷.

Ces schémas d'événements servent non seulement à la description des événements au fur et à mesure de leur occurrence, mais ils permettent aussi de les anticiper. Le cas échéant, ces représentations sont activées avant même que ne débute la collecte d'information et guident les journalistes dans la couverture d'événements à venir. Comme ces schémas d'événements présentent par définition un intérêt médiatique, ils s'avèrent des raccourcis très efficaces si l'occurrence attendue y correspond.

Ces schémas d'événements sont activés automatiquement grâce à la familiarité que le journaliste entretient avec son environnement¹⁵⁸. Toutefois, ils peuvent être amenés au niveau réflexif lorsqu'un problème survient lors de la couverture d'un événement. Par exemple, le journaliste active un script en vertu duquel un politicien cherche à étouffer un scandale. Si le schéma est adéquat, le journaliste rédige l'article prévisible ; s'il s'avère inadéquat, le journaliste peut être amené à réfléchir aux propriétés de l'occurrence en question afin d'y ajuster son reportage. Ce faisant, le journaliste ne se rend pas compte pour autant que cette réflexion s'impose du fait que le schéma s'est avéré inadéquat. Certes, à l'occasion de ce processus réflexif, le contenu sémantique du schéma peut être explicitement évoqué, mais le fait qu'il ait pu utiliser une représentation anticipée de l'événement échappe sans doute au journaliste ; il aura plutôt conscience d'avoir analysé les propriétés de la réalité extérieure.

Pour illustrer un schéma d'événement permettant l'anticipation des occurrences, considérons l'exemple de la couverture d'un incendie. Le journaliste qui se présente sur le terrain n'a qu'à remplir les informations manquantes de son schéma d'incendie : la cause de l'incendie (criminelle ou accidentelle), le lieu où s'est déclaré l'incendie, le montant des dommages (surtout lorsqu'il est élevé), le nombre de victimes ou de locataires mis à la rue (surtout s'il est important), etc. De plus, le journaliste sait à qui s'adresser pour obtenir ces informations : les pompiers, les policiers, les locataires, les représentants des compagnies d'assurance. Ces définitions d'événements sont si profondément ancrées dans la routine cognitive du métier que les journalistes sentent le besoin de mentionner les renseignements impliqués par le schéma, mais absents d'une occurrence particulière : « le montant des dommages est inconnu », « les autorités ne connaissent pas la cause de l'incendie », « l'identité de la victime n'a pas été révélée », etc. À quoi imputer ces assertions qui ne proviennent pas de l'environnement, sinon au contenu même des schémas des journalistes ?

¹⁵⁷ STOCKING, S. H. et GROSS, P. H. *How do journalists think?* P. 11.

¹⁵⁸ Stocking et Gross montrent que la familiarité avec un type d'événement, qui résulte de l'expertise, augmente la probabilité qu'une théorie à propos de cet événement soit activée automatiquement (STOCKING, S. H. et GROSS, P. H. *How do journalists think?* P. 23).

En fait, grâce à son schéma d'événement, le journaliste connaît d'avance les informations qu'il doit incorporer à sa nouvelle et les procédures lui permettant d'obtenir ces informations sont en quelques sorte inscrites dans son schéma. De cette façon, la couverture d'une occurrence se réalise automatiquement, sans que le journaliste n'ait à réfléchir intensément sur ce qu'il est en train de faire. Il consulte telles sources, pose telles questions et sélectionne telles informations d'une façon qui lui semble aller de soi, intuitive et naturelle.

On aura retenu de cette présentation que les schémas journalistiques, en particulier les schémas d'événements, fournissent assurément des contextes permettant de maximiser la pertinence journalistique de l'information nouvelle. Toutefois, l'utilisation de ces schémas, qui présente un avantage évident, ne va pas sans inconvénient. Il arrive, en effet, que ces schémas occupent un poids exagéré, amplifiant indûment la pertinence de l'information nouvelle. On pourrait dire alors que la pertinence de l'information nouvelle est artificielle puisqu'elle repose essentiellement sur le schéma du journaliste¹⁵⁹. Par exemple, le penchant qu'ont les journalistes à rapporter des informations concernant l'élite ferait en sorte d'exagérer la pertinence journalistique de ces informations, à tel point que leur pertinence reposerait exclusivement sur l'attention que les journalistes portent à l'élite, et non pas sur les actions ou propos de celle-ci.

Le raisonnement journalistique

Dans la section précédente, nous nous sommes intéressé au contenu des schémas, ce contenu pouvant être de nature descriptive (les schémas de référents) ou procédurale (les schémas de reportage). Dans la présentation qui suit, nous nous intéresserons aux « processus », tels que l'inférence ou l'heuristique, auxquels ces schémas sont associés dans le cours de la pratique journalistique. La fonction des schémas, aussi bien descriptifs que procéduraux, tient alors au fait qu'ils agissent à l'intérieur d'un processus. Autrement dit, alors que, dans la section précédente, nous envisagions la question du point de vue de l'information à traiter, soit en analysant le schéma en tant que structure d'information, il nous reste à aborder la façon dont le journaliste « raisonne » lorsqu'il traite cette information.

Ce « raisonnement » sur la pertinence des occurrences s'appuie, nous l'avons vu, sur les critères d'intérêt médiatique. Toutefois, pour le journaliste qui n'a pas encore intériorisé les critères d'intérêt médiatique, c'est-à-dire lorsqu'il n'a pas incorporé dans ses schémas de l'information relative à ces critères, l'évaluation de la pertinence exige une opération intellectuelle explicite et est, de ce fait, plus exigeante. Le journaliste doit alors prendre plus de temps pour évaluer l'information, et les inférences qu'il doit produire requièrent un effort plus grand. Ainsi, le novice a plus souvent recours au traitement systématique de l'information, lequel est susceptible d'entraîner des erreurs d'évaluation. Le novice peut produire des inférences menant à des conclusions non-pertinentes (d'un point de vue journalistique) lorsque, par exemple, ses inférences sont basées sur ses valeurs personnelles plutôt que sur les critères d'intérêt médiatique. En d'autres mots, le novice agirait par essai et erreur : ce qui lui paraît pertinent ne le serait pas nécessairement pour son rédacteur en chef¹⁶⁰.

¹⁵⁹ Ericson *et al.*, qui n'adoptent pas l'approche cognitive, en viennent pourtant aux mêmes conclusions : « Often the significance of an event is prejudged to the point where the reporter will visualize what is going to happen and then produce a report which makes that outcome apparent regardless of what else has transpired » (ERICSON, R. V., BARANEK, P. M. et CHAN, J. B. L. *Visualizing deviance*. P. 147).

¹⁶⁰ D'ailleurs, Sperber et Wilson présentent la pertinence comme une propriété non-représentationnelle, bien qu'elle puisse être représentée (SPERBER, D. et WILSON, D. *La pertinence*. P. 200). Ils préciseront ce qu'il faut entendre

En revanche, lorsque le journaliste a intégré les critères d'intérêt médiatique, la pertinence journalistique d'une information se manifeste automatiquement, inconsciemment. Le processus heuristique activerait spontanément l'information ancienne permettant de révéler la pertinence journalistique d'une information nouvellement perçue. Ce sont les indices présents à la fois dans les schémas et dans les occurrences qui déclenchent ce processus automatique. La pertinence se dévoile donc en cours de traitement, et l'heuristique n'intervient que si l'information nouvelle est pertinente.

L'heuristique alerte en quelque sorte le journaliste sur la pertinence d'une information, l'incitant à y appliquer ses capacités cognitives et à la rapporter. Dans cette perspective, le reportage de l'actualité ne consiste pas tant à décrire le déroulement des occurrences telles qu'elles apparaissent dans la réalité, qu'à extraire des occurrences les seules informations pertinentes pour construire des événements médiatiques¹⁶¹. De cette façon, le traitement heuristique ne vise pas une représentation exhaustive de l'information présente dans l'environnement, mais porte plutôt sur la seule partie de la réalité qui répond aux critères d'intérêt médiatique. Imaginons que, dans l'exemple précité, la remarque « scandaleuse » du politicien (à savoir que les citoyens ne connaissent rien à la politique) ait été prononcée lors d'un long discours. L'événement journalistique, la nouvelle, ne correspondrait pas à l'ensemble du discours, mais uniquement à l'énoncé qui apparaît pertinent au journaliste, à l'énoncé « scandaleux ».

Par ailleurs, le fait que les schémas spécifiques à la pratique professionnelle s'élaborent expressément en fonction des critères d'intérêt médiatique facilite le processus heuristique. Plus précisément, comme le processus heuristique est à toutes fins utiles impliqué par le schéma, il agirait en fait comme un processus de reconnaissance¹⁶², le journaliste comparant la réalité à ses schémas. L'heuristique signifierait alors que le traitement de l'information, outre le fait qu'il procède par raccourci, est fortement schématique (appelé aussi traitement par le haut), c'est-à-dire qu'il est avant tout conditionné par la présence de schémas, et moins en fonction de l'information nouvelle (appelé traitement par le bas ou par les données).

de la pertinence : « Les humains ont pour but non pas d'évaluer la pertinence d'informations nouvelles mais de traiter ces informations de manière aussi productive que possible. Autrement dit, ils s'efforcent de maximiser l'effet contextuel de chaque information nouvelle et d'en minimiser l'effort de traitement. Le processus de compréhension n'a pas pour fin une évaluation de pertinence ; celle-ci n'est qu'un moyen en vue d'une autre fin, qui est de maximiser la pertinence de l'information traitée » (Ibid. P. 215). Le parallèle avec le journalisme est éclairant. Le journaliste n'a pas vraiment pour objectif d'évaluer la pertinence journalistique de l'information, et donc de se la représenter ; celle-ci n'est qu'un moyen en vue d'une autre fin, qui est de maximiser la pertinence journalistique de l'information traitée afin de pouvoir la rapporter dans le journal. On peut trouver une validation de cette proposition dans le fait que lorsque le journaliste veut évaluer la justesse de son jugement de pertinence ou en d'autres mots de sa sélection de l'information, il ne refait pas mentalement et explicitement une évaluation rétrospective de l'occurrence, mais il compare plutôt ses propres décisions avec celles de ses pairs. S'il n'a pas perçu une information que tous les autres ont retenue, ou s'il a retenu une information qu'aucun autre journaliste ne reprend et que le secrétariat de rédaction repousse à la dernière page du dernier cahier, il enregistre qu'il a commis une erreur et cette erreur lui est une occasion de raffiner son fonctionnement heuristique.

¹⁶¹ « Except where the matter seems self-evident, (...) imaginative effort is required on the part of the journalist. He must deconstruct what is going on in the event, and remake it into an instance of the news theme » (ERICSON, R. V., BARANEK, P. M. et CHAN, J. B. L. *Visualizing deviance*. P. 144).

¹⁶² La reconnaissance de l'information demeure toujours un processus d'inférence. En effet, l'identification de nouveaux stimuli (un chien particulier par exemple) se réalise grâce à des connaissances abstraites en mémoire. Le processus d'inférence alors à l'œuvre est véritablement automatique. Nous avons soutenu que l'automatisme se développe du fait de la répétition de certains processus. Qu'est-ce que la reconnaissance sinon un processus d'inférence qui a été répété des centaines, voire des milliers de fois?

Plus les schémas comportent d'information, plus ils sont susceptibles de servir de prémisses au raisonnement journalistique¹⁶³. Toutefois, pour être efficace, cette information doit être orientée vers les critères d'intérêt médiatique. Par exemple, un avocat pourrait posséder des schémas plus nombreux et plus riches que le journaliste affecté à l'information judiciaire ; il n'est pas pour autant capable de reconnaître le potentiel journalistique dans les occurrences. En effet, l'avocat n'a pas développé ses schémas en fonction de l'expérience subjective propre au journalisme et, plus spécifiquement, en fonction de la pertinence journalistique de ce qu'il perçoit.

En somme, le novice qui ne développerait pas de schémas spécifiquement orientés vers la production des nouvelles n'aurait d'autre choix que le traitement systématique de l'information, et ses efforts, accrus de ce fait, viseraient à établir la pertinence journalistique uniquement sur les stimuli qui lui sont présentés. S'il ne procédait que de cette façon, il ne pourrait, ni rechercher de lui-même cette pertinence, démontrant ainsi son flair, son sens de la nouvelle, ni réagir avec efficacité et rapidité face à la masse d'information et aux contraintes de temps. Au contraire, le journaliste qui possède des schémas spécifiques sera particulièrement efficace. En effet, les schémas développés pour favoriser la recherche de la pertinence s'avèrent particulièrement bien adaptés au traitement rapide de grandes quantités d'information.

Évidemment, dans une perspective de socialisation, les journalistes ne développent pas nécessairement leur compétence dans l'ordre représenté par les trois niveaux de schémas. Le novice apprend, dès le début de sa formation, à appliquer les critères d'intérêt médiatique en même temps qu'il assimile des schémas typiques sur certains référents et sur certains événements. De même, il développe sa compétence en même temps qu'il la met en œuvre de façon routinière. Ainsi, l'expérience et la routine, de même que le développement des schémas et leur action dans les processus, font partie d'une même réalité. Toutefois, nous les avons distingués afin d'en faciliter la compréhension.

Considérations finales sur la théorie cognitive de la compétence journalistique

La compétence du journaliste à exercer les activités cognitives reliées à sa pratique réside d'abord dans le fait qu'il possède un répertoire de schémas grâce auquel il peut décrire « l'actualité ». Cette information de premier niveau réunit les éléments essentiels garantissant la *capacité* à traiter l'information à des fins journalistiques. Toutefois, ce n'est pas tant la possession du répertoire comme telle qui qualifie la compétence journalistique que le savoir spécifique accumulé à propos de ce répertoire, au fil de l'expérience professionnelle du journaliste. Ce savoir spécifique, associé aux deuxième et troisième niveaux, assure efficacité et procure aisance dans le traitement de l'information. Ces observations contredisent le cliché selon lequel le sens de la nouvelle serait une compétence innée. En effet, la capacité de développer le répertoire de schémas essentiel à l'activité journalistique constitue une capacité commune à la plupart des agents cognitifs, tandis que la capacité de « prévoir la nouvelle » s'acquiert du fait de la pratique professionnelle du journaliste, plus spécifiquement de l'acquisition de schémas spécialement orientés vers la détection de la pertinence journalistique. Ces schémas journalistiques se distingueraient des schémas

¹⁶³ La nature de l'information contenue dans les schémas est bien sûr liée au domaine de spécialisation des journalistes. Les journalistes politiques sont capables, lorsqu'ils examinent la vie politique, d'identifier des relations entre les stimuli qui passent inaperçues à d'autres journalistes et, a fortiori, au profane. Si tel est le cas, c'est bien parce qu'ils possèdent des connaissances plus développées que les autres agents cognitifs.

correspondants dans la population ou même de ceux des autres acteurs sociaux parce qu'ils sont destinés à un usage professionnel et modelés en fonction de cet usage.

Dans le bagage complexe que constituent les schémas du journaliste, il y a certes de l'information acquise par le journaliste en tant qu'agent cognitif ordinaire et qui, en conséquence, n'est pas orientée vers la maximisation de la pertinence journalistique. Mais le journaliste possède aussi des connaissances spécifiques à l'exercice de sa pratique. À l'aide de ces informations de deuxième niveau, il est plus en mesure que les agents cognitifs ordinaires de déceler la pertinence journalistique dans les stimuli qu'il perçoit. Dès lors, la compétence journalistique reposerait en grande partie sur l'efficacité des schémas que possède le journaliste et sur le caractère automatique des processus cognitifs qui les mettent en œuvre. Au troisième niveau, les connaissances spécifiques servant au reportage des occurrences se cristallisent autour de schémas d'événements. Ces scripts tiennent lieu de « filtre » (dans la reconnaissance), de « grille de lecture » (dans la sélection des informations) mais aussi de « boule de cristal » (dans l'anticipation des événements).

Dans ce chapitre, nous avons développé des propositions théoriques générales visant l'explication de la dimension cognitive de la pratique et spécifiquement de la compétence cognitive des journalistes. Or, un tel développement n'aurait pas été possible sans le recours à des théories relevant de l'étude des cognitions sociales et secondairement des sciences cognitives et sans une bonne connaissance du contexte de la pratique journalistique que nous a procurée l'observation. De même, la présentation critique des quelques auteurs qui se sont intéressés à la dimension cognitive de la pratique aura permis de développer un cadre théorique approprié, tenant compte aussi des observations sociologiques.

Cependant, nos propositions théoriques visaient globalement à décrire le développement des schémas des journalistes. Bien que ces propositions aient été basées sur l'observation des journalistes, elles dépassent le cadre de l'observation et s'inscrivent dans une perspective à long terme : le développement cognitif des schémas propres aux journalistes. Par contre, les notions visées par ces propositions, notamment les différents types de schémas, peuvent être validées empiriquement dans le cadre de l'observation.

D'ailleurs, la cognition n'est pas uniquement un objet à propos duquel il faut théoriser ; elle a aussi une existence empirique. Les chercheurs doivent tenir compte de la réalité psychologique — et dans une certaine mesure biologique (on pensera à la neuropsychologie) — du fonctionnement des structures et des processus qu'ils décrivent. C'est dans cet esprit que nous souhaitons apporter, dans le prochain chapitre, un fondement empirique aux notions que nous avons développées dans ce chapitre.

CHAPITRE 4

LA THEORIE A L'EPREUVE DE LA PRATIQUE

Dans ce chapitre, nous examinons les notions théoriques exposées dans le chapitre précédent sous l'angle de la pratique concrète des journalistes afin de mieux circonscrire la notion de compétence journalistique. Comme nous l'avons mentionné dans le chapitre sur la méthodologie, notre analyse se base sur les données recueillies lors de l'observation de six journalistes en milieu de travail et accessoirement, sur des entrevues d'une vingtaine de journalistes, qui, eux, n'ont pas fait l'objet d'une observation.

Nous ferons d'abord mention des difficultés qu'une telle analyse présente en précisant son rôle dans notre recherche exploratoire. Par la suite, nous introduirons des considérations de nature empirique sur l'intuition, l'expérience et l'utilité des connaissances antérieures. Un retour sur les critères d'intérêt médiatique nous permettra de présenter une application spécifique au journalisme du principe de pertinence, soit le principe de « complication ». Par la suite, nous nous tournerons spécifiquement vers les schémas qui contribuent à définir la compétence journalistique, soit les schémas de référents, de reportage et d'événements pour clore sur l'influence de ces schémas sur les représentations des occurrences que se forment les journalistes.

Difficulté principale : une pratique contingente

La pratique journalistique n'est pas comparable à un programme informatique qui répète indéfiniment les mêmes procédures. Mais on peut tout de même avancer l'idée que le journaliste a tendance à appliquer le même type de réponse au même type de stimulus — et à développer le meilleur type de réponse possible dans la mesure où il est capable d'apprendre de ses actions passées — ou, pour reprendre les mots d'Accardo, « à reproduire un certain type de pratique chaque fois que l'agent se retrouvera dans des conditions objectives reproduisant les conditions sociales initiales »¹⁶⁴. Mais qu'entend-on exactement par ces conditions objectives ?

L'environnement du journaliste est complexe : il fait face constamment à de nouvelles situations ; il doit s'adapter à un horaire et une charge de travail variables, à la rareté ou à la volatilité des sources ; tantôt il travaille sur commande de la direction, tantôt il a toute latitude dans son reportage ; sans cesse, il doit tenir compte du travail des journalistes concurrents, etc. Bref, la liste est longue des arguments qui démontrent que le journalisme est une pratique contingente, sans cesse renouvelée.

Ces remarques nous conduisent à reconnaître la principale difficulté associée à notre recherche. Comme nous ne pouvons accéder aux « conditions objectives » désignées par Accardo, c'est-à-dire que nous n'avons pas dressé l'inventaire de tous les facteurs qui font que le journaliste réagit de

¹⁶⁴ ACCARDO, A. *Initiation à la sociologie*. P. 86-87.

manière stéréotypée — ou les contrôler comme on le ferait dans une étude expérimentale —, il est malaisé de conclure que sa pratique correspond à un phénomène routinier. Ce constat aurait exigé de répertorier, grâce à une observation prolongée, la répétition des mêmes procédures, des mêmes comportements. Toutefois, les limites de notre recherche ne nous ont pas permis de constater de telles répétitions.

Pour ces raisons, l'analyse qui suit ne vise pas la démonstration des notions développées dans le cadre théorique mais plutôt leur illustration. Cette nuance repose sur les difficultés exposées plus haut, qui, dans notre étude, se sont concrétisées de la manière suivante : Premièrement, le nombre limité de journalistes observés nous interdit de généraliser nos résultats. De même, la difficulté d'atteindre notre objet d'étude, la cognition, et le nombre limité d'observations qui découle de cette difficulté, nous imposent doublement cette prudence. Enfin, étant donné le caractère exploratoire de cette recherche, et la contribution de nos observations au développement de nos propositions théoriques, il ne nous apparaissait pas nécessaire, à ce stade peu avancé des recherches, de fournir une démonstration des hypothèses formulées.

Les propos, actes et productions textuelles des journalistes qui ont participé à la recherche ne sont pas attribués nommément¹⁶⁵. Cette considération déontologique, qu'il n'est pas question de mettre en cause, a posé de sérieuses difficultés à l'analyse. Il fut difficile de rapporter nos observations de façon cohérente et explicite pour le lecteur sans courir le risque que ce dernier puisse les attribuer à un journaliste précis. Étant donné que les schémas sont étroitement associés aux référents particuliers qui les constituent, et que les journalistes exploitent dans leur pratique, il est très difficile de présenter des exemples pertinents tout en préservant l'anonymat des journalistes concernés. Il en est de même des domaines de spécialisation et des sources utilisées, tellement proches de la réalité de chaque journaliste qu'il devient difficile de s'y rapporter sans du même coup identifier les journalistes impliqués. Pour pallier cette difficulté, nous n'avons pas trouvé d'autre moyen que d'essayer le plus possible de généraliser les exemples en restant fidèle et cohérent, avec l'inconvénient d'une moindre ressemblance avec la réalité de nos observations, au risque même d'affaiblir notre argumentaire.

Dans la section méthodologique, nous avons affirmé l'utilité du texte journalistique comme point de départ à l'analyse. Toutefois, l'analyse textuelle proprement dite pose un problème du point de vue de la notion d'information. En effet, ce type d'analyse est inadéquat parce que, forcément collé aux unités linguistiques utilisées par le journaliste, il ne permet pas de mettre en valeur la notion d'information. Le problème se pose avec acuité lorsqu'il faut séparer la part d'informations nouvelle et ancienne dans les textes des journalistes. C'est le cas notamment des unités linguistiques correspondant aux conclusions des processus inférentiels des journalistes, c'est-à-dire à la combinaison d'informations nouvelle et ancienne. Considérons l'énoncé suivant, tiré du texte d'un journaliste observé : [ce politicien] *cherche à gagner du temps*¹⁶⁶. Il s'agit d'une interprétation du journaliste provenant de sa perception des actes concrets du politicien (le politicien propose telle solution) mais qui découle davantage de ses connaissances sur ce que de tels actes signifient (cette solution est un moyen de gagner du temps). À l'évidence, un tel énoncé, que le journaliste présente

¹⁶⁵ Dans ce chapitre, le masculin « un journaliste » inclut le féminin correspondant. Cette forme a été préférée afin de protéger l'anonymat des informateurs.

¹⁶⁶ Dans la présentation de ce chapitre, le texte en italique correspond aux extraits des articles des journalistes observés tandis que le texte placé entre guillemets présente les propos des journalistes recueillis durant l'observation ou extraits du corpus d'entrevues (les guillemets ne sont pas présents lorsque ces propos sont placés en exergue). Les syntagmes entre crochets remplacent les informations qui pourraient porter atteinte à l'anonymat des journalistes ou contribuent à éclairer le lecteur sur les propos cités.

dans son texte, ne résulte pas uniquement de ce qui a été observé par le journaliste, donc strictement de l'information provenant de l'environnement. En somme, l'analyse des textes ne saurait soutenir les notions développées dans le cadre théorique et qui se basent sur la distinction entre information nouvelle et ancienne. En conséquence, nous n'en ferons pas la présentation exhaustive et nous limiterons plutôt à quelques extraits servant à illustrer les exemples présentés.

L'observation des journalistes contribue de deux manières à notre recherche. Elle permet tout d'abord d'illustrer l'utilité de la théorie de la pertinence pour décrire le raisonnement journalistique, principalement lorsque le journaliste combine l'information nouvelle qu'il perçoit avec de l'information ancienne en mémoire pour établir la pertinence journalistique des occurrences ; et sert aussi à illustrer le rôle des schémas dans ce processus.

Plus précisément, l'observation et l'analyse des entrevues ont pour but de révéler les traces des phénomènes cognitifs qui nous intéressent et non pas d'explorer toutes les dimensions de ces phénomènes. Ainsi, de l'énoncé « ça ne sert à rien d'écouter un député ministériel, il n'est pas là pour planter (sic) son gouvernement », on peut conclure à l'existence d'un schéma comportant l'information selon laquelle les députés ministériels ne vont pas à l'encontre de la ligne de pensée du gouvernement. Comme le démontre cet exemple, il serait malaisé de reconstituer le contenu intégral et exact du schéma utilisé par le journaliste; toutefois, il nous semble évident que son énoncé découle de connaissances abstraites à teneur schématique, plus ou moins adroitement exprimées. C'est pourquoi nous ne nous intéresserons pas spécifiquement au contenu des schémas des journalistes, mais plutôt aux traces de ces schémas dans la production des textes de nouvelle. Les descriptions de schémas que nous proposerons n'auront donc qu'une valeur illustrative.

Les traces d'un savoir implicite

Nous nous sommes donné pour objectif de démystifier le flair, l'intuition, le sixième sens, bref le savoir implicite du journaliste. Bien que cette démarche relève purement d'un problème scientifique, il nous semble opportun de nous interroger sur l'existence empirique d'un tel savoir et sur ce qu'en pensent les principaux intéressés.

Les connaissances antérieures des journalistes

Certains journalistes n'hésitent pas à assimiler leur compétence à de l'intuition : « Je suis très instinctif, très spontané, je suis le courant, puis ça s'éclaircit ».

[...] avec l'expérience et le temps, on développe une espèce de sixième sens — ça, j'en ai parlé à d'autres collègues qui pourraient te le confirmer — on est à une conférence de presse ou dans un discours et on écoute plus ou moins mais je ne sais pas comment ni pourquoi mais à un certain moment à cause du ton ou de la question avant, on sent que ce qu'il dit en ce moment ou ce qui va être sur le point de se dire, ça va être important pour notre papier, pour la nouvelle ; on le sait. On sait qu'il faut que ça aille dans le texte (...) Avec le temps, on repère ces passages-là et on les sent venir.

D'autres journalistes élaborent dans le même sens, mais leurs propos se rapprochent davantage de nos propositions théoriques : « C'est pas de l'intuition, c'est du travail (...) tu sais sur quoi mettre ton temps ». Un autre journaliste insiste sur l'importance de l'information de deuxième niveau : « Quand un journaliste connaît ses dossiers, il peut voir immédiatement [dans les projets de loi] des trous que d'autres mettraient des mois à percevoir ». Certains journalistes reconnaissent d'ailleurs le rôle essentiel de l'expérience, jusqu'à y voir un signe d'uniformité : « la formation sur le tas n'incite pas à faire les choses différemment ; au contraire, tant qu'on ne se sent pas bien formé, on observe et on absorbe ».

Un journaliste décèle les processus cognitifs actifs dans certains aspects de la pratique : « Le journaliste trouve ses informations dans 80 % des cas par déduction, dans 15 % des cas à cause de contacts à de très hauts niveaux et, dans 5 % des cas, par chance. La spécialisation est donc un puissant moteur de nouvelles ». Selon ce journaliste, la spécialisation, c'est-à-dire l'acquisition d'un bagage de connaissances spécialisées, permet le recours à des processus inférentiels (la déduction) afin de sélectionner l'information pertinente.

Pour ce journaliste, en somme, la compétence ne relève pas d'un trait inné, de l'intuition, mais de la quantité et de la qualité de ses connaissances en mémoire. Pour lui, il ne fait aucun doute, en effet, que les journalistes utilisent leurs connaissances antérieures afin de produire leurs nouvelles. Mais, à l'évidence, ils n'utilisent pas que des connaissances générales. Ils puisent aussi à même un bagage de connaissances spécialisées qui assure leur compétence :

Cette avance que t'as quand tu connais bien ton secteur d'avoir accès au dernier niveau de connaissance et aux décideurs. C'est les deux forces : au sommet de la connaissance et au sommet de la décision. Bon. C'est comme ça, à mon avis, qu'un chroniqueur devient influent, c'est en se situant à ce niveau-là parce que c'est là que la game se drive (sic) [que la partie se joue].

Nous avons admis une distinction entre l'information de premier niveau¹⁶⁷, qui correspond à des connaissances générales, accessibles à tous les agents cognitifs, et l'information de deuxième niveau, propre aux journalistes, qui leur permet de rechercher le potentiel journalistique des stimuli. Le recours à l'information de premier niveau nous semble relever de l'évidence, c'est pourquoi nous n'en traitons pas longuement. Les articles de presse — et toute production discursive d'ailleurs — regorgent de ce type d'information. Néanmoins, il faut souligner que l'information de premier niveau permet, au même titre que n'importe quelle information, de produire des inférences qui permettent aux journalistes de donner du sens à l'information nouvelle, comme le montre l'exemple suivant : « On ne peut pas forcer les anglophones à donner leurs écoles, c'est contre la loi sur l'instruction publique ».

Par contre, considérant son importance dans le traitement journalistique, l'information de deuxième niveau appelle un examen plus complet. Nous ne saurions trop insister sur l'importance de ce type d'information, qui permet aux journalistes d'orienter de façon rapide et efficace l'effort cognitif qu'ils doivent produire pour maximiser la pertinence journalistique des stimuli. Un journaliste compare ainsi ses capacités à son entrée dans le journalisme à celles qu'il a développées au fil de sa pratique : « Il y avait trop de dossiers, trop de monde à qui parler (...) l'énormité de la tâche m'apparaissait insurmontable (...) À mes débuts, je ne posais pas beaucoup de questions, mais mes connaissances se sont aiguisées ; j'en pose maintenant davantage ». Grâce à son expérience, ce

¹⁶⁷ C'est-à-dire l'information contenue dans les schémas de premier niveau.

journaliste maîtrise la masse d'informations de manière stratégique, c'est-à-dire de manière à maximiser les effets cognitifs de son traitement de l'information et à réduire l'effort impliqué. Cela concerne tout aussi bien la sélection des occurrences que le choix des sources d'information (à qui s'adresser pour avoir de l'information mais aussi à qui ne pas s'adresser pour éviter de perdre du temps). Par exemple, un journaliste commente la période de questions d'une assemblée administrative à laquelle il assiste distraitement : « Il y a 1% de chance qu'il se produise quelque chose ». Si le journaliste est en mesure de poser un tel jugement, c'est parce qu'il a assisté à ce type d'assemblée suffisamment souvent pour avoir une idée précise de ce qui s'y dit. Son expérience récurrente lui a permis d'anticiper ses chances de récolter de l'information pertinente d'un point de vue journalistique. Un autre journaliste souligne le caractère récurrent des conférences de presse : « C'est « plate » et prévisible : toujours la même chose ». Un autre encore justifie sa décision de ne rapporter une occurrence que sous forme de brève : « Ça ne sert à rien de fouiller plus (...) juste l'annonce qu'ils se rencontrent sur des sujets qui sont en l'air » est suffisante. Le journaliste évalue que le potentiel journalistique de cette occurrence n'augmenterait pas à la couvrir davantage.

Un autre exemple témoigne de la différence entre l'information de premier et de deuxième niveau. Le journaliste compare l'évolution de sa compétence à flairer la nouvelle au sujet d'un congrès se tenant prochainement et auquel il a déjà participé quelques années plus tôt au début de sa carrière. Lors du premier congrès, le journaliste se rappelle s'être demandé « Qu'est-ce qu'on fait ici ? » tandis qu'il envisage le congrès à venir avec enthousiasme. Suite à son expérience, le journaliste cherchera, guidé par ses connaissances subjectives, « à quelle heure est tel atelier ; encore faut-il savoir qu'il y a des ateliers ». Ce journaliste exprime ainsi l'idée qu'il sait d'avance où il devra chercher l'information pertinente, puisqu'il sait d'avance quelle information sera pertinente, chose impensable à son premier passage en tant que débutant. De plus, il ne pourrait agir de la sorte, comme il le remarque lui-même, sans son bagage de premier niveau, soit la connaissance qu'il existe des ateliers. « L'expérience, c'est inestimable », conclut-il.

Un autre journaliste n'hésite pas à assimiler le manque de compétence à un manque de connaissances : « Le jeune journaliste annonce sa nouvelle, s'il ne sait pas quelle nouvelle couvrir — s'il n'est pas assez fouilleux (sic) — on lui indique laquelle couvrir, on ne sait pas sous quel angle il faut couvrir la nouvelle, puisqu'on ne sait pas ce qu'il y a dans la nouvelle et qu'on a été amorcé par un communiqué de presse ». La remarque de ce journaliste est intéressante à plusieurs égards. D'abord, il relie explicitement l'incompétence à un manque d'expérience. Mais il indique aussi que le novice est incapable de traiter l'occurrence puisqu'il ne sait pas ce qu'elle renferme. Il faut donc, selon ce journaliste, être en mesure de savoir ce qu'une occurrence contient avant de pouvoir la couvrir, suggérant ainsi l'importance des connaissances antérieures, mais plus encore des schémas que le journaliste possède à propos des occurrences qu'il rapporte.

Avant de présenter l'analyse des schémas reliés à l'information de deuxième niveau, nous discuterons de la façon dont le journaliste recherche le potentiel journalistique dans les occurrences, ou en d'autres termes, comment il maximise la pertinence journalistique des stimuli à l'aide des critères d'intérêt médiatique.

Le principe de pertinence

Les chercheurs ont postulé l'existence de critères d'intérêt médiatique pour expliquer le processus de sélection des nouvelles par les journalistes. Nous avons, plus haut, émis des réserves quant à l'efficacité cognitive de ces critères. Nous avons alors avancé l'idée que c'est plutôt en fonction de la

pertinence journalistique de l'information que se base la sélection des occurrences. L'observation des journalistes nous aura permis de préciser cette idée.

S'il est vrai que la plupart des occurrences retenues par les journalistes correspondent, *a posteriori*, à un ou plusieurs critères, ceux-ci ne permettent pas, en revanche, de discriminer parmi toutes les occurrences portées à l'attention des journalistes. En effet, nous avons constaté que la plupart des occurrences, même celles qui ne sont pas retenues par les journalistes, satisfont presque toujours à un ou plusieurs critères. D'autre part, il nous a semblé que la sélection des occurrences ne reposait pas essentiellement sur ces critères et que, à eux seuls, ils ne permettaient pas d'expliquer la pertinence de l'information. Du reste, si certains critères sont facilement identifiables, leur rôle cognitif dans le processus de décision du journaliste est par contre très difficile à évaluer.

Même si nous n'avons pas procédé à une critique systématique des critères d'intérêt médiatique, ils nous semblent à tout le moins incomplets et insuffisamment intégrés aux processus cognitifs des journalistes. D'ailleurs, le caractère vague et général de ces critères correspond sans doute au niveau d'explication, sociologique, où se situe l'analyse de la plupart des chercheurs qui ont recours à cette notion. En effet, ces critères semblent beaucoup plus efficaces à décrire la circulation des nouvelles à l'échelle nationale ou internationale qu'à expliquer concrètement la discrimination qui s'effectue dans le contexte sociocognitif d'une pratique quotidienne.

Pour surmonter la difficulté, nous pourrions dire que, d'un côté, l'occurrence doit correspondre à certains critères pour attirer l'attention du journaliste et que, de l'autre, le journaliste doit émettre un jugement de pertinence sur les occurrences qui répondent à ces critères. C'est ce jugement de pertinence qui pousse le journaliste à retenir l'occurrence, à y sélectionner certaines informations et à maximiser son potentiel journalistique.

Du principe de pertinence au principe de complication

À partir de ce que nous avons observé, il nous a semblé que le jugement de pertinence que posent les journalistes consiste souvent à rechercher des « complications » dans l'occurrence, c'est-à-dire à rechercher des « éléments nouveaux qui entravent le déroulement normal de quelque chose »¹⁶⁸. La complication serait ainsi une application spécifique du principe de pertinence au contexte du journalisme contemporain, et principalement du journalisme politique¹⁶⁹.

Le principe de complication intervient de la façon suivante : le journaliste construit, à partir de l'information nouvelle qu'il perçoit, une représentation de l'occurrence qui possède des complications, c'est-à-dire des aspects problématiques, conflictuels, négatifs, etc. Si le journaliste est en mesure de construire une telle représentation, il choisira de couvrir l'occurrence. S'il est incapable d'y percevoir des complications, l'occurrence a peu de chance d'être retenue¹⁷⁰.

¹⁶⁸ *Bibliorum Larousse*, 1988.

¹⁶⁹ En effet, il faut noter que la plupart des journalistes observés au cours de notre recherche œuvraient dans le milieu politique.

¹⁷⁰ Il y a par ailleurs de nombreux événements, tels que la couverture de l'assemblée parlementaire, dont la sélection ne repose pas sur le principe de complication et dont la pertinence répond plutôt à d'autres ordres de préoccupation. Par contre, on peut penser que lorsque le journaliste est assigné à ce genre d'événement, le principe de complication oriente sa sélection d'information.

Autrement dit, le journaliste imagine, à partir des informations disponibles (information nouvelle, information ancienne, schéma), les complications possibles d'une occurrence. Le travail du journaliste sera facilité s'il utilise des schémas qui prennent en charge le principe de complication, c'est-à-dire si les complications font partie du schéma qu'entretient le journaliste à propos d'une occurrence.

Sans nous étendre longuement, nous souhaitons présenter trois arguments qui justifient l'introduction de ce principe. Premièrement, il nous a semblé que le principe de complication tenait lieu de dénominateur commun au travail des journalistes observés. Cela dit, ce principe possède en gros la même acception que certains critères d'intérêt médiatique traditionnels, tels la négativité, la déviance, le conflit, etc. Mais l'intérêt théorique du concept ne consiste pas tant à préciser le sens à donner aux critères ou même à introduire un nouveau critère qu'à rendre compte plus adéquatement de la dimension cognitive du processus de sélection de l'information.

Deuxièmement, l'introduction de ce principe met l'accent sur le fait que, pour rapporter une occurrence, le journaliste doit être en mesure de se la représenter¹⁷¹. Le journaliste recherche la pertinence de l'information nouvelle en y établissant des complications, qui deviennent matière à nouvelle. De cette façon, le principe de complication est autant un instrument de représentation de l'occurrence qu'une stratégie de narration de la nouvelle. En effet, le journaliste peut développer sa nouvelle autour du caractère conflictuel d'une occurrence, mais difficilement autour de sa proximité géographique. Ainsi, par rapport à certains critères d'intérêt médiatique traditionnels, le principe de complication semble être plus conforme à la réalité empirique du travail journalistique.

Troisièmement, l'introduction du principe de complication permet de faire le lien avec les connaissances antérieures des journalistes et leur exploitation dans des processus d'inférence. Comme le montreront les exemples suivants, l'établissement des complications n'est possible que dans la mesure où le journaliste exploite ses connaissances antérieures.

Analyse du principe de complication

Le principe de complication agit sur deux plans. D'abord, lorsque le journaliste anticipe l'occurrence, c'est-à-dire lorsqu'il est en mesure d'imaginer des complications avant même que l'occurrence ne se présente dans l'environnement, la représentation qui en résulte sert de piste de recherche et est à la base du jugement de sélection de l'occurrence. Le principe de complication permet alors d'élaborer des hypothèses et de formuler des questions à poser aux sources. Lorsque les complications surgissent pendant la couverture d'une occurrence, par exemple lors d'une conférence de presse, celles-ci guident le traitement de l'information du journaliste et motivent la sélection des informations retenues pour le reportage. « Des fois, les politiciens font deux discours différents en anglais et en français. Moi je prends la meilleure version, si c'est plus « punché » ou controversé ». Bref, dans tous les cas, le principe de complication conditionne la représentation que construit le journaliste à propos des occurrences. Cinq cas illustreront notre propos.

Un journaliste affirme préférer « générer de la nouvelle » plutôt que de travailler à partir des communiqués de presse. Il donne l'exemple suivant. Suite à la décision du gouvernement de ne pas procéder à la fusion des municipalités de [la région X], le maire de la ville [X], favorable à la fusion,

¹⁷¹ Dans *Visualizing Deviance*, Ericson *et al.* avancent justement l'idée que les journalistes doivent se représenter (ou « visualiser ») mentalement les éléments de « déviance » que comporte une occurrence.

propose d'organiser un référendum sur la question. Le journaliste a par la suite vérifié si le maire avait le pouvoir d'organiser un tel référendum. Qu'est ce qui suggère au journaliste cette piste de recherche si ce n'est le principe de complication ? En relation avec l'information nouvelle, ce principe permet donc de « générer de la nouvelle » ou, du moins, d'ouvrir des pistes de recherche.

Un journaliste assiste à une conférence de presse où des prix sont décernés aux artistes qui se sont illustrés dans les arts de la scène. Le journaliste remarque qu'au moment où un des candidats est nommé, personne n'applaudit : « une possible anecdote » dit-il. Suite à la remise des prix, un spectateur intervient pour dénoncer le fait que les arts de la danse ont été ignorés ; il crie au scandale. Le journaliste commente cette intervention : « [C'est une] réaction intéressante, il a mis le doigt sur un problème ». Dans cet exemple, les complications apparaissent pendant la conférence de presse. Même si le jugement de pertinence n'est pas en jeu dans la sélection de l'occurrence, il aura permis au journaliste de retenir certaines informations dans son article.

Un journaliste rédige une brève à partir d'un communiqué de presse datant de quelques jours et portant sur le développement régional au Québec. Le journaliste procède à une deuxième lecture du communiqué et y détecte un aspect qui lui avait échappé à la première lecture et qui fera l'objet d'un plus long article, soit « l'exclusion des citoyens au débat ». Dans cet exemple, les complications ne sont apparues que progressivement au journaliste. En effet, à la première lecture, l'occurrence semble insignifiante, mais elle gagne en importance à la seconde lecture. Pourtant, l'information brute reste la même d'une lecture à l'autre ; c'est donc le raisonnement cognitif du journaliste qui vient changer la donne. C'est précisément la capacité du journaliste à imaginer des complications qui fait en sorte que le journaliste choisit de couvrir plus à fond l'occurrence. Cet exemple montre que la pertinence de l'information repose davantage sur les processus inférentiels du journaliste que sur l'information brute, c'est-à-dire l'information issue strictement de l'environnement.

Un journaliste, couvrant la négociation d'une convention collective, pense que « les dirigeants sont nerveux face à leurs membres. C'est pourquoi ils prennent leur temps à rédiger les conventions collectives ». Dans cet exemple, le potentiel journalistique de cette nouvelle repose sur les complications que suppose le journaliste. Après vérification, le journaliste abandonne sa piste de recherche parce « que tout va bien (...) Il n'y a pas de nouvelle ». Cet exemple montre clairement que le principe de complication a une existence cognitive. Puisqu'il intervient durant l'activité cognitive du journaliste, le principe de complication permet de rendre compte autant des situations où celui-ci anticipe la nouvelle, démontrant ainsi son flair, que celles où il se trompe.

Un journaliste soumet à son patron une série d'hypothèses à propos d'un événement à venir : « Ils ne peuvent pas se présenter aux [X] sans avoir parlé de [cette question] durant le congrès (...) C'est ça qui risque d'arriver (...) Ça va créer des tensions ». Guidé par son hypothèse, qu'il construit autour du caractère problématique de l'affaire, le journaliste contacte un militant radical afin de soutenir son point de vue. Le journaliste explique par la suite sa démarche :

C'était à la conférence de presse (...) Tous les journalistes ont pensé qu'ils veulent vraiment évacuer ce débat du congrès. Ça faisait consensus parmi les journalistes qui en sont venus à la conclusion que c'est absurde que [ce parti politique] — qui a fait [telle loi] — ne prendra pas position sur [ce sujet] avant de se présenter aux [X] à l'automne. C'est absurde, c'est surréaliste (...) Je pense, mais c'est de l'interprétation, qu'il y aura un choc important qui se prépare au congrès sur [cette question] parce que moi, j'ai un militant — je n'ai pas eu le temps d'en interroger d'autres mais on peut

penser qu'il y en a beaucoup d'autres — qui pense qu'il va y avoir de la bisbille (...) Ce sont des hypothèses, mais je ne pense pas que personne se trompe en disant ça.

En vertu du principe de complication, le journaliste construit une représentation de l'occurrence qui lui permet d'anticiper l'événement à venir et d'y extraire le potentiel journalistique.

La pertinence de l'information nouvelle semble très souvent basée sur le principe de complication et donc, sur l'activité cognitive des journalistes. En cela, la pertinence de l'information est, comme nous l'avons laissé entendre dans nos propositions théoriques, non pas tant une propriété intrinsèque de l'information brute qu'une propriété de l'activité cognitive du journaliste.

On peut appliquer le principe de complication à d'autres pratiques courantes du reportage journalistique, par exemple au « pegging ». Certaines occurrences présentant des complications et ayant fait l'objet de reportages précédents offriraient des modèles d'événements que le journaliste peut utiliser pour sélectionner mais aussi pour organiser, autour du principe de complication, les occurrences qu'il perçoit par la suite. Le « pegging » jouerait alors le rôle d'heuristique. Considérons cet article traitant du projet d'une nouvelle salle de concert pour l'Orchestre symphonique de la ville X. Le journaliste cherche à plusieurs endroits dans l'article à relier son reportage aux projets de salle qui n'ont jamais abouti, faisant ressortir par là même le principe de complication et la pertinence de sa nouvelle :

[L'orchestre symphonique] qui se produit dans la salle [X], réclame un lieu spécialement conçu pour la musique classique **depuis des lustres. Plusieurs scénarios ont été développés dans les années 80 et 90.** Ils ont tous avorté. En juillet 1986, Québec avait même officiellement annoncé la construction d'une salle de 30 millions sur le site maintenant occupé par [le bâtiment X], pour le saborder moins de huit mois plus tard, à la faveur d'un changement de gouvernement. (...) Le vice-président refuse cependant d'identifier nommément ces « amis » mêlés à la relance **du vieux et quasi-mythique projet de salle.** (...) [L'orchestre symphonique] et [X] n'ont pas voulu commenter **cette nouvelle « affaire »** de salle (le gras est de nous).

Les exemples précédents visaient à démontrer expressément l'utilité du principe de complication. Dans les prochains exemples, choisis pour illustrer d'autres aspects de la collecte d'information, dont la présence de schémas dans le travail journalistique, le lecteur remarquera aussi l'intervention régulière de ce principe.

Analyse des schémas des journalistes

Comme nous l'avons soutenu dans le cadre théorique, l'information de deuxième niveau s'ajouterait aux schémas des journalistes du fait de leur pratique. Ces schémas ainsi élaborés constitueraient donc les structures de connaissance à la base de l'intuition journalistique. Considérons l'exemple suivant. Un journaliste, qui travaille depuis plusieurs années dans son secteur, reçoit une remarque obligeante d'un collègue débutant, à savoir qu'il utilise efficacement son « instinct », son « pif ». À cela le journaliste expérimenté rétorque : « Nous, il faut constamment interpréter le discours des politiciens. La politique, c'est ça (...) il faut tout le temps avoir ça en tête ». Cette façon de penser, fortement tributaire d'un schéma sur la politique, exprime bien le travail cognitif du journaliste. Comme celui-ci doit pallier à un manque d'information (les politiciens ne montrent jamais leurs

intentions véritables), il doit avoir recours à ses connaissances antérieures pour interpréter leurs actions. Interrogé sur l'origine de sa compétence, le journaliste répond : « J'ai vécu des expériences qui se sont répétées de façon récurrente ». Ainsi, le journaliste familier avec son environnement est capable de généraliser ses expériences antérieures de sorte qu'il est porté à rechercher systématiquement certains types d'information, soit, dans ce cas, les intentions véritables des politiciens.

Les schémas de référents

Comme le montre l'exemple précédent, les journalistes entretiennent des schémas sur les protagonistes (des personnes morales ou physiques) impliqués dans le reportage de l'actualité, que nous avons associés à la classe de schémas de référents. Les journalistes disposeraient autant de schémas généraux basés sur les catégories d'acteurs sociaux (par exemple sur les politiciens) que de schémas portant sur les membres particuliers de ces catégories (par exemple sur tel politicien). Ces schémas, qui incorporent des informations sur les intérêts, les stratégies, la personnalité ou la position sociale de ces protagonistes, permettent d'anticiper leurs réactions, commentaires ou positions :

- « [l'intérêt des acteurs] fait partie d'explications possibles et régulières ».
- « L'opposition entre partis politiques est une constante ».
- « Comme le PQ est un parti d'idées, ils doivent toujours tenir compte des idées de leurs membres ».
- « Lui, j'embarque pas dans son jeu ».
- « On est dans la forme (...) ils veulent se péter les bretelles (...) il n'y a pas d'intérêt ».

Le discours journalistique repose en grande partie sur les propos des acteurs de l'actualité, qui sont alors des sources d'information¹⁷². Ainsi, l'efficacité du journaliste dépend largement de son habilité à exploiter l'information reliée à ces acteurs. Les journalistes ont donc tout intérêt à développer des connaissances leur permettant d'associer le plus rapidement et le plus efficacement possible « source » et « information ». En fait, il semble exister un lien étroit entre « ce qui se dit » et « qui le dit », de sorte qu'ils sont parfois indissociables :

- « Quand j'ai pas d'idée, je prends la liste des ministères et je me pose des questions et appelle les gens en leur demandant : Puis, qu'est-ce qu'il y a de nouveau ? ».
- « Après s'être posé la question du quoi, le journaliste doit aussi penser au qui ».
- « Ça sert à rien d'écouter un député ministériel ; il n'est pas là pour « planter » son gouvernement ».

¹⁷² Il faut impérativement distinguer les schémas que les journalistes entretiennent à propos de leurs sources d'information (qui sont alors des schémas de référents) du schéma de la source d'information, qui s'intègre aux schémas de reportage. Puisque les journalistes rapportent les propos et les actes des protagonistes de l'actualité, ces référents sont source d'information, c'est-à-dire qu'ils sont des « objets » sur lesquels porte le reportage journalistique. Par contre, les schémas de reportage incluent des considérations générales sur ce qu'est une source d'information, telles que la crédibilité, l'accessibilité, etc.

Considérons l'exemple d'un article qui repose exclusivement sur une source. L'auteur de l'article admet ne pas avoir ressenti le besoin de contacter d'autres sources : « Je savais ce qu'ils auraient à dire (...) Ça m'aurait étonné qu'ils disent quelque chose d'intéressant ».

Les journalistes associent donc sources et informations. Ils savent que telle information peut être supportée par telle source et qu'une autre source pourra la contredire. Ils savent pertinemment qu'une source sera encline à dire ceci mais hésitera à dire cela. Cette connaissance est sans doute l'indice d'un savoir schématique sur les sources et les acteurs qui apparaissent fréquemment dans le discours des journalistes. Le journaliste s'attend à percevoir dans le discours des sources des instances de schémas qu'il entretient à propos de ces sources. Ces connaissances sont loin d'être anodines, car elles permettent aux journalistes de planifier la collecte d'information et d'ainsi démontrer leur « flair ».

Les schémas de référents permettent aussi aux journalistes de produire des inférences qui, lorsqu'elles respectent le principe de complication, permettent de maximiser le potentiel journalistique de l'information nouvelle. Dans son article, un journaliste rapporte que *Le ministre de l'Éducation (...) devra composer avec plusieurs membres du PQ [Parti Québécois] qui souhaitent « laïciser » les écoles québécoises*. Interrogé sur ce passage, le journaliste révèle l'ensemble des informations qui lui ont permis d'avancer cette conclusion : « C'est important pour le PQ, c'est connu. Il faut avoir en tête que — et ça, quand ça fait longtemps que t'es ici, tu commences à le savoir — ce sont les régions qui élisent le PQ. Si le PQ perd des votes en région, il peut perdre les élections. Donc, c'est important pour eux de faire plaisir à une clientèle qui veut encore enseigner la religion catholique à leurs enfants ». Le journaliste infère donc du schéma qu'il entretient à propos du gouvernement que ce dernier devra composer avec les revendications de certains de ses militants. Cette information ne provient pas de l'environnement, mais de l'expérience récurrente du journaliste, comme il le soutient lui-même : « C'est l'analyse des événements des dernières années, des débats qui ont déjà eu lieu, des prises de parti des militants, des ministres (...) C'est vraiment l'expérience ».

Ce constat semble d'ailleurs courant dans le milieu politique¹⁷³. Il semble que les journalistes entretiennent des schémas sur l'intérêt des acteurs politiques. Un journaliste cite l'exemple d'un politicien :

Je pense que je le connais assez bien. C'est bien rare qu'il va m'étonner, il n'étonne pas grand monde de toute façon. Dernièrement, il a envoyé une lettre dont le contenu n'est pas de lui mais la position d'un autre, [le président de Y]. Je le sais parce que je connais le dossier. Sachant cela, je me dis, est-ce qu'il y a un siège qui se prépare pour [le président de Y] dans un comté — faudrait savoir lequel — pour les prochaines

¹⁷³ Rappelons que la majorité des journalistes observés œuvrent de près ou de loin dans le domaine politique. L'analyse qui en découle est donc forcément teintée de schémas portant sur la politique, dont on peut supposer que les journalistes qui y ont recouru ont développé des routines cognitives spécifiques à ce milieu. On pourrait objecter que le travail du journaliste politique repose davantage sur l'interprétation qu'il fait des occurrences que sur la détection, dans les occurrences, de ce qui est d'intérêt médiatique. Si le travail du journaliste politique consiste davantage à interpréter les occurrences, à « étirer la sauce », il doit néanmoins chercher à établir une pertinence journalistique à ce qu'il interprète, et les schémas qu'il entretient restent un bon moyen pour ce faire. Autrement dit, même si le rôle du journaliste politique déborde de celui de reporter et consiste très souvent à établir des nuances, des points de vue, des opinions qui ne sont pas ancrés dans des occurrences « fortes », son travail n'en est pas moins basé sur la recherche de la pertinence journalistique et sur l'exploitation de schémas en mémoire.

élections ? C'est le genre d'affaires que l'expérience permet d'arriver à cette conclusion là (sic).

À partir de cette information qui sert véritablement d'indice, et qu'il a détectée grâce à ses connaissances spécialisées, le journaliste voit dans l'occurrence l'instance d'un schéma sur les stratégies politiques.

Dans le même ordre d'idées, un autre journaliste écrit, dans l'un de ses articles, *Pour le reste, le ministre gagne du temps*. Le journaliste s'explique : « C'est un jugement de valeur, mais c'est une évidence, une lapalissade, que le ministre cherche à remettre à plus tard ou dit qu'il fera ça plus tard (...) Cela fait partie d'explications possibles et régulières ».

Dans le même article, qui porte sur le rejet d'une entente, on lit :

La présidente [du parti X] a tenté de faire valoir à ses collègues que « au-delà de la politique, nous avons les besoins ». Mais autant les commissaires qui ont quitté [le parti majoritaire de la présidente] que ceux du [parti Y] étaient déterminés hier à coincer la présidente, une fois de plus.

Le journaliste tire donc de ses connaissances antérieures la conclusion que « les commissaires veulent la tête de la présidente ». Cette conclusion découle des connaissances pertinentes, interprétées à la lumière du principe de complication, que le journaliste a accumulées en généralisant ce qu'il a observé au sein de cette commission, conclusion qui a d'ailleurs échappée au journaliste d'un média concurrent. « Ce journaliste est nouveau dans ce secteur », explique le journaliste.

Dans l'exemple suivant, les propos d'un journaliste trahissent la présence d'un schéma. Il commente ainsi le passage suivant d'un de ses articles *Au sortir de cette réunion*, [le ministre] *était tout sourire* : « Il faut connaître les gens. [Ce ministre] est toujours positif. On prend des chances ; plus tu as d'expérience, plus tu prends de chances (...) Il y a une différence entre perception correcte et le commentaire. Le fait d'inclure que [le ministre] est toujours positif aurait été du commentaire ». Ce qui est intéressant dans cet exemple, ce n'est pas la mince ligne qui sépare le reportage du commentaire, mais le fait que le journaliste rattache sa perception à un schéma en mémoire. Pour le journaliste, le sourire du ministre n'est pas un stimulus parmi tant d'autres mais l'instance d'un schéma qu'il entretient à propos de ce ministre et, qui, en cela, possède une signification. Le schéma que ce journaliste entretient le pousse à retenir cette information dans son article. Enfin, le journaliste reconnaît que ce qui lui permet d'avancer un tel énoncé tient à son expérience.

Dans le même article, le journaliste justifie un autre passage au sujet de *longues négociations* : « C'est l'expérience. Par principe, c'est long ce genre de négociations. C'est de l'interprétation journalistique ». Ainsi, les journalistes n'entretiennent pas que des schémas sur les sources d'information mais aussi sur les référents qui entourent ces sources : leurs actions, le contexte dans lequel elles évoluent, leurs ressources, leurs contraintes, etc.

Un journaliste apprend que les autorités de la ville X entendent modifier un règlement. Il postule que cette modification fait suite aux plaintes des citoyens. « C'est ce que je cherche. Ça peut donner quelque chose, peut-être rien ; on verra ». Cette hypothèse découle par ailleurs d'un schéma sur la

politique dans lequel se trouve l'idée que, en général, le mécontentement de la population pousse les politiciens à réviser leur position. L'hypothèse du journaliste serait, en l'occurrence, une instance particulière de ce schéma. En effet, la seule information dont le journaliste dispose est la modification probable d'un règlement. L'interprétation qu'il fait de cette information découle évidemment de ses connaissances antérieures.

Les schémas de reportage

Nous avons souligné que les journalistes entretiennent des schémas sur leurs sources et que l'information est étroitement liée à ces sources. Si tel est le cas, c'est bien parce que la nouvelle requiert la présence de sources. « Il n'y a pas de nouvelle sans source », argumente un journaliste. La présence de sources semble inévitable pour donner quelque substance à la nouvelle. Il semble d'ailleurs que les journalistes n'aient pas recours à n'importe quel type de sources et que celles-ci soient hiérarchisées par ordre d'importance. Par exemple, un journaliste dit s'intéresser « aux gens qui gravitent autour [de la nouvelle], par cercle concentrique » mais précise aussi que « les sources institutionnelles sont incontournables — mais il n'y a pas que ça. Il y a aussi des personnes qui sont bien placées ». Un autre, par contre, montre bien l'importance de citer ces sources institutionnelles : « Appeler en dessous pour avoir le « background ». À partir de ça, il faut aller vers le haut pour recueillir les commentaires officiels ». Si les journalistes peuvent générer de la nouvelle sans passer par les sources officielles, il semble toutefois qu'ils peuvent difficilement se passer de rapporter leur discours.

Certes, ces remarques ne se démarquent guère de ce que les sociologues ont déjà avancé sur les caractéristiques d'une nouvelle, notamment quant à la présence de sources institutionnelles dans le discours journalistique. Mais cette représentation de la nouvelle reste rudimentaire et nous avons suggéré dans le chapitre précédent que les journalistes élaborent des schémas beaucoup plus précis sur ce que doit contenir une nouvelle et qu'ils possèdent des informations procédurales sur la façon de construire cette nouvelle. En effet, les schémas de reportage associés aux caractéristiques typiques de la nouvelle ne contiennent pas uniquement les éléments qui font partie de la nouvelle mais donnent aussi des instructions sur la façon dont les journalistes doivent recueillir et organiser ces éléments. Dans cette section, nous chercherons à démontrer l'influence de ces schémas de reportage sur le traitement des sources d'informations et de leurs déclarations, en particulier le choix des citations.

En ce qui a trait au choix des sources, il semble que l'opposition des points de vue soit en conformité avec le principe de complication :

- « Quatre sources dans un texte c'est beaucoup. L'idéal c'est deux sources ; tu as les deux côtés de la médaille ».
- « Il faut appeler les gens qui risquent d'avoir un point de vue différent ».

D'autres informations contenues dans les schémas de reportage portent sur la nature du discours rapporté. Il y aurait par exemple des règles concernant l'attribution des opinions, sur la façon de présenter la controverse, et sur la façon d'obtenir ces opinions controversées, etc. :

- « Quand on émet une opinion, il faut l'attribuer à quelqu'un ».

- « Il y a une différence entre ce qu'on dit en « scrum¹⁷⁴ » et ce qui transparaît dans l'article. En « scrum », il faut souvent provoquer des réactions ».
- « Ce que je peux expliquer, je le fais, mais tout ce qui est couleur, je le laisse dire par les sources ».

Certaines instructions concernent la façon d'interroger les sources. Un journaliste explique sa stratégie : « J'essaie de piquer la curiosité de mes sources pour qu'elles me rappellent, quitte à dire des demi vérités pour les attirer. Parfois, il y en a qui connaissent la « gammique » [gimmick]. Un autre s'exprime sur les techniques d'entrevue informelle : « Il y a des règles du jeu : la crainte, le spinage¹⁷⁵ (sic), le contrôle, le respect (...) parfois, il faut rendre la source à l'aise, parfois il faut l'intimider ». Un autre journaliste dit avoir développé des astuces pour soutirer ses informations. Il demande constamment à ses sources : « Est-ce que je peux dire que vous dites ça ? ». Un autre encore révèle son jeu : « Je l'ai poussé un peu. Je lui donnais des réponses et elle me disait : oui, c'est ça (...) Quand on pose des questions aux politiciens, il y a certaines règles ».

Les expressions des journalistes (« la gammique », « les règles du jeu », « il y a certaines règles ») sont assez révélatrices du caractère récurrent et routinier des procédures que ceux-ci mettent en œuvre dans leur pratique et qui font partie de la compétence commune des journalistes. De plus, leurs remarques donnent à penser que les journalistes recherchent des opinions avant même qu'elles ne soient soutenues par les sources¹⁷⁶ et développent des moyens de les obtenir par leurs techniques d'entrevue. Dans la chaîne de production de la nouvelle, le journaliste connaîtrait donc la teneur des opinions qu'il désire obtenir et chercherait par la suite le vecteur approprié, enclin à les formuler. Si le journaliste est en mesure de procéder ainsi, c'est parce qu'il possède des connaissances schématiques à propos des sources qui lui sont familières.

Un autre journaliste exprime sa déception quant au peu de succès obtenu auprès d'une source :

Je lui lançais une balle pour qu'il la prenne et qu'il fasse de quoi avec (...) Enfin, il a dit qu'il ne jouerait pas à la belle-mère avec son successeur. Ça, c'est une citation qui va aller dans le texte, je le sais tout de suite, mais est-ce que c'est intéressant ? (...) Ce que je vais faire avec ce texte, je ne le sais pas. Le « lead » va probablement tourner autour de la belle-mère.

Les schémas de reportage comportent donc aussi des instructions sur la nature et la façon de recueillir les citations. Par exemple lorsque le discours des sources présente un élément bizarre, une tournure de phrase intrigante, une métaphore (*jouer à la belle-mère*), une hyperbole, un trait

¹⁷⁴ Entrevue informelle et collective qui se tient en dehors des périodes de questions officielles. L'expression provient du football américain et décrit les situations où les joueurs s'agglutinent autour du ballon. Appliquée au journalisme, l'expression parle d'elle-même.

¹⁷⁵ De spin doctor, « expression désignant une personne chargée de relations avec la presse qui manipule et filtre les informations fournies à celle-ci » (*Bibliorom Larousse*, 1998).

¹⁷⁶ Ericson *et al.* donnent cet exemple, tiré de leur observation de journalistes. « A reporter from a popular outlet told us of explicit assignments from editors to obtain accounts from women expressing fear ; any competing accounts would simply be ignored » (ERICSON, R. V., BARANEK, P. M. et CHAN, J. B. L. *Visualizing deviance*. P. 142)

d'esprit, etc., qui ont tous comme propriété de s'écarter du discours normal¹⁷⁷. À titre d'exemple, voici quelques citations extraites des articles des journalistes observés :

- *Le CAA de la santé.*
- *C'est la moindre des causes les plus nobles sur la courbe philanthropique.*
- *Je remarque simplement que ce quartier (...) a engendré toute une génération d'artistes.*
- *L'entente présentée hier, jugée « invraisemblable et grossière » par le commissaire [X] (...) « au delà de la politique, nous avons les besoins ».*
- *Il y a chez certains de mes collègues une forme d'égocentricité (sic) intellectuelle qui fait que nous ne sommes pas capables de parler autour des besoins des enfants.*

Les trois dernières citations, extraites du même article, sont aussi apparues dans le texte d'un journaliste concurrent, témoignant de l'utilisation des mêmes règles pour sélectionner les citations. Le journaliste observé commente la dernière citation présentée ci haut : « C'est plus pour la bizarrerie que pour la profondeur, mais [cette citation] avait quand même un lien avec le contenu (...) pour accrocher le lecteur (...) [La citation] frappe l'imagination. Les politiciens utilisent toujours le même langage, alors lorsqu'il y a quelque chose d'extraordinaire, on le prend. Le journaliste [du journal concurrent] a probablement suivi la même logique ». Un autre journaliste s'exprime ainsi sur l'origine d'un tel phénomène : « Je pense que c'est une des beautés et des laideurs du métier (...) C'est parce qu'on fait tous le même travail, on a à peu près tous les mêmes expériences. On comprend — et on se reconforte là-dedans — les mêmes affaires de la même façon. On peut pas faire autrement. C'est les mêmes citations mais dans le fond, il y a juste celles-là que l'on peut prendre ».

La même remarque faite sur le choix des sources s'applique au choix des citations ; les expressions qu'utilisent les journalistes trahissent la présence de procédures communes et implicites : « la même logique », « on fait tous le même travail », « on a à peu près tous les mêmes expériences » et plus intéressant encore, « on peut pas faire autrement », « il y a juste celles-là que l'on peut prendre ». Ces dernières expressions expriment bien la nature habilitante mais aussi contraignante des schémas des journalistes. Ces schémas, qui permettent aux journalistes d'exercer leur métier, ont aussi pour effet de réduire le champ du dicible à l'aire de ces schémas ; leur utilisation est à la fois une preuve de compétence et un indice du caractère régulier et récurrent de la pratique. En reproduisant les mêmes procédures, les journalistes exhibent leur compétence à leurs pairs, qui font de même. Leurs actions conjuguées servent de modèle de compétence et contribuent à maintenir le caractère récurrent de la pratique.

Les textes de nouvelles reposent en grande partie sur le discours rapporté et en particulier sur les citations. Dans le prochain exemple, l'importance des citations est telle qu'elle donne sa raison d'être à une partie de l'article. Interrogé à propos d'un aspect qui correspond à une digression par rapport au sujet de la nouvelle, le journaliste répond qu'il ne craint pas de « sauter du coq à l'âne », puisque cet aspect correspond à un sujet dont les médias ont abondamment parlé (pegging), mais

¹⁷⁷ Dans le cadre de la théorie du paradigme du journalisme de communication (CHARRON, J. et de BONVILLE, J. « Le paradigme du journalisme de communication : essai de définition ». *Communication*. Vol. 17, no 2 (1997). P. 51-98. CHARRON, J. et de BONVILLE, J. « Présentation. Journalismes en mutation. Perspectives de recherche et orientation méthodologiques ». *Communication*. Vol. 17, no 2 (1997). P. 15-49.), dont nous avons peu parlé, ces citations n'auraient pas d'abord une valeur informative mais seraient sélectionnées pour leur capacité à rehausser la communication.

plus encore, parce qu'« il y avait une bonne citation ». Ainsi, le schéma de reportage commande même, si on peut oser l'expression, le choix des fragments de la réalité à rapporter. En effet, l'existence de cette citation pousse le journaliste à aborder un aspect sans lien avec le corps de la nouvelle, si ce n'est qu'il s'agit de la même source : « Si je n'avais pas eu une bonne citation, je n'en aurais pas parlé ».

La collecte des citations, qui est une procédure journalistique, guiderait donc le choix de l'information à rapporter. L'opposition des points de vue, caractéristique du texte journalistique, influence aussi la façon de construire les textes de nouvelle. Un journaliste trouve intéressante une étude qui vient contredire le point de vue du ministre responsable du dossier X, mais désire absolument obtenir sa réaction à propos de l'étude. La remarque du journaliste n'apparaît pas très surprenante considérant l'opposition des points de vue. Ce qui l'est davantage, par contre, c'est que le journaliste l'a exprimée spontanément après avoir consulté l'étude. Pour lui, l'étude en question possède un potentiel journalistique, mais elle en aurait davantage s'il obtenait une réaction du ministre. Cette observation montre le caractère automatique de l'influence des schémas de reportage. Quoique le journaliste reconnaisse spontanément l'intérêt de l'étude en question, il sait pertinemment qu'il lui faut aussi obtenir le point de vue opposé du ministre concerné.

Les schémas d'événements

Le journaliste assimile de l'information récurrente à propos des référents qui lui sont familiers, mais il fait de même à propos des catégories d'événements qu'il couvre régulièrement. Cette information s'organise autour de schémas d'événements qui guident alors l'ensemble des procédures que le journaliste doit suivre pour rapporter l'occurrence. Ces scripts se reconnaissent facilement lorsque le journaliste fait la preuve qu'ils constituent des structures d'information préalables et constantes, c'est-à-dire indépendantes de toute manifestation particulière des occurrences que ces scripts représentent, comme le montre les commentaires suivants :

- Il se passe des choses très importantes qui attirent peu l'attention : par exemple le déversement dans l'environnement de l'huile à moteur usée est beaucoup plus important que celui de quelques litres de BPC. Mais le mot BPC met en branle les salles de nouvelles des stations de télévision. Ce qu'il est intéressant de couvrir pour le journaliste, c'est l'importance plus grande des huiles usées par rapport aux BPC. C'est ce que la télévision ne fait pas : elle cherche ce qui est spectaculaire.

- Au Québec et au [journal], je trouve qu'on voit petit des fois... (...) L'exemple de la guerre [du Kosovo], c'est un bel exemple : je trouve qu'on fait une couverture lamentable de cela au [journal] ; n'importe quelle bibitte constitutionnelle, chicane, passe avant cela. S'il fallait changer des choses, c'est cela. Cette emphase sur la politique politicienne qu'on a toujours mis au [journal], ça m'énerve.

Il y a une manifestation dans les rues de la ville, mais le journaliste normalement affecté à ce secteur ne désire pas s'y rendre, car il pense qu'il ne s'y produira rien d'intéressant : « Ils vont marcher, puis ensuite il y aura des discours. Si c'est intéressant, je peux toujours le récupérer par les autres médias ».

Un journaliste explique qu'il ne désire pas jouer ce qu'il appelle la « carte du conflit constitutionnel », en l'occurrence lorsque des artistes québécois reçoivent une récompense provenant d'instances canadiennes. « La carte constitutionnelle a déjà été jouée par le passé, ce n'est plus intéressant ». Ce schéma d'événement est à l'évidence basé sur le principe de complication : les artistes du Québec, souvent associés au mouvement souverainiste, se placeraient en situation contradictoire en acceptant des prix provenant du Canada. Toutefois, le journaliste souligne que ce schéma d'événement a été utilisé abusivement par le passé, témoignant par le fait même de l'utilité de tels schémas, c'est-à-dire la possibilité qu'a le journaliste d'y recourir fréquemment.

Un journaliste résume la ligne directrice de l'article suivant (extrait) :

Hier, l'administration [du maire X] rendait publics deux sondages (...) réalisés l'un du 3 au 7 juin et l'autre du 17 au 20 juin, sur l'appui que reçoit le projet [de fusion des municipalités]. Ainsi, les répondants (...) se disent favorables à 36% au regroupement des municipalités. La deuxième enquête montre une certaine progression alors que les appuis grimpent à 40%. La marge d'erreur de 4,4% place plutôt les opposants et les tenants de la fusion à égalité. Mais peu importe, [le maire X] y voit un signe que l'idée fait son bout de chemin. Il entend d'ailleurs présenter en août prochain une résolution au conseil municipal et ainsi déclencher un débat.

« Ce sondage est un élément qui fait partie de la stratégie du politicien mais que j'ai relativisé à la fin de l'article ». Le journaliste pense qu'il a fait « sa job de journaliste » en présentant 1) les faits (le sondage), 2) le problème (soit la marge d'erreur) et 3) le fait que « le politicien s'en fout (sic) » (*Mais peu importe...*). Le journaliste considère donc qu'il a effectué son travail en démontrant les éléments de la stratégie du politicien, et de son indifférence face à « l'échec » de sa stratégie. En d'autres termes, le journaliste entretient une conception de sa pratique professionnelle, qui se situe au niveau des valeurs, et qui inspire sa démarche de collecte et de traitement de l'information. Le schéma de reportage est néanmoins nécessaire au niveau empirique pour faire le lien entre les valeurs et le texte même de l'article. L'expression « accomplir son travail » implique obligatoirement que le journaliste possède une représentation préalable de son travail. En présentant ainsi l'information, le journaliste ne rend-il pas compte d'un schéma qui, sans être explicite dans l'article, motive son élaboration ? En effet, l'article démontre implicitement que les politiciens entretiennent des stratégies dont il faut se méfier. Invité à élaborer sur ce « schéma », le journaliste répond qu'« il faut garder ça en arrière de la tête ; tout le monde a des intérêts (...) il y a le message qu'on envoie et il y a toujours le vrai message derrière ». Le schéma d'événement qui en résulte correspond, comme l'explique le journaliste, à présenter la stratégie du politicien, à relativiser cette stratégie, puis à montrer que le politicien, restant sur ses positions, n'a que des intérêts politiques. La façon dont le journaliste a présenté ses informations est donc une instance du schéma d'événement « stratégies des politiciens ».

L'influence des schémas sur la formation du modèle d'événement

Plusieurs de nos exemples suggèrent que le modèle d'événement que se forme le journaliste à propos d'une occurrence influence sa façon de rapporter cette occurrence. Autrement dit, dans ces cas, le journaliste ne traiterai pas tant des propriétés de la réalité (l'occurrence) que des propriétés de ses représentations cognitives d'occurrences, de ses modèles mentaux d'événements. Nous souhaitons illustrer cette proposition de trois exemples qui rendent compte à la fois de l'influence du principe de complication, des schémas de reportage et du schéma d'événement.

Le principe de complication illustre clairement ce que l'on entend par l'expression « avoir le sens de la nouvelle ». En effet, un journaliste reçoit l'information selon laquelle un événement public, traditionnellement présenté le jour, a été déplacé le soir. Suite à cette nouvelle information, le journaliste engage immédiatement des procédures pour vérifier les mesures de sécurité de l'événement. Comment expliquer que ce journaliste ait associé à ce changement d'horaire un potentiel journalistique ? N'est-ce pas parce qu'il recherche justement le potentiel journalistique dans les occurrences, potentiel qui lui est apparu automatiquement grâce à l'heuristique que procure le principe de complication. Le journaliste a associé, à partir de la seule information nouvelle, d'autres prémisses concernant la sécurité. Ces prémisses pourraient avoir été extraites d'un schéma voulant par exemple que les événements nocturnes attirent les trouble-fêtes et qu'incidemment, les mesures de sécurité doivent être renforcées. L'article est éloquent sur ce point. On y lit, suite à un intertitre appelé *Sécurité*, que :

[La directrice X de l'événement] dit ne nourrir aucune crainte en ce qui a trait à la tournure des événements, même avec l'heure nocturne du défilé. « On avait aussi organisé un défilé nocturne en 1992 (...) et tout s'était déroulé sans incident », dit-elle, ajoutant que l'événement ne devrait pas perdre son caractère familial pour autant. « Les familles étaient quand même venues en 1992 et les parents viennent avec de jeunes enfants à des événements nocturnes comme le festival [X]. Ils pourront d'autant plus facilement le faire que c'est congé le lendemain ».

Du côté de la police (...), on dit ne pas craindre les incidents. On affectera tout de même 600 policiers contre 400 l'an dernier. « On n'a identifié aucun point névralgique en particulier, et il y aura des policiers tout le long du parcours », indique le commandant [X], responsable de la sécurité pour le défilé. Il ne craint pas les dérapages malgré les émeutes qui se sont produites (...) ces dernières années.

De la simple information provenant de l'environnement, soit le déplacement de l'événement, un processus complexe s'est mis en branle : la représentation qui en découle comprend les éléments « événement public nocturne », « émeute », « effectifs policiers », de même que les sources à interroger : « la police », « les organisateurs de l'événement ». La stratégie de vérification du journaliste semble donc inspirée par un schéma d'événement. En effet, les extraits de cet article laissent présager que les questions posées par le journaliste ainsi que le choix des sources à interroger découlent d'une représentation préalable à l'occurrence, qui n'a d'ailleurs pas encore eu lieu.

Dans cet exemple, on constate que la chaîne de collecte de l'information est la suivante : le journaliste perçoit un stimulus qui lui sert d'indice. Par processus heuristique, il se forme une représentation de l'occurrence à l'aide de schémas en mémoire. Cette représentation permet alors au journaliste de sélectionner les sources et à formuler des questions à leur intention, à partir desquelles le journaliste interroge finalement le réel. Même si l'intérêt du journaliste a été éveillé par la présence d'un indice dans l'environnement, soit le déplacement de l'événement, le contenu de l'article repose toutefois sur la représentation qu'il se fait de l'occurrence. En somme, le journaliste ne traite pas des propriétés d'une réalité singulière, unique, mais bien des propriétés de la représentation qu'il se forme d'une réalité généralisable.

Considérons également l'extrait suivant qui concerne un projet de nouvelle salle pour l'Orchestre symphonique de la ville X :

Le lieu de développement de l'hypothétique salle n'est pas davantage identifié. « Mais il est certain qu'un terrain au cœur du centre-ville coûterait plus cher qu'un terrain [en périphérie] », souligne encore [X], qui précise tout de même qu'il n'est pas question de construire une salle adjacente au [bâtiment X].

À n'en pas douter, les questions que pose le journaliste découlent de la représentation de l'événement qu'il se forme à l'aide des cinq « W ». En effet, la construction d'une nouvelle salle implique un élément d'information qui correspond au topique du lieu. La représentation de l'occurrence selon ce topique permet donc au journaliste de formuler des questions, notamment à propos de l'endroit où sera construit la nouvelle salle. Toutefois, il est intéressant de noter que la représentation de l'occurrence, et spécifiquement la représentation du « où », ne donne lieu à aucune information nouvelle, comme le rapporte le journaliste : *Le lieu de développement de l'hypothétique salle n'est pas davantage identifié.* C'est plutôt la représentation cognitive de l'occurrence, et non l'information nouvelle, qui donne lieu, dans l'article, à tout un paragraphe.

Il semble que ce phénomène soit récurrent. Le journaliste construit une représentation anticipée de l'événement à l'aide des caractéristiques typiques de la nouvelle (les cinq « W »), qui tiennent lieu de constantes dans la représentation de l'occurrence, en tenant compte du principe de complication. De cette représentation, le journaliste extrait les procédures qu'il doit accomplir (interroger telle source) et les questions qu'il doit poser (poser telle question) pour remplir les cases vides de sa représentation de l'événement. C'est cette représentation de l'événement, plus que l'occurrence même, qui fait l'objet de la nouvelle puisque, comme le montre l'exemple de l'hypothétique salle de concert, les journalistes rapportent même les éléments d'informations absents de l'environnement.

On peut donc penser que la représentation d'une occurrence s'établit souvent en fonction des caractéristiques typiques de la nouvelle et que le journaliste y associe ensuite des informations particulières. Lorsque cette représentation particulière possède un correspondant schématique sous forme de schéma d'événement, le travail du journaliste est plus facile et plus rapide, voire automatique.

Un journaliste contacte l'attaché de presse du maire de la ville X qui, par mégarde, laisse échapper l'information selon laquelle le maire doit avoir une rencontre avec un conseiller de son parti accusé de conflit d'intérêts. Le journaliste flaire une nouvelle : « C'est un indice de quelque chose ; ça laisse présager quelque chose (...) Est-ce le maire qui veut rencontrer son conseiller ou l'inverse ? Je ne le sais pas, mais c'est suspect ». Le journaliste discute de l'affaire avec un de ses collègues : « Ça se pourrait qu'il y ait démission dans l'air ». Le journaliste décide alors d'aller interroger le conseiller et réquisitionne même la présence d'un photographe pour ce faire, preuve qu'il prend la chose au sérieux. Après avoir interrogé le principal intéressé, le journaliste réalise que son hypothèse est « un pétard mouillé »¹⁷⁸.

La rencontre du maire et de son conseiller est l'indice de quelque chose de suspect. Toute l'activité du journaliste est alors dirigée vers cette information. Pour lui, cette rencontre cache un événement d'intérêt médiatique : la démission d'un politicien suite à un conflit d'intérêt. Comment ce journaliste en arrive-t-il à percevoir le signe d'une démission si ce n'est grâce à de l'information de deuxième niveau qu'il a développée en fonction du principe de complication ? En effet, son expérience

¹⁷⁸ Ce journaliste n'aurait pas pu trouver, en ce qui nous concerne, une meilleure expression. Qu'est-ce qu'un pétard mouillé sinon l'instance d'un schéma (le pétard) qui n'a pas eu lieu ?

l'autorise à associer conflit d'intérêt à démission, et il suppose que la rencontre entre le conseiller et son chef est l'instance particulière d'un schéma plus général. Ce schéma pousserait le journaliste à voir dans cette rencontre ce qui serait passé inaperçu à d'autres : le signe d'une démission éventuelle. En fin de compte, l'hypothèse du journaliste s'avère fautive et ne donne lieu qu'à une brève. Le journaliste conclut : « On ne peut pas en inventer ».

Considérations finales sur l'observation

Parmi les nombreuses remarques que l'on peut formuler à propos de cette analyse du comportement des journalistes, nous n'en retiendrons que quelques-unes, portant sur les limites de l'observation, sur la cohérence que certaines notions présentent avec les théories disponibles et sur des applications futures suscitées par l'analyse.

En général, la ligne est très mince entre les schémas d'événements, d'une part, et les schémas de référents, d'autre part. Dans bien des cas, le doute subsiste quant à savoir si les schémas utilisés représentent des schémas de référents, que le journaliste aura activés pendant son traitement de l'information, ou des schémas d'événements, que le journaliste exploite préalablement pour construire ses représentations d'occurrences. Il s'agit donc de savoir si le schéma est utilisé au fil de l'activité de traitement de l'information ou s'il constitue une structure préalable qui aura guidé dans son ensemble le traitement du journaliste. D'un point de vue théorique, la distinction est assez claire, mais on comprend la difficulté empirique que la théorie soulève. Comme les schémas d'événements sont des structures d'information que le journaliste utilise de façon répétitive, cet aspect de la question n'a pu être analysé, considérant les limites de notre observation. Sur ce point, l'analyse de contenu des journaux pourrait contribuer à identifier les classes d'événements qui se présentent fréquemment dans les médias et à relever leurs composantes récurrentes ; ces informations pourraient alors servir d'assise pour observer et analyser plus à fond les schémas des journalistes.

Il est clair que l'information de deuxième niveau joue un rôle important dans la recherche de la pertinence journalistique. Mais ce type d'information est-il nécessairement issu de schémas ? Notre étude s'est déployée dans cette direction, mais rien n'interdit de concevoir le contraire. Nous pensons qu'il faudrait aussi se pencher sur l'utilité de l'information subjective qui n'est pas liée à des schémas. D'ailleurs, les deux phénomènes sont théoriquement indépendants. La théorie de la pertinence permet d'expliquer pourquoi et comment les agents cognitifs développent des connaissances leur permettant de maximiser la pertinence de ce qu'ils perçoivent. La théorie des schémas, par ailleurs, porte sur le mode d'organisation de ces connaissances, sous forme de représentations mentales, et sur les modalités de traitement de ces connaissances. La théorie des schémas est sur ce point complémentaire de la théorie de la pertinence et ne lui est nullement nécessaire, même si elle semble fortement compatible et tout à fait cohérente avec celle-ci.

Nous avons constaté que le journaliste s'inspire souvent du principe de complication dans l'élaboration des représentations d'occurrences, lesquelles orientent son reportage. En ce sens, le principe de complication est une application particulière de l'heuristique par simulation, bien connue des psychologues en cognitions sociales. L'heuristique par simulation consiste à imaginer des scénarios plausibles, soit des représentations cognitives au statut temporaire, à partir desquels un individu peut porter un jugement ou émettre une conclusion. On peut penser que l'heuristique par simulation présente d'autres applications particulières, qu'il existe d'autres principes servant à porter un jugement de pertinence. De plus, le principe de complication ouvre la voie à des recherches sur le processus de sélection des nouvelles qui soient plus soucieuses de la réalité empirique de la pratique et de son contexte cognitif. En effet, cette incursion dans le travail cognitif des journalistes

nous aura permis de constater que les critères d'intérêt médiatique traditionnellement utilisés sont, comme le suggèrent les sociologues, assez vagues.

Enfin, le principe de complication rend compte, au moins en partie, de ce que de Bonville appelle le seuil de nouveauté. Considérons les exemples que nous avons donnés dans la revue de littérature. Nous avons dit que l'énoncé « un mécanicien se foule la cheville dans une maison close » se situe sous le seuil de nouveauté, tandis que l'énoncé « le président des États-Unis se foule la cheville » franchit ce seuil, et que l'énoncé « le président se foule la cheville dans une maison close » ferait la une des journaux du monde. On comprend l'utilité du principe de complication, qui permet de discriminer ces trois énoncés. En fait, dans un langage technique se rapprochant de celui de Sperber et Wilson, on pourrait dire que le journaliste évalue ce seuil de nouveauté en calculant les complications d'une occurrence. Plus une occurrence engendre de complications, plus le journaliste lui reconnaît un potentiel journalistique, allant de nul (aucune complication), à faible (c'est le cas du mécanicien) à élevé (c'est le cas du président dans la maison close).

Les schémas des journalistes concernant les référents semblent relever majoritairement de schémas sur les rôles et les groupes sociaux que nous avons abordés dans la présentation des théories cognitives dans le deuxième chapitre. Les journalistes interprètent et anticipent les actions des acteurs sociaux en fonction de leur position sociale et particulièrement des intérêts qu'ils défendent. Ainsi, la compétence des journalistes se base sur leur capacité à attribuer des états mentaux à autrui et précisément sur la justesse de leurs attributions¹⁷⁹. Nous avons même vu que « l'intérêt des politiciens » aura servi de schéma d'événement à un journaliste, qui a élaboré son article en fonction de ce schéma. L'analyse politique ne se baserait-elle pas en premier lieu sur l'attribution aux politiciens d'états mentaux conformes à leurs intérêts ?

Nous pensons que l'un des intérêts majeurs de cette analyse est qu'elle aura permis d'explicitement concrètement le fait que le journaliste rapporte la représentation mentale qu'il se forme des occurrences et non pas les occurrences elles-mêmes. Cette observation semble se confirmer lorsque le journaliste anticipe les occurrences ou lorsqu'il rapporte des informations absentes de l'environnement. De plus, l'influence des schémas de reportage est indéniable. Ces schémas permettent d'organiser les occurrences et suscitent le choix des aspects à traiter, des questions à poser. Enfin, le schéma d'événement vient compléter ce portrait en indiquant, à l'instar des schémas de reportage, le format dans lequel rapporter l'occurrence, ainsi que la façon d'obtenir les éléments d'informations particuliers relevant des référents qu'il faut incorporer. Ce constat suggère de

¹⁷⁹ Il faut souligner d'ailleurs le rapprochement qui existe entre, d'une part, la capacité d'attribuer des états mentaux à autrui, qui se base largement sur les schémas que nous entretenons à propos d'autrui, et d'autre part, la théorie cognitive de la pertinence, qui, dans l'ouvrage de Sperber et Wilson (*La pertinence*), est une théorie de la communication humaine consistant à reconnaître les intentions du communicateur. La pragmatique cognitive s'applique d'ailleurs à faire le lien explicite entre les états mentaux du destinataire et leur reconnaissance par le destinataire (REBOUL A. et MOESCHLER, J. *La pragmatique aujourd'hui*).

s'intéresser davantage au processus de formation des représentations d'occurrences. En effet, c'est dans la capacité du journaliste à construire des représentations d'occurrences qui possèdent un potentiel journalistique que se situe son intuition, son sens de la nouvelle et sa compétence.

CONCLUSION

Les journalistes se définissent généralement comme des professionnels de l'information, mais nous avons d'emblée suggéré de déborder le cadre étroit dans lequel la tradition sociologique interprète cette proposition afin d'explorer la dimension cognitive du journalisme. Nous avons cherché à montrer que les journalistes sont des professionnels, au sens de spécialistes, du traitement cognitif de l'information.

En effet, les journalistes développent un répertoire de schémas professionnels, c'est-à-dire de schémas élaborés et modelés en fonction d'un usage professionnel, sur les référents qui apparaissent fréquemment dans le discours journalistique. Parallèlement, ils développent des schémas de reportage leur facilitant la collecte des informations portant sur ces référents. Ces schémas sont développés et utilisés en vertu de leur capacité à maximiser la pertinence journalistique de l'information et à réduire l'effort cognitif à fournir pour traiter la nouvelle information. De plus, à force de rapporter certaines occurrences récurrentes, les journalistes intègrent leur savoir relié à ces deux types de schémas dans un seul et unique schéma servant à représenter des événements d'intérêt médiatique. Ces scripts « professionnels » guident le choix des fragments de la réalité à rapporter et, en amont, la façon de les obtenir. Dans l'ensemble, ces différents schémas sont tellement ancrés dans la pratique quotidienne des journalistes que ceux-ci les utilisent spontanément, de sorte que le potentiel journalistique de l'information leur apparaît comme allant de soi, naturel. Bien que les journalistes soient conscients du fait qu'ils rapportent des occurrences et de la description qu'ils donnent de ces occurrences, ils n'ont généralement pas conscience de l'influence de leurs schémas. En effet, nos schémas ne sont, après tout, que des structures d'information en mémoire permettant de donner du sens à ce que nous percevons ; de la même manière que le langage nous permet d'exprimer notre pensée, sans que nous ne soyons conscients des mécanismes par lesquels les mots nous viennent à l'esprit. Bref, ces schémas sont au cœur de la compétence des journalistes, puisqu'ils permettent d'expliquer la façon dont les journalistes traitent l'information et l'aisance qu'ils manifestent à effectuer leur travail, de même que le caractère implicite de leur pratique.

La compétence des journalistes, fondée sur le reportage routinier des occurrences, permet en quelque sorte de rendre l'environnement familier, le travail cognitif du journaliste consistant pour l'essentiel à faire en sorte que certaines occurrences du monde réel soient reconnues et trouvent leur place dans le journal. Les schémas possèdent donc une fonction stratégique évidente ; ils permettent d'interpréter rapidement l'information nouvelle et de l'organiser conformément à une structure pré-établie. Ainsi, dans la chaîne de production des nouvelles, contrairement à ce que l'on serait porté à croire, ce n'est pas l'événement qui vient en premier, mais sa représentation générale sous forme de schéma. Dans le quatrième chapitre, nous avons montré à plusieurs occasions que les journalistes traitent d'abord des propriétés de leurs représentations des occurrences, voire de leurs schémas, guidant ainsi la collecte de l'information provenant de l'environnement. Les journalistes ne sont donc pas les témoins vierges de l'actualité, mais se présentent à elle avec un imposant bagage cognitif. De sorte que le caractère récurrent de l'actualité, à première vue paradoxal, a moins à voir avec les particularités de chaque occurrence individuelle qu'avec l'aspect routinier de la pratique journalistique.

Envisagée du point de vue du sens commun, la compétence du journaliste consisterait à reconnaître dans l'environnement les occurrences atypiques. Envisagée d'un point de vue théorique, cependant, cette compétence consiste plutôt à dégager le « typique de l'atypique »¹⁸⁰. Ainsi, l'organisation routinière du travail permet de regrouper les occurrences atypiques dans un répertoire de schémas d'événements qui, lui, est typique du processus de production des nouvelles¹⁸¹. À cet égard, la théorie de la pertinence se pose en moyen terme dans cette équation ; l'atypique étant ce qui est pertinent pour le journaliste et la pertinence étant un instrument cognitif permettant d'organiser l'information atypique dans des structures cognitives typiques.

L'une des difficultés majeures de cette étude fut de trouver un cadre théorique général à l'utilisation des schémas dans un contexte naturel de traitement de l'information, comme c'est le cas de la pratique journalistique, préoccupation trop souvent absente de la littérature en cognitions sociales. La théorie de la pertinence offre une théorie générale du traitement de l'information (dans le cadre de leur ouvrage¹⁸², Sperber et Wilson vont même plus loin et la présentent comme une théorie de la communication humaine) dans laquelle nous avons développé la théorie des schémas. Il nous apparaît donc nécessaire de venir préciser dans la conclusion le rôle central qu'est venue jouer la théorie de la pertinence.

Le développement d'une théorie cognitive de la compétence journalistique présente des défis théoriques et méthodologiques importants. Elle doit faire état théoriquement du fonctionnement de la pratique et en même temps rendre compte de la réalité empirique des théories avancées. À ce sujet, la théorie de la pertinence s'est avérée une façon de préciser la portée de certains concepts sociologiques, tels que les critères d'intérêt médiatique. Notre théorie cognitive, qui a pris en charge la réalité cognitive, donc empirique, de ces critères, mène sûrement à des explications plus satisfaisantes, qui tiennent compte du fonctionnement empirique réel, et non seulement théorique, de la pratique.

En effet, la théorie de la pertinence nous a été d'un puissant secours à plusieurs égards : elle nous a aidé à montrer le rôle de l'inférence et de la combinaison d'informations nouvelle et ancienne dans le traitement de l'information, à opérationnaliser le potentiel journalistique des stimuli en termes de pertinence, à définir le jugement que porte le journaliste sur l'information en termes d'effet et d'effort, à appliquer ce jugement au contexte du journalisme contemporain sous la forme du principe de complication et enfin à présenter la façon dont les journalistes développent leurs schémas, pour maximiser la pertinence journalistique de l'information.

De fait, la théorie cognitive de la compétence journalistique que nous avons développée est une théorie qui va bien au-delà de la simple application de la théorie des schémas. Nous avons insisté dans cette théorie sur la façon dont les journalistes développent leurs schémas. Les recherches fondamentales en laboratoire écartent généralement l'étude du développement des schémas et cherchent seulement à révéler leur manifestation chez les sujets d'expérimentation¹⁸³. Or,

¹⁸⁰ « the typical atypical » (Jock YOUNG, cité dans de BONVILLE, J. « Les notions de texte... »). ERICSON *et al.* (*Visualizing deviance*) parlent de « expected unexpected ».

¹⁸¹ Certains schémas qui ne sont pas organisés autour de l'atypique peuvent néanmoins servir à révéler sa présence dans l'environnement. C'est le cas lorsque l'information nouvelle entre en contradiction avec un schéma, comme dans l'exemple donné précédemment où un politicien déclare que les citoyens ne connaissent rien de la politique.

¹⁸² SPERBER, D. et WILSON, D. *La pertinence*.

¹⁸³ AUGOUSTINOS, M. et INNES, J. M. « Towards an integration... ».

appliquées à un contexte naturel comme la pratique journalistique, les théories cognitives doivent aussi rendre compte de cet aspect essentiel. Il nous est apparu nécessaire dans le cadre de cette recherche de préciser les raisons pour lesquelles les journalistes utilisent des schémas, la façon dont ils les développent, et sous quelles conditions. Les réponses que nous avons apportées à ces questions, et qui doivent beaucoup à la théorie de la pertinence, contribuent, croyons-nous, à la compréhension de la pratique journalistique.

Par cette étude, nous espérons avoir montré l'utilité d'une approche cognitive pour comprendre le journalisme, mais nous pensons aussi que notre recherche appliquée peut éclairer les connaissances fondamentales en cognitions sociales. La présentation de notre théorie cognitive insiste sur deux aspects essentiels du développement des schémas, soit les objectifs que poursuivent les journalistes et la recherche de la pertinence. Nous avons soutenu que la recherche de la pertinence journalistique des stimuli conduit les journalistes à incorporer à leurs schémas certains types d'information leur permettant par la suite de maximiser les effets cognitifs de l'information nouvelle et de minimiser l'effort de traitement. Il nous semble donc que, de façon générale, les objectifs des agents cognitifs et la recherche de la pertinence sont de bons points d'ancrage pour l'étude du développement des schémas.

Dans l'introduction, nous avons émis certaines réserves concernant l'insistance mise sur le caractère régulier et routinier de la pratique journalistique et avons dit ne pas vouloir réduire cette pratique à de simples algorithmes mentaux. Or, dans le corps du rapport de recherche, nous avons souligné à plus d'un endroit le caractère automatique de certains processus cognitifs et de l'utilisation des schémas. Il nous apparaît essentiel de revenir maintenant sur la portée de nos affirmations.

Nous ne prétendons pas que les processus automatiques rendent compte de l'ensemble des pratiques journalistiques. Nous serions même d'accord pour soutenir que la part de l'activité cognitive consciente est aussi très importante, voire essentielle, pour expliquer la production des textes journalistiques individuels et que les processus automatiques occupent un espace modeste parmi toutes les actions que pose quotidiennement le journaliste. Par contre, il faut reconnaître le rôle central que fournit la présence de ces processus automatiques dans l'explication des pratiques journalistiques. En effet, la reconnaissance de ces processus permet d'expliquer des phénomènes que les sociologues reconnaissent, mais qu'ils négligent généralement d'incorporer à leur cadre théorique : la facilité avec laquelle les journalistes exercent leur métier et, spécifiquement, l'aisance avec laquelle ils reconnaissent le potentiel journalistique des occurrences. Cette reconnaissance, soulignons-le encore une fois, à laquelle les profanes sont incapables de parvenir, même de façon consciente. L'automatisme et le recours à des schémas rendent compte aussi du caractère implicite de la pratique, que les sociologues, non plus que les journalistes eux-mêmes, ne parviennent à conceptualiser autrement que par des notions vagues telles que le flair ou l'intuition. Bref, ces processus et ces schémas sont des composantes essentielles de la compétence des journalistes, bien qu'elles ne viennent pas en épuiser tout le sens.

Il faut aussi souligner que le recours à la théorie de la pertinence, loin d'impliquer une surévaluation des contraintes s'exerçant sur l'activité cognitive des journalistes, offre la possibilité de rendre compte de la marge de flexibilité inhérente au traitement de l'information par les journalistes. Les journalistes traitent l'information en fonction de leur pertinence, qui est un principe général, et sont ainsi capables de s'ajuster à toutes les situations, si variées soient-elles, ainsi que d'améliorer la structure de leurs schémas. Compris à la lumière de la théorie de la pertinence, le caractère automatique des processus cognitifs associés aux schémas n'a rien à voir avec celui des ordinateurs.

De plus, la compétence journalistique, traditionnellement définie par les sociologues comme la maîtrise d'un ensemble de procédures ou de routines comportementales, ne peut être correctement comprise sans recourir à sa dimension cognitive. Certes, un important courant de la sociologie considère que les contraintes de production de l'information sont intériorisées par les journalistes, expliquant ainsi la compétence manifeste (au niveau des comportements) des journalistes. Toutefois, cette approche, pour laquelle la compétence cognitive est postulée, sans être théoriquement définie et encore moins démontrée, souffre de limites théoriques importantes, que les notions développées ici viennent en partie combler. En effet, cette perspective sociologique est difficile à soutenir si on ne tient pas compte du fait que des individus dotés d'intelligence reproduisent individuellement, c'est-à-dire par leurs comportements individuels, le caractère régulier de la pratique. Car il faut bien admettre que ce sont les journalistes qui, individuellement et en dernière instance, pratiquent le journalisme. Nous pensons donc que les notions développées dans cette recherche viennent donner du poids à la thèse des sociologues sans pour autant admettre que les agents sociaux soient les pantins des structures sociales.

Si le processus par lequel les acteurs individuels reproduisent le caractère régulier du journalisme était un phénomène totalement conscient, la question des modalités de cette reproduction serait d'ores et déjà réglée, et une bonne partie de la tradition sociologique n'aurait pas sa raison d'être. Les principaux intéressés seraient eux-mêmes sans doute disposés à reconnaître ce processus conscient. Au contraire, le caractère en partie inconscient et automatique de la pratique journalistique, de cette partie même qui explique le caractère implicite et routinier de la pratique, contribue aussi à expliquer la résistance du sens commun et des journalistes eux-mêmes à considérer le journalisme comme une pratique régulée, routinière.

En somme, la principale contribution de cette étude réside dans l'application d'un domaine de recherche largement ignoré des études sur le journalisme, les sciences cognitives, qui permet de comprendre, à un niveau d'analyse plus fin et plus précis, soit dans les cognitions des journalistes, les implications du caractère routinier de la pratique.

Cependant, notre étude présente aussi des limites. Nous n'avons que trop peu considéré un pan important de la dimension cognitive de la pratique, soit la nature sociale des cognitions, non pas par rapport aux référents sociaux sur lesquels portent les cognitions des journalistes, mais du fait qu'elles soient partagées par cette communauté d'individus.

Nous sommes parti du postulat selon lequel il existe des régularités dans la pratique et que, conséquemment, des éléments d'ordre cognitif en assurent la cohérence. Les observations sociologiques montrent que la pratique journalistique consiste en l'application de routines et de procédures récurrentes qui sont effectuées par la plupart, voire par l'ensemble, des journalistes. Nous avons donc cherché à décrire empiriquement, c'est-à-dire à un niveau d'analyse plus précis, des routines cognitives qui sont, si le postulat sociologique est valide, elles aussi socialement partagées par les journalistes. Or, à ce niveau d'analyse, la perspective est véritablement « individualisante » puisqu'elle se penche sur des cognitions qui sont possédées et mises en pratique individuellement. En outre, notre théorie du développement des schémas est aussi asociale, puisqu'elle ne tient pas compte des interactions par lesquelles les schémas se diffusent dans une communauté d'individus.

Dans l'application que nous avons faite de notre théorie (chapitre 4), nous avons cherché des traces de ces régularités cognitives, mais il faut admettre que le cadre de notre observation limite la portée de nos affirmations. À la lumière de cette étude, nous pensons que d'autres recherches s'avèrent

nécessaires pour dégager le caractère régulier et social de ces schémas. De prochaines recherches s'intéressant à cet aspect devraient d'abord chercher à valider l'affirmation selon laquelle les schémas sont socialement partagés par les journalistes ainsi qu'à explorer et identifier les mécanismes par lesquels des structures d'information possédées individuellement sont l'expression d'interactions sociales. « What makes representations social is their creation and generation through social interaction and communication by individuals »¹⁸⁴.

De telles recherches ne sont pas impossibles à réaliser. Elles devraient se pencher sur le processus de socialisation des nouveaux journalistes, sur l'influence et la reconnaissance des pairs, sur l'influence de la rédaction du journal qui exerce un contrôle sur la production des journalistes (en imposant les choix de couverture et en refusant certains, en imposant l'angle sous lequel traiter un événement, en valorisant ou en dévalorisant la production des journalistes par le choix de l'emplacement de leurs articles dans le journal¹⁸⁵) et de l'apprentissage qui en résulte.

En somme, dans ce rapport de recherche, nous avons tenté de donner un fondement cognitif à des observations sociologiques. Il s'agit maintenant de donner un fondement social aux cognitions des journalistes. Notre recherche n'a pas répondu à ces interrogations vers lesquelles les sciences cognitives auraient intérêt à se tourner, en s'inspirant notamment de la sociologie. Dans cet esprit, nous proposons ce qui nous apparaît être une méthodologie prometteuse pour interroger systématiquement la dimension sociale des schémas des journalistes, et plus généralement de leurs ressources centrales.

À un groupe de journalistes (groupe A) et de non journalistes (groupe B), lequel servirait de groupe contrôle, serait soumise de l'information sur un événement fictif à propos duquel on demanderait de produire un article journalistique. Chaque groupe serait divisé en deux sous-groupes.

Dans un premier temps, à un sous-groupe de journalistes (A-1) et de non journalistes (B-1) serait soumis un large éventail d'information concernant l'événement et présentant des alternatives évidentes quant à la démarche cognitive qui pourrait y être effectuée, notamment quant à la sélection des sources et de l'information (sources de tout acabit, informations de tous ordres : statistiques, opinions, faits, etc.). Dans un deuxième temps, à un sous-groupe de journalistes (A-2) et de non journalistes (B-2) serait soumis très peu d'information à propos du même événement. Cette façon de faire relève de notre postulat selon lequel les journalistes utilisent des schémas en mémoire (permettant entre autres l'anticipation des occurrences) mais relève aussi de l'évidence que moins un individu possède d'information à propos d'une occurrence, plus il doit recourir à son propre bagage cognitif pour la compléter. Ainsi, par la comparaison de tous les textes produits, pourrait être testé un ensemble d'hypothèses complémentaires qui conjointement supportent l'existence de ressources centrales propres au journalisme (RCJ) :

- 1) Des disparités intergroupes entre le groupe A et B sont tributaires de RCJ. Si tel est le cas, deux hypothèses complémentaires peuvent être envisagées.

¹⁸⁴ AUGOUSTINOS, M. et INNES, J. M. « Towards an integration... ». P. 216.

¹⁸⁵ « For journalists within news organizations, front-page placement is coveted as a badge of professional status and success » (CLAYMAN, S. E. et REISNER, A. « Gatekeeping in action ». P. 178).

- 1.1) Des similarités interindividuelles pour chaque groupe A (A-1 et A-2) sont tributaires de RCJ. En effet, plus les articles produits par les journalistes se ressemblent entre eux, plus ces articles relèvent d'opérations cognitives de même nature.
- 1.2) Des disparités interindividuelles pour chaque groupe B (B-1 et B-2) sont tributaires de l'existence de RCJ, du fait que les individus de ces deux groupes ne disposent pas de ces ressources, à la différence des individus des groupes A. En effet, moins les articles produits par le groupe contrôle se ressemblent entre eux, moins ces articles sont tributaires d'opérations cognitives de même nature.
- 2) Des similarités intergroupes entre les groupes A-1 et A-2 sont tributaires de RCJ. En effet, le cas échéant, ces similarités supportent l'existence de RCJ parce qu'elles ne sont pas dues aux conditions différentes d'exposition à l'information entre les deux groupes de journalistes mais plutôt à un bagage cognitif préalable, socialement partagé par les journalistes.
- 3) Des disparités intergroupes entre les groupes contrôles B-1 et B-2 supportent l'existence de RCJ. En effet, dans ce cas, l'exposition à l'information nouvelle serait la variable indépendante à l'origine de ces disparités, celles-ci ne découlant pas d'un bagage cognitif préalable de même nature.

Enfin, plusieurs autres combinaisons sont possibles et offrent une richesse et une garantie d'interprétation difficile à atteindre par l'observation. L'expérimentation offre en effet un contrôle des variables inabordable en terrain naturel, notamment en ce qui a trait à l'information soumise aux journalistes. Mais il faut bien admettre que ce genre d'expérimentation tire profit de l'observation en terrain naturel comme celle que nous avons réalisée. En fait, elle aurait été difficile à concevoir sans une étude exploratoire préalable.

Finalement, la théorie de la pertinence et la théorie des schémas permettent d'expliquer un grand nombre d'observations effectuées par les sociologues sur la compétence des journalistes, mais elles peuvent aussi éclairer l'étude idéologique du journalisme. En effet, si la théorie des schémas est valide, les schémas développés par les journalistes, tout en augmentant la capacité des journalistes à gérer la masse d'information qui leur parvient, constituent en même temps des contraintes qui réduisent le champ du dicible à l'aire délimitée par ces schémas. Certaines occurrences, qui ne possèdent aucune correspondance dans des schémas d'événements, risquent d'être ignorées par les journalistes. En effet, les journalistes dirigent en premier lieu leur attention sur les occurrences qui s'inscrivent dans les schémas d'événements privilégiés par la routine et l'organisation du journal. En conséquence, même si l'horizon des occurrences et des référents est potentiellement illimité, le contenu du journal en tant que production journalière, mais aussi comme produit socioculturel, constitue de fait un répertoire fini. Bref, par l'intermédiaire des schémas, la pertinence se fait aussi idéologie.

REMERCIEMENTS

J'aimerais remercier tout spécialement mon directeur de recherche, Jean de Bonville, qui a consacré de nombreuses heures à ce rapport de recherche, et même davantage alors que ce rapport constituait mon mémoire de maîtrise. Je le remercie sincèrement pour ses conseils judicieux, sa disponibilité, sa patience, mais surtout pour l'intérêt qu'il a porté à ma recherche. Les discussions que nous avons eues auront contribué de tout leur poids à son élaboration.

Le Groupe de Recherche sur les Mutations du Journalisme, sous la direction de Jean Charron et Jean de Bonville, m'aura servi à la fois de tremplin, de lieu d'expression et de développement unique, autant que de château fort, de lieu de travail et de rencontre agréables. Le GRMJ a organisé plusieurs séminaires qui m'ont permis, plus qu'à tout autre moment, de progresser dans mon mémoire. De plus, c'est sous les auspices du GRMJ que j'ai été invité à présenter ma recherche lors d'un colloque qui s'est tenu à Paris en juin 2000, à la suite duquel un article portant sur mon mémoire a été publié à l'automne 2001. La mention de cet article ne peut se faire sans encore une fois saluer la détermination pédagogique de mon directeur de recherche, qui a surpassé ce que l'on est en droit de s'attendre d'une direction de recherche. Cet article constitue un point tournant dans mon cheminement, puisque c'est durant son élaboration que se sont arrêtées les idées essentielles de ce rapport de recherche. J'aimerais remercier Jean Charron, mon codirecteur, et Marguerite Lavallée, professeure à l'École de psychologie à l'Université Laval, qui ont généreusement pris le temps de relire mon article.

Enfin, la réalisation de cette recherche s'est faite dans un contexte personnel particulier et parfois difficile. J'aimerais remercier toutes les personnes qui ont soutenu de quelque façon que ce soit les choix personnels que j'ai faits, en particulier celui d'aller vivre à l'étranger. Merci à ma famille, à ma femme et à mes amis.

David Mathieu

LISTE DE RÉFÉRENCES

ACCARDO, A. *Initiation à la sociologie : l'illusionnisme social. Une lecture de Bourdieu.* Bordeaux : Le Mascaret, 1991.

ADAMS, W. C. et SCHREIBMAN, F. *Television networks: issues in content research.* Washington : George Washington University, 1978.

AKOUN, A. et ANSART, P. *Dictionnaire de sociologie.* Paris : Éditions du Seuil, 1999.

AUGOUSTINOS, M. et INNES, J. M. « Towards an integration of social representations and social schema theory ». *British journal of social psychology.* Vol. 29 (1990). P. 213-231.

AUGOUSTINOS, M. et WALKER, I. *Social cognition: An integrated introduction.* Thousand Oaks : Sage, 1995.

AUSTIN, E. W. et DONG, Q. « Source versus content effects on judgments of news believability ». *Journalism quarterly.* Vol. 71, no 4 (1994). P. 973-983.

BARGH, J. A. « Automatic and conscious processing of social information ». In Wyer, R. S. et Srull, T. K. *Handbook of social cognition.* Vol. 3. Hillsdale : Lawrence Erlbaum Associates, 1984. P. 1-44.

BARGH, J. A. « The four horsemen of automaticity: awareness, intention, efficiency, and control in social cognition ». In Wyer, R. S. et Srull, T. K. *Handbook of social cognition: basic processes.* Vol. 1, 2^e édition. Hillsdale : Lawrence Erlbaum Associates, 1994. P. 1-40.

BARTLETT, F. C. *Remembering.* Cambridge : Cambridge University Press, 1932.

BEIKE, D. R. et SHERMAN, S. J. « Social inference: inductions, deductions, and analogies ». In Wyer, R. S. et Srull, T. K. *Handbook of social cognition: basic processes.* Vol. 1, 2^e édition. Hillsdale : Lawrence Erlbaum Associates, 1994. P. 209-285.

BENESCH, H. *Atlas de la psychologie.* Paris : Librairie générale française, 1995. P. 180-206.

BERGER, P. L. et LUCKMANN, T. *La construction sociale de la réalité.* Paris : Méridiens Klincksieck, 1996.

BERGER, P. L. et LUCKMANN, T. « The social construction of reality ». In Thompson, K. et Tunstall, J. *Sociological perspectives: selected readings.* Harmondsworth : Penguin Books, 1977. P. 555-561.

BILLIG, M. « Social representation, objectification and anchoring: a rhetorical analysis ». *Social behaviour.* Vol. 3 (1988). P. 1-16.

BLOCH, H. (sous la direction de). *Grand dictionnaire de la psychologie.* Paris : Larousse, 1994.

- BONVILLE, J. de. « Les notions de texte et de code journalistiques : définition critique ». *Communication*. Vol. 17, no 2 (1997). P. 99-142.
- BOSTROM, R. N. *Communication yearbook*. Vol. 8. Beverly Hills : Sage, 1984.
- BOUDON, R., BOUVIER, A. et CHAZEL, F.. *Cognition et sciences sociales*. Paris : Presses Universitaires de France, 1997.
- BOUDON, R. *et al. Dictionnaire de la sociologie*. Paris : Références Larousse, 1993.
- BOUDON, R. « L'explication cognitiviste des croyances collectives ». In Boudon, R., Bouvier, A. et Chazel, F. *Cognition et sciences sociales*. Paris : Presses Universitaires de France, 1997. P. 19-54.
- BOUDON, R. *Les méthodes en sociologie*. Paris : Presses Universitaires de France, 1991.
- BOUGNOUX, D. *Sciences de l'information et de la communication*. Paris : Larousse, 1993.
- BREWER, W. F. et NAKAMURA, G. V. « The nature and functions of schemas ». In Wyer, R. S. et Srull, T. K. *Handbook of social cognition*. Vol. 1. Hillsdale : Lawrence Erlbaum Associates, 1984. P. 119-161.
- BROEDER, A. « Assessing the empirical validity of the "take-the-best" heuristic as a model of human probabilistic inference ». *Journal of experimental psychology: Learning, memory and cognition*. Vol. 26, no 5 (2000). P. 1332-1346.
- CHARRON, J. *La nature politique du journalisme politique*. Université Laval, Département d'information et de communication (Collection Les Études de communication publique), 2001.
- CHARRON, J. *La production de l'actualité*. Boucherville : Boréal, 1994.
- CHARRON, J. et de BONVILLE, J. « Le paradigme du journalisme de communication : essai de définition ». *Communication*. Vol. 17, no 2 (1997). P. 51-98.
- CHARRON, J. et de BONVILLE, J. « Présentation. Journalismes en mutation. Perspectives de recherche et orientation méthodologiques ». *Communication*. Vol. 17, no 2 (1997). P. 15-49.
- CHAIKEN, S. et TROPE, Y. *Dual-process theories in social psychology*. New York : The Guilford Press, 1999.
- CHEN, S. et CHAIKEN, S. « The heuristic-systematic model in its broader context ». In Chaiken, S. et Trope, Y. *Dual-process theories in social psychology*. New York : The Guilford Press, 1999. P. 73-96.
- CHEN, S., DUCKWORTH, S. et CHAIKEN, S. « Motivated heuristic and systematic processing ». *Psychological inquiry*. Vol. 10, no 1 (1999). P. 44-49.
- CLAYMAN, S. E. et REISNER, A. « Gatekeeping in action: editorial conferences and assessments of newsworthiness ». *American sociological review*. Vol. 63, no 2 (1998). P. 178-199.
- CONEIN, B. « La reconnaissance des relations sociales et la notion de groupe social ». In Boudon R., Bouvier A. et Chazel, F. *Cognition et sciences sociales*. Paris : Presses Universitaires de France, 1997. P. 137-154.

- CONDOR, S. et ANTAKI, C. « Social cognition and discourse ». In van Dijk, T. A. *Discourse as structure and process*. London : Sage, 1997. P. 320-347.
- COULON, A. *L'ethnométhodologie*. Paris : Presses Universitaires de France, 1993.
- CRESWELL, J. W. *Research design: qualitative and quantitative approaches*. Thousand Oakes : Sage, 1994.
- DEETZ, S. A. *Communication yearbook*. Vol. 15. London : Sage, 1992.
- DIJK, T. A. van. *Discourse as structure and process*. London : Sage, 1997.
- DIJK, T. A. van. *News analysis, case studies of international and national news in the press*. Hillsdale : Lawrence Erlbaum Associates, 1988.
- DIJK, T. A. van. *News as discourse*. Hillsdale : Lawrence Erlbaum Associates, 1988.
- DIJK, T. A. van. *Racism and the press*. London : Routledge, 1991.
- DONOHEW, L., SYPHER, H. E. et HIGGINS, E. T. *Communication, social cognition, and affect*. Hillsdale : Lawrence Erlbaum Associates, 1988.
- DUCROT, O. et SCHAEFFER, J.-M. *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris : Éditions du Seuil, 1995.
- EPSTEIN, S., DONOVAN, S. et DENES-RAJ, V. « The missing link in the paradox of the Linda conjunction problem: beyond knowing and thinking of the conjunction rule, the intrinsic appeal of heuristic processing ». *Personality and social psychology bulletin*. Vol. 25, no 2 (1999). P. 204-214.
- ERICSON, R. V., BARANEK, P. M. et CHAN, J. B. L. *Visualizing deviance. A study of news organization*. Toronto : University of Toronto Press, 1987.
- EYSENCK, M. W., KEANE, M. T. *Cognitive psychology: a student's handbook*. Hove : Lawrence Erlbaum Associates, 1990.
- FAIRCLOUGH, N. *Media discourse*. London: Edward Arnold, 1995.
- FISHMAN, M. *Manufacturing the news*. Austin : University of Texas Press, 1980.
- FISKE, S. T. et TAYLOR, S. E. *Social cognition*. 2^e édition. New York : McGraw-Hill, 1991.
- FISKE, S. T. et TAYLOR, S. E. *Social cognition*. New York : Random House, 1984.
- FORTIN, C. et ROUSSEAU, R. *Psychologie cognitive : une approche de traitement de l'information*. Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec, 1993.
- GANS, H. *Deciding what's news*. New York : Pantheon Books, 1979.
- GIDDENS, A. *La constitution de la société: éléments de la théorie de la structuration*. Paris : Presses Universitaires de France, 1987.

GIGERENZER, G. et TODD, P. M. « Fast and frugal heuristics: the adaptive toolbox ». In Gigerenzer, G. et Todd, P. M. *Simple heuristic that make us smart*. New York : Oxford University Press, 1999. P 3-34.

GIGERENZER, G. et TODD, P. M. *Simple heuristic that make us smart*. New York : Oxford University Press, 1999.

GIGERENZER, G. et GOLDSTEIN, D. G. « Betting on one good reason: the take the best heuristic ». In Gigerenzer, G. et P. M. Todd, *Simple heuristics that make us smart*. New York : Oxford University Press, 1999. P. 75-95.

GITLIN, T. *The whole world is watching: mass media in the making & unmaking of the new Left*. Berkeley : University of California Press, 1980.

GRABER, D. A. *Processing the news: how people tame the information tide*. New York : Longman, 1984.

GRAESSER, A. C. *et al.* « Cognition ». In van Dijk, T. A. *Discourse as structure and process*. London : Sage, 1997. P. 292-319.

HARRIS, R. J. *A Cognitive psychology of mass communication*. Hillsdale : Lawrence Erlbaum Associates, 1996.

HENNINGHAM, J. « The journalist's personality: an exploratory study ». *Journalism and mass communication quarterly*. Vol. 74, no 3 (1997). P. 615-624.

HIRSH, P. M. *et al.* *Strategies for communication research*. Beverly Hills : Sage, 1977.

HÖIJER, B. « Socio-cognitive structures and television reception ». *Media, culture and society*. Vol. 14 (1992). P. 583-603.

HOUDÉ, O. (sous la direction de). *Vocabulaire de sciences cognitives*. Paris : Presses Universitaires de France, 1998.

JENSEN, K. B. et JANKOWSKI, N. W. *A handbook of qualitative methodologies for mass communication*. New York : Routledge, 1991.

JOHNSON-LAIRD, P. N. *Mental models : towards a cognitive science of language, inference, and consciousness*. Cambridge, Mass : Harvard University Press, 1983.

KAZDIN, A. E. (éditeur). *Encyclopedia of psychology*. Washington : Oxford University Press, 2000.

LALLJEE, M., LAMB, R. et ABELSON, R. P. « The role of event prototypes in categorization and explanation ». In Wolfgang, S. et Miles, H. *European review of social psychology*. Vol. 3, 1992. P. 153-182.

LE NY, J-F. *Science cognitive et compréhension du langage*. Paris : Presses Universitaires de France, 1989.

LICHTER, S. R. *et al.* *The media elite*. Bethesda : Adler & Adler, 1986.

LINDLOF, T. R. *Qualitative communication research methods*. Thousand Oaks : Sage, 1995.

- LINGLE, J. H., ALTOM, M. W. et MEDIN, D. L. « Of cabbages and kings: assessing the extendibility of natural object concepts models to social things ». In Wyer, R. S. et Srull, T. K. *Handbook of social cognition*. Vol. 1. Hillsdale : Lawrence Erlbaum Associates, 1984. P. 71-118.
- MANNONI, P. *Les représentations sociales*. Paris : Presses Universitaires de France, 1998.
- McNAIR, B. *Sociology of journalism*. London : Edward Arnold, 1998.
- McQUAIL, D. *Mass communication theory*. Beverly Hills : Sage, 1983.
- MOESCHLER, J. et REBOUL, A. *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*. Paris : Éditions du Seuil, 1994.
- MOLOCHT, H. et LESTER, M. « News as purposive behavior: on the strategic use of routine events. Accidents and scandals ». *American sociological review*. Vol. 39 (1974). P. 101-112.
- MUCCHIELLI, A. *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin, 1996.
- PARSIGIAN, E. K. « News reporting: method in the midst of chaos ». *Journalism quarterly*. Vol. 64, no 4 (1987). P. 721-730.
- PITTS, B. J. « Protocol analysis of the newswriting process ». *Newspaper research journal*. Vol. 4, no 1 (1982). P. 12-21.
- REBOUL A. et MOESCHLER, J. *La pragmatique aujourd'hui : une nouvelle science de la communication*. Paris : Éditions du Seuil, 1998.
- REISNER, A. E. « The news conference: how daily newspaper editors construct the front page ». *Journalism quarterly*. Vol. 69, no 4 (1992). P. 971-986.
- RICHARD, J.-F. *Les activités mentales. Comprendre, raisonner, trouver des solutions*. Paris : Armand Colin, 1998.
- ROBERT, M. « Le traitement de l'information ». In Willett, G. *La communication modélisée. Une introduction aux concepts, aux modèles et aux théories*. Ottawa : Éditions du Renouveau Pédagogique, 1992. P. 198-222.
- RUMELHART, D. E. « Schemata and the cognitive system ». In Wyer, R. S. et Srull, T. K. *Handbook of social cognition*. Vol. 1. Hillsdale : Lawrence Erlbaum Associates, 1984. P. 161-188.
- SAHLINS, M. *Des îles dans l'histoire*. Paris : Éditions du Seuil, 1989.
- SCHANK, R. C. et ABELSON, R. P. *Scripts, plans, goals and understanding: an inquiry into human knowledge structures*. Hillsdale : Lawrence Erlbaum Associates, 1977.
- SCHUDSON, M. « The sociology of news production revisited (again) ». In Curran, J. et Gurevitch, M. *Mass media and society*. London : Edward Arnold, 2000. P. 175-200.
- SCHUTZ, A. « Concept and theory formation in the social sciences ». In Thompson, K. et Tunstall, J. *Sociological perspectives: selected readings*. Harmondsworth : Penguin Books, 1977. P. 488-500.

SCHUTZ, A. *Le chercheur et le quotidien. Phénoménologie des sciences sociales*. Paris : Méridiens Klincksieck, 1987.

SHERMAN, J. et CORTY, E. « Cognitive heuristics ». In Wyer, R. S. et Srull, T. K. *Handbook of social cognition*. Vol. 1. Hillsdale : Lawrence Erlbaum Associates, 1984. P. 189-287.

SHOEMAKER, P. J. et REESE, D. *Mediating the message*. New York : Longman, 1991.

SMITH, E. R. « Procedural knowledge and processing strategies in social cognition ». In Wyer, R. S., et Srull, T. K. *Handbook of social cognition: basic processes*. Vol. 1, 2^e édition. Hillsdale : Lawrence Erlbaum Associates, 1994. P. 99-151.

SPERBER, D. « Cognitivisme et individualisme méthodologique ». In Boudon R., A. Bouvier et Chazel, F. *Cognition et sciences sociales*. Paris : Presses Universitaires de France, 1997. P. 123-135.

SPERBER, D. et WILSON, D.. *La pertinence : communication et cognition*. Paris : Les Éditions de Minuit, 1989.

SPERBER, D et WILSON, D. *Relevance : communication and cognition*. Cambridge : Harvard University Press, 1986.

STOCKING, S. H. et GROSS, P. H. *How do journalists think? A proposal for the study of cognitive bias in newsmaking*. Bloomington : ERIC Clearinghouse on Reading and Communication Skills, Smith Research Center, Indiana University, 1989.

SYPPER, H. E. et APPLIGATE, J. L. « Organizing communication behavior: the role of schemas and constructs ». In Bostrom, R. N., *Communication yearbook*. Vol. 8. Beverly Hills : Sage, 1984. P. 310-329.

THOMPSON, K. et TUNSTALL, J. *Sociological perspectives: selected readings*. Harmondsworth : Penguin Books, 1977.

TRUMBO, C. W. « Heuristic-systematic information processing and risk judgment ». *Risk analysis*. Vol. 19, no 3 (1999). P. 391-400.

TUCHMAN, G. « The exception proves the rule: the study of routine news practice ». In Hirsch, P. M. et al. *Strategies for communication research*. Beverly Hills : Sage, 1977. P. 43-62.

TUCHMAN, G. *Making news*. New York : The Free Press, 1978.

TUCHMAN, G. « Making news by doing work: routinizing the unexpected ». *American journal of sociology*. Vol. 79, no 1 (1973). P. 110-131.

TUCHMAN, G. « Objectivity as strategic ritual: an examination of newsmen's notions of objectivity ». *American journal of sociology*. Vol. 77, no 4 (1972). P. 660-679.

TUNSTALL, J. *Journalists at work*. London : Constable, 1971.

VALLERAND, R. J. *Les fondements de la psychologie sociale*. Boucherville : G. Morin, 1994.

WICKS, R. H. « Schema theory and measurement in mass communication research: theoretical and methodological issues in news information processing ». In Deetz, S. A., *Communication yearbook*, Vol. 15. London : Sage, 1992. P. 115-145.

WILLETT, G. (sous la direction de). *La communication modélisée. Une introduction aux concepts, aux modèles et aux théories*. Ottawa : Éditions du Renouveau Pédagogique, 1992.

WILSON, R. A. et KEIL, F. C. (éditeurs). *The MIT encyclopaedia of the cognitive sciences*. Cambridge : The MIT Press, 1999.

WHITE, D. M. « The gatekeeper: a case-study in the selection of news ». *Journalism quarterly*. Vol. 27 (1950). P. 383-390.

WYER, R. S. et CARLSTON, D. E.. « The cognitive representation of persons and events ». In Wyer, R. S., et Srull, T. K. *Handbook of social cognition: basic processes*. Vol. 1, 2^e édition. Hillsdale : Lawrence Erlbaum Associates, 1994. P. 41-98.

WYER, R. S. et GORDON, S. E. « The cognitive representation of social information ». In Wyer, R. S. et Srull, T. K. *Handbook of social cognition*. Vol. 2. Hillsdale : Lawrence Erlbaum Associates, 1984. P. 73-149.

WYER, R. S., et SRULL, T. K. *Handbook of social cognition: basic processes*. Vol. 1, 2^e édition. Hillsdale : Lawrence Erlbaum Associates, 1994.

WYER, R. S., et SRULL, T. K.. *Handbook of social cognition: applications*. Vol. 2, 2^e édition. Hillsdale : Lawrence Erlbaum Associates, 1994.

WYER, R. S., et SRULL, T. K. *Handbook of social cognition*. Vol. 1. Hillsdale : Lawrence Erlbaum Associates, 1984.

WYER, R. S., et SRULL, T. K. *Handbook of social cognition*. Vol. 2. Hillsdale : Lawrence Erlbaum Associates, 1984.

WYER, R. S., et SRULL, T. K. *Handbook of social cognition*. Vol. 3. Hillsdale : Lawrence Erlbaum Associates, 1984.